

TABLEAUX VIVANTS

Polina Barskova

TABLEAUX VIVANTS

*Traduit du russe
par Marianne Gourg-Antuszevich*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Jivye kartiny*

The original Russian edition was first published by
Ivan Limbakh Publishers, Saint-Petersburg, in 2014

© Polina Barskova, 2014, 2020

© Suhrkamp Verlag Berlin 2020

All rights reserved by and controlled through Suhrkamp Verlag Berlin.

Introduction originally published in English

by *New York Review Books*, Sept.6, 2022.

Copyright © 2022 Eugene Ostashevsky

© 2025, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88983-069-5

Le pardonneur

I

Toujours plus gros, les flocons de neige finirent par se transformer en poules blanches. L'une d'elles secoua son plumage et s'avéra être un ivrogne de petite taille tenant un sac en plastique. Il en sortait un géranium.

Un passant s'approcha de la fillette et leva les yeux sur son visage. Complètement détrempé, il était peinturluré, comme à l'intention de spectateurs myopes assis au poulailler d'un opéra : énormes sourcils, énormes lèvres, lourds yeux canins, exagérés par de grasses ombres noires. « Tu as chaud, ma chérie ? C'est ton fiancé que tu attends ? – Me faudrait des allumettes. – Moi, ma femme m'a mis dehors. Attends voir. » Il rota et souffla sans regarder, à voix monotone effrayante : « Regarde... »

Regarde : ainsi l'oiseau de proie rassemble ses forces
Il va déployer son aile malade,

Se poser sans bruit sur le pré
Et boire le sang vivant¹...

– Ça, alors ! s’esclaffa-t-elle sans presque s’étonner. On se croirait dans une tragédie grecque. J’aurais besoin d’allumettes... Ne seriez-vous pas assez aimable pour... ? N’en auriez-vous pas trois ou quatre par hasard ?

Il était clair que Père Gel² ne céderait qu’à une excessive politesse.

Trois heures sous la neige avaient totalement flétri la boîte qu’elle avait en poche.

– J’en ai pas, tiens, prends une fleur.

Distraite, obéissante, elle saisit le sac plein de neige et se mit en marche.

À droite, du ciel brun clair fondit droit sur elle un cheval de Clodt³, cabré, mais déjà prêt à céder au dresseur, furieux.

1. Citation d’un long poème inachevé d’Alexandre Blok, *Châtiment* (*Vozmezdie*, 1921, commencé en 1910). Dans ce poème à visée épique, Blok voulait refléter l’évolution de la Russie depuis les années 1870 (guerre russo-turque) jusqu’à la veille de la révolution de 1917. Les vers cités renvoient à une conception « vampirique » de l’amour et de la sexualité et à l’appréhension du siècle comme « vampirique » (cf. les vers suivants : « Voici l’amour de ce siècle vampirique »). Le poème se déroule en effet sur deux axes : historique et familial (Blok se réfère aux *Rougon-Macquart* de Zola). Il est traversé par le presentiment des bouleversements imminents. (*Sauf indication contraire, toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. En russe, « Morozko ». Personnage d’un film extrêmement connu d’Alexandre Rou (1964) inspiré par les contes populaires. Morozko, maître de la forêt hivernale, tient à la jeune héroïne des propos évoquant ceux du texte de Barskova : « Tu as chaud ? »

3. Peter Clodt von Jürgensburg (1805-1867) : Sculpteur. Les groupes de chevaux cabrés retenus par des dresseurs qui ornent le pont Anitchkov (sur la perspective Nevski) comptent parmi ses travaux les plus célèbres (1851).

II

Tandis que sa énième petite nymphe, couverte d'un léger voile de sueur, se reposait, essayant de reprendre haleine, le Professeur⁴, visage collé à la vitre, s'efforça avec succès de se souvenir au mot près (quelle mémoire unique !) :

« Un homme se tenait dans le passage, non loin de l'estrade.

Solidement charpenté, plus grand que la moyenne, il tenait les bras croisés sur sa poitrine.

Il était étrangement vêtu, de façon presque indécente en cette année 1913, veille de la guerre, avec son pull-over de laine d'une blancheur immaculée : un skieur directement descendu des neiges, impression renforcée par son teint hâlé et ses cheveux d'un roux terne légèrement frisés, ses yeux clairs qu'on eût dit de verre comme ceux d'un oiseau.

Dans la cohue, les gens passaient à ses côtés, allant même jusqu'à le bousculer légèrement ; nul d'entre eux ne soupçonnait qu'il frôlait Blok⁵ lui-même.

Une photographie avait fait connaître à toute la Russie l'apparence du poète. Une photographie surexposée : boucles noires, bouche sensuelle, yeux noirs mi-clos, plissés, l'image d'un démon en veste de velours au col rabattu, et surtout, ce démon faisait écho à des personnages d'opéra maintes fois vus et revus⁶ ! »

Le professeur était satisfait de l'imaginer les yeux transparents, la peau hâlée, être invisible méconnaissable, rien à voir avec celui que tous attendaient.

4. Dmitri Maksimov (1904-1987) : Professeur à l'université de Saint-Pétersbourg, grand spécialiste du romantisme, du symbolisme et de Blok, auquel il consacra vingt ans durant un séminaire qui eut une grande influence sur nombre de jeunes poètes et d'universitaires. Il fut également poète.

5. Alexandre Blok (1880-1921) : L'un des plus grands poètes russes du XX^e siècle. Marqué par le symbolisme, il ouvrit la voie à la modernité.

6. Texte inspiré par les travaux de Maksimov sur Blok.

Lui aussi se voyait lui-même comme un être invisible tout pareil, nul ne connaissait ni sa personne ni sa voix véritable, et cette ignorance était son sens et sa consolation.

III

Nostalgie, angoisse, tel est le charme des archives : sensation de casse-tête, de mosaïque, comme si toutes ces voix pouvaient se fondre en une voix unique et qu'alors survienne une signification unique et qu'il soit possible d'émerger d'un état second où il n'y a ni passé ni futur mais uniquement la hontangoïse – nul n'est oublié, rien n'est oublié⁷ – nul ne saurait être aidé, et tous sont oubliés⁸.

Qui suis-je ? Charon ?

Esquif nocturne⁹ à Piter¹⁰, une bande d'étrangères pétulantes : « Si vous nous faisiez faire un tour ? – Un tour ? – Combien vous avez picolé ? – Va te faire... ! » Petit cri d'aigle étonné et attendri. Nous montons sur le petit bateau et près du gouvernail je vois une bouteille

7. Cette formule empruntée à un poème éponyme d'Olga Bergholtz qui fut à la radio « la voix de Leningrad » pendant le blocus lui aurait été commandée pour figurer sur le mur du cimetière Piskarevskoïe où sont enterrées nombre de victimes du siège et de la guerre. D'aucuns pensent que ce vers désigne *toutes* les victimes de la terreur stalinienne (dont Bergholtz elle-même). Elle n'apposa d'ailleurs pas sa signature sous l'inscription du cimetière et se vit refuser le droit d'y être inhumée. Concernant la Seconde Guerre mondiale, cette expression est entrée dans l'usage courant sans que l'on se souvienne de l'autrice.

8. Le gouvernement soviétique évitait d'évoquer le siège de Leningrad, ses millions de victimes et ses horreurs afin de ne pas ternir l'image du stalinisme triomphant et d'éviter d'éventuels reproches. En revanche, ces tragédies permirent au pouvoir de stigmatiser les Allemands.

9. Allusion à *Romance de Noël* (*Rojdestvenski romans*) de Joseph Brodsky.

10. C'est ainsi que les habitants de Saint-Petersbourg appellent familièrement leur ville.

entamée ou plutôt une cruche. C'est dur pour Charon s'il n'a pas bu : les âmes se plaignent.

L'archiviste transfère les âmes d'un classeur à un autre, d'un classeur d'où personne n'entendra jamais rien à un autre d'où quelqu'un – ne serait-ce que pour un rien de temps.

Le lecteur devient archive pour produire de nouveaux lecteurs, c'est du domaine physiologique, on ne saurait arrêter de lire.

Il semble parfois que l'unique façon de rendre à nouveau cela lisible est de tout recopier comme bachmatchkine¹¹, lettre après lettre, en s'appliquant, langue tirée comme un chaton, comme une yole. Retracer les pattes de mouche fanées de façon à les rendre neuves et à introduire dans l'aujourd'hui cet acte même de sur-écriture.

Mot après mot, disparaissant comme graisse et sucre en novembre¹², déclinions et conjugaisons. Virgules et tirets pâlisent et tombent, cessent de faire sens, ne respirent plus et fondent. Les signes de ponctuation sont morts les premiers dans les journaux intimes du blocus, signes de trop comme des hommes de trop¹³, réfugiés de Louga et de Gatchina dépourvus de cartes d'alimentation.

L'essentiel : résister au temps. Le temps va peser sur toi.

Mais le sens de toute l'affaire est d'interdire au temps d'autrui de se mêler à celui que tu portes en toi, pour toi.

11. Personnage principal du *Manteau* de Gogol, Akaki Akakievitch Bachmatchkine est un misérable copiste, le type du « petit homme » malmené et sans défense.

12. Novembre 1942 fut le début de la pire période du siège de Leningrad. Les températures descendirent jusqu'à - 32 °C.

13. Personnage de la littérature russe des années 1840-1850 (voir Tourgueniev, *Le Journal d'un homme de trop*), qui est un homme doué, appartenant à l'élite, mais incapable de se réaliser, d'utiliser concrètement ses qualités. Ne pouvant incarner ses propos et ses aspirations en actes, il demeure dans l'inaction et l'échec.

IV

Voici encore une voix qui s'extirpe, fait surface, se déploie et retentit.

Katia Lazareva, six ans en 1941, yeux gris, grave, malicieuse. Maman et elle jouaient aux bouts-rimés. Maman commençait :

Un dystrophique allait son chemin, regard morne,
Portant dans un panier des fesses mortes.

Katia terminait :

Un dystrophique suivait les allées.
Les jambes enflées.

Ou bien ainsi :

Un dystrophique avance, chancelle, soupire à chaque pas :
Plus de mur où se raccrocher, je m'en vais tomber en bas.

Et le soir, elles faisaient des charades.

« Mon premier est un poète : boucles noires, bouche sensuelle, yeux noirs, plissés, mi-clos, image d'un démon en veste de velours.

Mon deuxième est un papa en longue chemise de nuit qui figure un pécheur que la maman-diablesse fait frire à la poêle. »

Katia Lazareva avait oublié comment trouver un « D » mais mon tout avait l'allure suivante : un petit traîneau avec un seau d'eau¹⁴ et des bidons pour la kacha de la cantine que traîne un dystrophique trébuchant de faim. BLOK D'ENFER – BLOCUS¹⁵.

14. Pendant le siège, il fallait puiser l'eau sous la glace.

15. Jeu de mots. En russe « blocus » se dit *blokada*. Blok renvoie au poète Blok, et *ada* signifie « d'enfer ».

V

Et voici encore une autre voix.

Avec l'entêtement déplacé d'un insecte nocif dément, le Juif italien Primo Levi¹⁶ consacra toute sa vie à écrire sur le malheur qui l'avait frappé.

Confuse, la communauté internationale le gratifiait de prix et de primes, heureusement, rien n'était à présent plus facile. Quand il recevait un prix, il mettait encore six mois à le digérer, tel un serpent boa, puis extirpait de lui-même un nouveau tome.

Il ne pouvait écrire ni parler de quoi que ce soit d'autre, il en rêvait, en pénétrait sa femme sans visage et malade, en faisait des scènes d'hystérie à sa mère qui agonisait longuement.

Dans son cas, la progression d'un texte à un autre signifiait l'élargissement du cadre, la précision accrue du détail :

Dans la torture la sensation est plutôt comme si la punition actuelle était pire que quinze jours de dysenterie

Comme tous ceux dotés d'un pareil timbre par la nature et l'histoire, il fut incapable d'adhérer convenablement au rapide cours du temps qui l'arracha et le précipita... dans une volée d'escaliers.

Confuse, la communauté internationale décréta qu'il s'agissait d'un accident et lui décerna un nouveau prix

16. Primo Levi (1919-1987) : Écrivain et chimiste. Sa déportation dans le camp d'extermination d'Auschwitz (février 1944) fut l'événement déterminant de sa vie ; c'est le thème principal de son œuvre et l'aune à laquelle il mesura les événements ultérieurs de son existence. Il tenta une analyse scientifique de la condition de survivant de la Shoah dans le but de transmettre, et d'expliciter. Son ouvrage le plus connu est *Si c'est un homme*. Citons également *La Trêve*, *Les Naufragés et les Rescapés*, *Le Devoir de mémoire*.

– pour l’élégance et la vitesse de son envol, pour les avoir tous libérés de ses souvenirs.

VI

Lors de la libération du camp, avant toutes choses, il se jeta sur des livres et ceux qui lui échurent étaient : un manuel de gynécologie, un dictionnaire français-allemand, le recueil de contes *Le Royaume enchanté des animaux*.

Mais quand il se mit à écrire ses propres livres, son meilleur ami, justement, rescapé lui aussi, lui lança le mot tiède comme un crachat de *pardonneur* !

Et de fait. Primo ne voulait plus voir mourir les personnages de ses effroyables rêves, ne voulait pas de vengeance, ne voulait pas les voir emmenés, traînés.

Il ignorait comment ne pas penser à eux, ne pas écrire sur eux, mais leur souhaiter une juste et jolie mort, il n’en avait plus la force.

Royaume enchanté des animaux : renards, milans, chacals et loups.

VII

De vieilles mains potelées tenaient rageusement les portes de l’ascenseur. Le père ne les laissait pas se refermer, comme si l’ascenseur avait été une immense conque ou un monstre marin attendant à la toute succulente Andromède¹⁷ qui regorgeait de tendres tendons et l’entraînait au fond, tout au fond.

17. Dans la mythologie grecque, Andromède est une princesse éthiopienne, fille du roi Céphée, victime de l’orgueil de sa mère Cassiopée. Exposée nue sur un rocher pour être dévorée par un monstre marin, elle fut sauvée par Persée, dont elle devint l’épouse.

N'ayant jamais su s'opposer à ses propres caprices, ni, plus tard, s'en souvenir, le Père devait à présent hurler son absurde verdict à ces battants, et cela signifiait qu'elle devrait entendre et écouter de bout en bout ce qu'il eût mieux valu ne pas incarner en mots.

Maintenant il le dirait, et sa vie à elle brûlerait, pourrirait, serait vide.

Et cet espace vide pourri tombé en déshérence s'emplit de tristesse et d'angoisse.

Quand enfin il eut lancé dans une expiration les mots de son rôle, elle ne fut plus que vision, leva les yeux sur son visage qu'elle connaissait comme le sien, or c'était bien son visage, le sien à elle :

énormes sourcils, énormes lèvres, yeux canins, totale asymétrie – photographie surexposée.

Il était son secret, connu de tous, n'intéressant personne sauf elle, irradiant sa honte à l'intérieur de son être.

Le secret, c'est ce que tu portes en toi.

En ce sens elle était à présent le secret de l'ascenseur de l'hôtel *Oktiabrskaja* et le vieillard hurlant tentait de l'arracher à cet état mystérieux. Le secret, c'est ce que tu portes en toi, invisible, et, dans ce même temps qui te produit, il te transforme en monstre. Le secret est radioactif.

VIII

Le professeur gardait toujours ces vers en mémoire :

Elle élève des araignées
Suspendues au-dessus de la tête
Têtes minuscules accrochées si haut loin du sol
Étrange est le croquis bleuâtre
Dans les rets d'une tête arachnéenne¹⁸

18. Vers de Maksimov.

Il les adorait, ses berceuses, dans le temps de mort¹⁹ noir elles l'avaient emmailloté-entortillé (« une araignée » est un ballon de barrage) comme un bébé, pour qu'il n'aille pas utiliser ses menottes pour attenter à sa vie (et qu'est-ce que vous en savez, vous, du suicide pendant le blocus ? Des milliers et des milliers et des milliers).

Ces chansonnettes avaient toujours vécu en lui comme une tumeur cancéreuse, comme un fruit, comme un noyau.

Elles se bouscuaient, agissaient sur lui quand il se rasait, mentait mentait à sa femme, quand il permettait à une nouvelle petite étudiante appliquée de le toucher à cet endroit-là de telle sorte que son crâne rose et sec ne cesse d'osciller vers le bas comme une brassée d'algues.

Et plus il s'en emplissait, en languissait, de ses chansonnettes, plus il savait qu'il ne les laisserait jamais s'échapper de lui.

L'idée que des vers sortiraient de lui et tomberaient sous les yeux de quelqu'un lui était comique et repoussante.

Quelqu'un se dirait qu'il convenait de les comprendre ou non.

Quelqu'un ne verrait pas en eux leur monstrueuse musique, leurs formes et leurs pétrifications nullement classifiées totalement particulières, leurs ressauts et leurs crevasses, mais n'y verrait que le plus simple, dérobé au temps au travers duquel ils avaient vécu, qui avait gelé en eux.

Et alors tout ce qui serait visible serait faute de frappe, erreur, maladresse, incongruité²⁰.

19. Dans la « langue » du blocus, les mots « temps de mort » désignaient décembre, janvier et février 1942. Ce fut l'hiver le plus terrible du blocus. Durant ces mois il y eut jusqu'à 30 000 et 40 000 décès par jour. En mars, il n'y en avait « plus que » 10 000.

20. Les poèmes de Maksimov ne furent pas publiés de son vivant car il ne croyait pas que cela fût possible. Seules quelques personnes, au nombre desquelles Vaguinov, Zabolotski, Akhmatova et Pasternak,

« ... J'ai écrit des vers toute ma vie. Réunis dans le recueil *Stikhi* [Vers], ils étaient sortis en Suisse signés du pseudonyme Ignati Karamov²¹. Toutefois cette édition publiée sans ma relecture fourmille de grossières erreurs et de déformations²². Il suffit de dire qu'à la page 23 deux strophes du poème "Offense" sont inversées. » Les strophes sont inversées, l'offense inonde le regard, de novembre à décembre de sa longue langue acérée de garce, elle lèche les tendres virgules, les vains points d'exclamation, janvier venu, tout est vide, blanc de blanc.

IX

N'est-ce pas une offense-erreur que tout le saint-frusquin de cet hiver qu'il faudrait quand même enterrer : avec quelle gaieté volèrent alors dans les rues de février les camions collectant les poupées de chiffon²³ de janvier !

les lurent ou assistèrent à leur déclamation par l'auteur. La poésie de Maksimov circula en samizdat dans les cercles universitaires. D'abord influencés par le symbolisme et l'acméisme, ses vers se rapprochèrent de l'avant-garde et des obérioutes pour acquérir une puissante originalité pendant la guerre.

21. Pseudonyme utilisé par Maksimov pour signer ses vers de jeunesse. Karamov évoque Karamazov. Autre pseudonyme de Maksimov : Ivan Ignatov.

22. À propos d'une publication à Lausanne en 1983.

23. Nous utilisons ce terme pour traduire le russe *pelenachka*, néologisme du blocus incompréhensible dans un premier temps aux gens venus de l'extérieur (voir les souvenirs de Vitali Bianchi, *La ville que les oiseaux ont quittée*, dans l'ouvrage *Likholet'e*, 22.06.1941-21.05.1942, Saint-Pétersbourg, 2005). Il s'agissait des morts enveloppés dans un drap ou une couverture et transportés à pied dans de petits traîneaux jusqu'aux lieux où ils pourraient être ensevelis ou déposés dans l'attente de l'intervention de brigades spéciales. Le terme évoque « emmailloter » (*pelenat'*), qui désigne aussi de petites poupées de chiffon figurant un bébé emmailloté auxquelles les croyances populaires attribuaient des pouvoirs magiques : protection des enfants et des

On les dénommait « cueilleurs de fleurs » (ils étaient enveloppés dans de petites couvertures de couleur vive pour être visibles sur la neige).

On les dénommait « perce-neige²⁴ » (la raison en est compréhensible – dans le pressentiment des miracles d’avril).

Un correspondant de guerre venu pour trois jours dans la ville, accompagnant son processus créateur et en partie ethnographique de corned-beef américain, ouvrit à ce propos une rubrique spéciale dans son bloc-notes : PLAISANTERIE DE BLOCUS.

Et de fait, l’hiver, ils semblaient tous rire ; rictus de sanglantes gencives scorbutiques ; visages sombres et souriants comme des singes – c’étaient des dystrophiques qui parcouraient la ville²⁵.

Les survivants trop vite arrondis, trop vite engraisés, pensifs, se croisaient ensuite en silence comme des comploteurs.

Il était impossible de parler de l’hiver, ni d’y penser.

L’hiver était leur commun secret, comme un acte pervers.

X

« Ignati Karamov » – est-il chose plus douce que de se réinventer, carrément ?

Se donner de nouvelles mains, de nouvelles oreilles, de nouvelles prunelles.

femmes enceintes contre le mauvais œil. Les belles-mères les offraient aux jeunes mariées pour leur souhaiter la fécondité et signifier leur appartenance à la famille. Dans ce terme, mort et vie se rejoignent. Comme dans nombre de termes spécifiques au blocus, l’humour noir est ici très fort.

24. Il s’agit des morts enfouis sous la neige ou pris dans la glace qui réapparaissent au printemps. On notera le même humour noir.

25. Voir le récit de Vitali Bianchi publié par sa fille après sa mort, *La ville que les oiseaux ont quittée*. Les Leningradois évoquaient souvent, un sourire égaré aux lèvres, les tragédies qu’ils avaient vécues. Dans la rue, les dystrophiques arboraient des visages figés dans un rire dément.

Par exemple : des mains dodues, blanches, chaudes, féminines, fortes, sèches, de larges yeux humides.

Mais l'essentiel, une âme parfaitement neuve sans dommage, sans carie, recouverte d'un émail bleu vierge.

Ignati Karamov ignore l'accablante douleur qui jamais, jamais ne se calme, celle d'Ivan Ilitch²⁶ condamné à la non-mort ououououou

Au-dedans éternel picotement douleur sourde on se revoit la honte léchant les restes d'une assiette pleurant inspectant les alentours hurlant léchant.

Comme tous les connaisseurs du plaisir, le professeur était couard et fragile. Le plaisir était toujours plein de petits bruits – il avait sa petite musique spéciale. Soupirs, gémissements, chuchotis, prières et reproches feints, diminutifs impossibles, frissons, découvertes perplexes – toutes ces bulles à la surface du principal et effrayant mouvement si facile à terroriser.

Il avait un cou de lézard et des yeux très sombres, très caressants, qui devenaient absolument morts quand il jouissait et quand il vomissait, remplaçant sa présente partenaire par la suivante également impersonnelle, la bouche également douce.

Jusqu'à ses prunelles qui se révulsaient.

Dans un premier temps il semblait un affectueux vieillard aux pauvres princesses anémiques, nymphettes-minettes qui l'entouraient, mais, collées à lui, prises sous son charme glacial, gluant, elles se débattaient-battaient, lui livrant leur tiédeur vivante.

Avalant, il leur soufflait – aux avalées l'aveur :

« Regarde : ainsi l'oiseau de proie rassemble ses forces – il va déployer son aile malade, se poser sans bruit sur le pré et boire le sang vivant et d'horreur de peur – la victime tremblante, démente... »

26. Référence au récit de Léon Tolstoï *La Mort d'Ivan Ilitch* (1886), qui relate la longue et pénible agonie du personnage principal.

Elles se mouvaient alors sur lui comme des étoiles de mer des anémones comme de tendres algues à la marée montante en haut en bas en haut en bas

Après, l'arthrite l'immobilisa comme de la glace, et le mouvement des étoiles de mer et autres algues s'en trouva compliqué.

XI

Les non-initiés au mystère étaient ébahis de le voir si recherché des jouvencelles.

Il bougeait comme le bûcheron de fer-blanc²⁷ au début du récit et ses mains étaient à présent comme les pattes d'un faucon.

Il était également attirant et drôle : quand il partageait avec l'entourage son anglais tout neuf fraîchement acquis ou qu'il étalait comme les atouts d'un jeu de cartes salement pipées les noms de célébrités éteintes qu'il lui avait été donné d'observer, depuis longtemps englouties par vous imaginez quels abîmes...

Du dehors de l'extérieur on ne pouvait ressentir l'attirance de ce qui était dissimulé à l'intérieur de lui et attirait : en lui il y avait le Vide, empli par le temps, un conteneur.

XII

Laisser sortir de soi (des vers) signifiait pardonner.

Laisser sortir et pardonner – comme libérer de captivité.

Qui aller pardonner, hein ? La ville de glace ? Le siècle de glace ? Son soi de glace en ce siècle ?

27. Personnage du *Magicien d'Oz* de Lyman Frank Baum, publié en 1900 avec des illustrations de William Wallace Denslow. Au début de l'histoire, le bûcheron de fer-blanc se plaint de ne pas avoir de cœur.

Le pardon occupait une vie entière.

La vie entière se transformait en une valise ensorcelée par la hâte : le travail du pardon excepté, plus rien n'y entrait. Le pardon se réfractait gauchement, se recourbait, tout juste s'il ne languissait pas du passé.

J'essayais encore et toujours de comprendre – voici un professeur, une couronne fripée entoure sa calvitie, poltron, affecté, tout le monde ricanait de lui, même ses sottes souriaient quand il...

Et en lui vivait cette chose de glace :

Elle a bouffé notre bouillie,
Et voici nos âmes désertes,
Et nos grands-mères et nos filles
Roulées en boules blanches²⁸.

Le pardon, c'est toujours le pardon, et peu importe quelle histoire précisément tu ne sais pas pardonner, ennuyeuse, particulière, fanée ou des dimensions d'un Nain Noir²⁹.

Le mécanisme est unique et il est brisé.

XIII

Extraire de soi un soir brun-blanc il y a vingt ans quand tu as su définitivement que celui de la tête de qui tu étais éclos, mouillée et pitoyable³⁰ n'avait pas d'intérêt pour ta personne ?

Que ton passé et par conséquent ton futur t'a vomie de ses lèvres.

28. Vers de Maksimov.

29. La naine noire (masculin en russe) est l'étape finale de l'évolution de nombreuses étoiles.

30. Référence à la naissance de la déesse Athéna jaillie de la tête de Zeus, brandissant lance et bouclier et poussant un cri de guerre (à la différence de la narratrice « mouillée et pitoyable »).

Qu’ayant hurlé, comme dégoûté dans l’ascenseur, les paroles de l’air d’opéra IL PADRE TUO³¹ ! – il s’en était libéré, libéré du mot PADRE PADRE.

Il avait pensé à la liberté dont on fait des chansonnettes.

Il ne sera jamais au rendez-vous fixé par sa propre fille devenue à l’instant orpheline³².

Mais en tant que prix de consolation les forces de la providence t’envoyèrent sur la perspective Nevski un ange-doublure-porteur de géranium pour t’éviter les bêtises.

En hiver les eaux de la Fontanka sont agréables à voir.

Le travail du pardon a évincé l’amour jouissance compréhension de la maladie il a évincé la langue plus exactement il revient à produire en permanence sa propre langue de l’unique

Celui qui s’adonne au travail du pardon est monoglotte.

XIV

« Aussi paradoxal que ce soit, les souvenirs de la vie durant le blocus de Leningrad sont nimbés d’une sorte de charme », note dans son journal un ingénieur spécialiste d’optique, personnage sévère observateur, peu enclin semble-t-il au délire de l’autoséduction.

Plus bas sur la même page en termes discrets le récit de la mort d’une jeune voisine licenciée à l’automne 1941 (la ville économisait les cartes d’alimentation) qui jusqu’au dernier instant avait mendié de la nourriture, mais en vain.

Qu’est-ce donc, ce charme ? Une forme de démence ?

31. Giuseppe Verdi, opéra *Rigoletto*.

32. Le poète Evgueni Reïn, père biologique de Polina Barskova, ne l’a pas reconnue.

Le charme spirituel ou tentation (qui a la même racine que « séduction », « flatterie ») est une forme suprême et très fine de flatterie, autrement dit de duperie de celui qu'on séduit. L'Église le comprend comme « la détérioration de la nature humaine par le mensonge ». L'état de tentation spirituelle se caractérise ainsi : l'homme croit avoir atteint certaines hauteurs spirituelles, voire la sainteté même. Il peut être persuadé d'être en relation avec des anges et des saints, d'être gratifié de visions ou même d'être capable de faire des miracles. À l'homme en proie à la tentation spirituelle peuvent apparaître des « anges » ou des « saints » qui, de fait, sont des démons déguisés. De même, ses visions, quoique bien réelles, sont suscitées par des démons quand elles ne se révèlent pas des hallucinations pures et simples. Dans cet état l'homme prend très facilement pour la vérité le mensonge induit par les suggestions démoniaques (diaboliques).

Pour le pardonneur, le charme, c'est le pouvoir qu'exerce sur lui la béance passée, le malheur, l'obscurité. En russe, le mot de *survivor* – celui qui a survécu, est revenu – n'existe pas.

Me voici en ce moment qui essaye d'inventer un mot, de créer-transmettre un être et surtout un processus-moyen de cohabitation avec la mémoire du passé.

Le pardonneur tente de glisser force mots dans ses ténèbres comme des boulettes de papier dans une chaussure mouillée.

Plus il y a de mots dans cette brume, cette obscurité, plus faible est son charme.

Mais ces mots partent non point au-dehors, mais à l'intérieur, de mots tu nourris un monstre.

Pardonneur-simplificateur.

Le complexe le tendre le pitoyable semblable au sommeil se métamorphose en pamphlet

Comment reconnaître le pardonneur parmi les autres ?
Le pardonneur, la tombe seule le corrigera.

Mais la tombe est chose relative – d’aucuns ne se sont même pas vu offrir de tombe, tandis que d’autres jusque dans la tombe il leur faut se perfectionner spirituellement.

Le voilà, ton Po-Po – Edgar Allan.

Maksimov – Zaltsman³³ – Gor³⁴ – Voltman-Spasskaïa³⁵ – Krandievskaiïa-Tolstaïa³⁶ – Gneditch³⁷...

Combien sont-ils encore ainsi, à avoir survécu, mais pas trop, parmi lesquels battait ce honteux charmant caillot noir de vers mystérieux ?

D’un côté, quelle bagatelle : l’homme a une vie entière une vie entière avant après outre ce petit cahier un rayon entier de publications sur l’étagère quatre femmes une bande brillante de fringants élèves-traîtres (school of fish) une datcha !

33. Pavel Iakovlevitch Zaltsman (1912-1985) : Peintre, graphiste, écrivain. Né à Kichinev, il vécut à Odessa puis à Leningrad. Il perdit ses parents pendant le blocus et fut évacué en 1942 à Alma-Ata avec sa femme et sa fille. Il y demeura jusqu’à sa mort. En 1929 il se rapprocha du groupe de Filonov, mais il ne l’imita pas. Il fut influencé par les symbolistes, la Renaissance italienne. Ses écrits, bien que moins remarquables que son œuvre picturale, évoquent Kafka et les « absurdistes » leningradois. Il s’agit d’un grand artiste récemment redécouvert.

34. Guennadi Samoilovitch Gor (1907-1981) : Prosateur et poète. Il écrivit en 1929 *La Vache*, un récit sur la collectivisation. Il passa à Leningrad la première année du blocus et écrivit un cycle de vers inspirés par le sentiment de la présence constante de la mort. Après 1960 il contribua à former la nouvelle génération de modernistes leningradois (Dovlatov, Bitov, V. Popov).

35. Varvara Voltman-Spasskaïa (1901-1966) : Poète et prosatrice. Autrice de vers remarquables sur le blocus de Leningrad, comme *Encerclement (V koltsse)*.

36. Natalia Vassilievna Krandievskaiïa-Tolstaïa (1888-1963) : Poète, écrivaine, mémorialiste. Autrice de vers sur le blocus de Leningrad.

37. Tatiana Grigorievna Gneditch (1907-1976) : Poète et traductrice de poésie, principalement de l’anglais. Elle passa tout le blocus à Leningrad. Arrêtée en 1944, elle traduisit de mémoire dans sa cellule le *Don Juan* de Byron, publié en 1959 et réédité de nombreuses fois. Condamnée à dix ans de camp, Gneditch fut réhabilitée en 1956. Un recueil de ses poèmes, *Études. Sonnets*, fut publié après sa mort.

Mais il convient aussi de remarquer, tu l'as toujours su et la mort est d'accord avec toi : rien, il n'y a rien eu, sauf ce petit cahier.

Il est ton sédiment desséché, de toi, lui seul est resté – ton pardon.

XV

Je n'aurai jamais l'occasion de dire ceci en te regardant dans les yeux, c'est pourquoi, je le dirai ainsi.

Comme je parlais au téléphone une fois l'an le 4 février³⁸, une voix large profonde impatiemment alerte demandait comment ça allait pour Po-Po-Po-lia. (De façon générale, il ne bégaye pas, mais parfois il bégayait.)

C'est quoi, ce surnom ? Il n'existe pas.

Sans s'intéresser le moins du monde à la réponse, il se mettait à bourdonner des vers – et cela n'étonnait pas. Que n'y a-t-il pas au monde ! Il y a le Père Noël Iouri Gagarine il y a BrejnevLénine il y a (jusqu'à six ans j'ai cru que c'était un seul mot)

Et voici cette voix – c'est comme dans *La Belle et la Bête* de Cocteau.

Une voix en soi. Eh bien, je m'en vais te dire, Voix, je regrette que ce soit vrai, je regrette que tu n'aies pas eu assez d'imagination pour me voir.

Mais le morceau de viande crue gaie saignante palpitante par qui vivait (en moi) le conte enchanté de ton indifférence devient gris comme un matin de Piter, s'apaise s'éteint

Bientôt je t'aurai pardonné

38. Anniversaire de Polina Barskova.

La galerie

L'aube de Pablito

Le teckel, l'oie et la chèvre le regardaient d'un air protecteur et interrogateur depuis les sombres renfoncements frais de la chambre.

Le rideau d'un blanc aveuglant se soulevait et retombait sous le vent blanc brûlant, masquant à moitié dans sa chute le petit corps du teckel qui en devenait semblable à une naine au long nez émaillé de verrues, vêtue d'un précieux peignoir.

L'œil droit ne voulait pas s'ouvrir – il restait clos comme celui d'une poupée contusionnée.

« Et me voilà couché ici – vieille poupée, poupon chauve dont la couleur se crevasse et se desquame. »

Lorsque le rideau était tiré et que le soleil inondait la petite pièce, il gémissait et l'oie se détournait – d'émotion et de honte pour lui.

Près de sa couche, une femme était assise sur un petit banc bas. Quand de la pièce voisine retentissaient à nouveau un chuchotis et un cri exagérément assourdis,

lançant sa question rhétorique sur sa mauvaise santé, elle faisait un geste dédaigneux de la main signifiant, fichez le camp, fermez-la. L'observation du rituel matinal, monter la garde auprès du corps, c'était le pivot de sa vie : elle était assise très droite.

Le choix disent-ils ai-je jamais eu le choix dès l'enfance m'a dévoré votre feu flamboyant votre chien flamboyant c'est tout ce que je sais

Dès l'enfance comme une équipe de pompiers fiche dans le feu une lance d'incendie furibonde je jetais dans la gueule du chien d'infinis reflets des visages de la ville des poitrines des genoux des chevilles de gens quelconques des colonnes des profils des paysages (urbains marins campagnards) et une foule de corps féminins (seins plats fesses somptueuses sexes écarquillés corps aux longs nez recouverts de verrues).

Je traînais à coups de pied toute cette foule pour que la dévore le démon flamboyant comme un dragon des vierges de bon matin étrangle-t'en gave-toi canaille. Et le dragon s'en mettait jusqu'aux yeux rotait digérait et en exigeait toujours de nouvelles c'est-à-dire tenez d'autres absolument nouvelles différentes des précédentes

La femme assise droite sur la banquette prit dans une boîte en fer ronde rouge sa cigarette brune, très âcre, et l'alluma. Il se remit à gémir, un gémissement d'approbation cette fois.

– Pablito pablito, fit-elle en toussant avec douceur, sûr que ça va passer maintenant, tu es en voie de rétablissement.

D'ordinaire ce refrain agissait sur lui de façon magique, comme la carte de l'île au trésor sur le mousse Hawkins¹ : l'espace d'un instant il y avait une éclaircie, le rideau se levait et se baissait. Il s'étira et ses membres ankylosés d'angoisse matinale redevinrent vivants. Il était très fort.

1. Personnage de *L'Île au trésor* de Robert Louis Stevenson (1883).

– Pablito, hurla l'un des nombreux joueurs de sa suite tout en avalant une petite *orange sanguine* à l'extérieur tout sec. Fort comme tu es ! Prends-toi en main ! (Les bruits d'encouragement émis par cet homme étaient toujours fermes et définis comme s'il avait tiré ou pété.)

Tu es fort tu es grand tu peux tout les bêtes sauvages t'aiment l'argent les femmes les critiques t'aiment le ciel t'aime la guerre t'aime ton inspiration est sans limites et jamais ne se dessèche

Eres grande, eres poderoso, puedes alcanzar todo !

Tu es grand² !

– Tu peux tout, tout tu le peux. *Tu es grand !* psalmodiait la femme en vociférant légèrement, oscillant légèrement. De l'œil gauche il observait sa tête oscillante, les cheveux gris qui fondent sur des gens très jeunes comme le givre de septembre. On ne sait comment, au bout du compte, il se retrouvait toujours plus jeune et plus fort que ses jeunes gardes-malades et les laissait grisonnantes avec une couvée d'énormes bébés rouges de soleil ibérique comme modelés dans l'argile rouge. Papamamanséris, lançaient-ils d'une voix de basse affairée tandis qu'il s'éloignait.

Mais jamais il ne laissait ses femmes le matin.

Le matin il était dans le besoin, pauvre, petit, tendre, aveugle. Il avait besoin de leurs incantations, de leurs assurances, de leurs paumes sèches lui caressant le visage, la plante des pieds, sa tête chauve. Elle s'en allait lui mettre dans la bouche des quartiers d'orange, puis, après avoir soufflé dessus au préalable, elle y introduirait du café à la petite cuillère. Très sucré et très amer. Il gémirait à nouveau, se tournerait sur le côté, coulerait comme un python son pied dans une savate turque brodée de soie noire. Il en frapperait tristement le sol.

2. En espagnol et en français dans le texte.

Tout enfant, ayant entendu cette fâcheuse incantation – *se prendre en main* –, il s’imaginait se soulevant et ses énormes mains-tentacules fourgonneraient indépendamment de lui le caresseraient et l’étreindraient. Ô abjection !

De son œil gauche ouvert il voit ce qu’il a créé la veille (ce n’est pas sans tressaillir que l’on contemple ses exploits nocturnes) : une énorme coupe d’argile où un centaure poursuit de sa quéquette curieuse prudente une putain hautaine, faibles, tendres empreintes – soleil, sable, chien, tête coupée.

La tête lui rappelait celle d’un ami mort depuis longtemps³ – rentré de la guerre avec un trou dedans suite à une explosion, il n’avait de cesse de vouloir le montrer, tandis que lui, Pablito, ne cherchait qu’à se détourner de la vision du contenu du mystérieux trou. Même si, bien sûr, il était également curieux de jeter un œil dans le sanglant cratère bouillonnant.

La curiosité et les filaments d’orange *firent leur effet* – il tendit la main vers une vieille plume et se mit à en graver sur un morceau de carton l’image du chien dédaigneux : une plume de fer rouillée, la même exactement que celle qu’il avait enfant. Au moment, précisément au moment où il avait gravé pour la première fois le profil d’une matrone sévère à la douzaine de doubles mentons variés (et c’est là le secret de la diversité du semblable) dégoulinant les uns sur les autres comme des stratifications géologiques, à l’énorme splendide nez aux pores apparents, c’est alors qu’il avait ressenti la tiédeur, le repos, le retrait de l’angoisse aux mille voix. Tout ce qu’il avait-savait, il l’avait sacrifié à l’angoisse : une foule de vierges ébahies, une meute de chiens, la blessure puante béante

3. Guillaume Apollinaire. Voir « Tristesse d’une étoile » : « Une belle Minerve est l’enfant de ma tête/Une étoile de sang me couronne à jamais » et « Ce trou presque mortel et qui s’est étoilé ».

sous son bandeau puant dans la tête du poète, des milliers de scènes gravées – il ne pouvait pas ne pas les produire, pauvre enragé de l'image, tout ce qu'il ne reflétait pas était englouti par la grise gelée matinale du non-être.

Stoïque, le teckel avait renoncé à poursuivre l'orange pesante et la précieuse pantoufle et lui racontait ses alarmes nocturnes, dans l'entrée enflaient tumulte et terreur, sa suite menaçait de déchiqueter le boyau du couloir et de s'écrouler (ou au moins de s'écouler) dans sa chambre matinale comme les tripes chez Rabelais⁴ : « *Tu es grand ! Mamansérie-papaséri !* »

Un rictus découvrant ses dents, il rugit (tous les mémorialistes décrivent ce rire canin) et se rua dans la bataille escorté de ses mignons. La chèvre Esmeralda n'arrivait pas à les suivre et se lamentait.

*À propos de ceux qui font sombrer les navires
en allumant des feux pour les attirer sur les récifs*

Décrire le visage d'une femme qui chiale, oui, qui chiale dans les entrailles brumeuses d'un avion.

Visage gonflé et brume gonflée. Sa voisine toute mignonne, la bouche encerclée de mignonnes rides, un peu lasse des gémissements éraillés et étranglés, disparaît pour revenir avec du cognac. Elle tend une flasque et la sangloteuse éteint-dissout à l'aide du liquide brûlant la bulle glacée et ho-ho-hoquette.

Une bulle glacée, un aquarium : souriant d'un air gêné, il t'a raconté l'histoire d'un petit poisson reçu en cadeau,

4. Voir entre autres le chapitre IV du *Gargantua* de Rabelais (1534) qui raconte une ripaille de tripes dans la tradition carnavalesque et gigantesque : on tue 367 014 bœufs gras dont on dévore les tripes en buvant à proportion et en tenant des propos paillards.

inutile, mais en or. Le charmant prisonnier était beau en tout point, mais respirait trop fort et trop abondamment.

Or, il était incroyablement sensible : il sentait tout flairait tout comprenait tout voyait entendait tout. La nuit il entendait le petit poisson respirer fréquemment et profondément, essayer de vivre en se hissant à la limite de l'eau et de l'air. Cette respiration l'éreintait et le petit poisson repartit chez l'envoyeur.

Et voici ce qu'elle pensait en rentrant.

Sur le chemin de la vie nous rencontrons des gens qui nous portent préjudice. Des gens-préjudices, des gens-tempêtes après lesquels il ne reste plus qu'à promener les yeux sur les restes de sa vie, en agitant machinalement les lèvres, en faisant le compte des dommages – un arbre a écrasé le toit (tout juste réparé), un oiseau mort trempé, son petit cou gris tordu, est étalé sur la table de la salle à manger tout parsemé de verre émiété.

Ce faisant ils ne détruisent pas pour leur bien, ils ne trouvent pas une amère douceur à voir s'effondrer les barrages de carton de celui qu'ils croisent. La nature de leur utilité-plaisir est indirecte, ils n'ont nul agrément à bouleverser la vie de gens de rencontre : une vie détruite suscite en eux *post factum* étonnement, dégoût, frisson le long de l'échine.

Mais, vraisemblablement, quelque chose dans leur organisation exige la destruction, ils ne sont pas libres de se la refuser et avec un maladroit et irrésistible sourire de souverains sylvestres ils émergent du brouillard pour aller au-devant des cavaliers nocturnes qui bayent aux corneilles.

Il est possible de prédire l'approche de semblables gens – comme précisément l'approche d'une vilaine, dangereuse intempérie, d'un grain orageux.

Chaque fois, peu avant une rencontre extraordinaire avec toi, les pré-ombres/précurseurs commençaient leur

scintillement, papillonnement affairé : c'est quelqu'un qui lançait un petit mot n'appartenant absolument qu'à toi, un inconnu qui à la banque laissait échapper une écharpe d'un geste qui t'était coutumier, ensuite, c'était une avalanche – le porte-monnaie et les clés qui tombent sur le sol mouillé ; puis, toujours plus (gonflement fangeux de l'obscurité qui précède l'orage) – ton nom qui se met à faire des taches de lumière dans des conversations oiseuses et comme un abcès tout ce rapprochement, pressentiment qui croît et une nouvelle rencontre (exactement égale à toutes les précédentes) initie le compte aigu te séparant de la catastrophe.

Ensuite tendres fidèles transparents patients des anges descendent en tourbillonnant arrivent et te découvrent sous la forme d'un animal empaillé déchiqueté aux membres dispersés un peu partout.

Héhéhé : un ange rejette une mèche derrière l'oreille.

Ils te soulèvent te portent te mettent sur pied te font danser te font être.

Cette fois tu secoues l'illusion du non-être au museum (où n'es-tu pas revenue à toi – au stade, à la gare, sur les bastions de la forteresse Pierre-et-Paul, au zoo de Berlin – dans une volière pour animaux nocturnes...)

Au musée turner t'enveloppe du souffle mouillé d'une foule de toiles.

Transparent, plein de mer, d'air au travers duquel comme les chiffons et les bouts de carton de décors de ballet brillent pour toi ses couleurs : or-ocre-gris-gris-noir.

Bataille de l'or et du gris, et tout cela semble de la lave, surtout – rien n'est compréhensible, rien n'est figé, défini, tout change et tout bouge.

Wreckers.

Les destructeurs (démolisseurs, perturbateurs, naufrageurs, pilleurs). La côte du Northumberland, on aperçoit au loin un bateau, 1833 ou 1834.

Le catalogue associe la toile aux sujets suivants :

Pierres / vent / danger / hommes / bandes / navires / bateau / château / vagues / naufrage.

C'est précisément ceci – pierres-vent-danger, et dans le coin, en bas à droite, une bande de fourmis – les naufrageurs, qui portent aussi le nom d'hommes, détournant tous ces bateaux dans l'espoir que de leur dernier hurlement s'égailleront sur la grève de bons et beaux objets.

Tout chez ce peintre est toujours estompé, impossible de distinguer quoi et où, comme s'il avait tenu le pinceau les yeux pleins de larmes. Ou comme si celui qui contemple tout cela – toujours et chacun – devait regarder au travers de ses larmes. Vivantes ! Vivantes sont encore les légendes des naufrageurs embusqués sur le rivage qui allument des lumières trompeuses pour détourner les navires en détresse vers les bancs de sable et les pierres, vers la perdition, vers les rapaces, vers le vent, vers le danger.

John Will, ancien officier de marine américain, consacra toute sa vie à chercher la vérité de ces légendes. Il affirme dans son traité que, si les lumières étaient trompeuses, les récits qui les évoquent l'étaient aussi.

Lors d'un interrogatoire un de ces naufrageurs originaire des Bahamas, qui recueillait le butin que la mer rejetait, lui répondit en riant à la question « Laissez-vous ces lumières allumées la nuit ? » : non pensez-vous la nuit nous les éteignons toujours *for a better chance* l'obscurité est notre meilleur atout.

Il existe toutefois encore une légende selon laquelle la petite ville de Nags Head, en Caroline du Nord, tient son nom précisément des naufrageurs et des lumières qu'ils allumaient pour égarer les navires. Les naufrageurs auraient suspendu leurs lanternes à huile au cou de bœufs (et parfois de haridelles) et les auraient lentement promenés sur le sable mouillé dans le brouillard le long des flots à marée haute, faisant de la sorte perdre la boussole aux capitaines, aux maîtres d'équipage, aux pilotes et aux mousses qui,

décontenancés, précipitaient leurs bâtiments sur des bancs de sable pour la plus grande joie d'avidés étripeurs.

P.-S.

Sur le chemin de la vie nous-mêmes de vrai avons dû porter préjudice.

Énormes cous trempés des bœufs, énormes corps trempés des navires, arabesques brun lilas du brouillard, cris, gémissements, malédictions, protestations – contre quoi ?

Tu ne cesses de marcher le long de la mer, d'attendre que le beau temps-destin te jette toi-même à tes pieds : humide, frais, tout neuf et fort. Mais ce qu'il te lance est sans cesse à autrui.

Tendu tu fouilles dans les restes, les hardes, les vieilleries et le luxe de la vie d'autrui que tu as détruite – non, merci, nous n'avons pas besoin de ce qui appartient à d'autres.

Au travers de vilaines larmes honteuses tu examines le mignon visage aux petites moustaches de ta voisine et ensuite durant les dix heures de vol tu dors sur son épaule étrangère en reniflant et en tressaillant.

*Gorky à Lowell*⁵

*À Katia Kapovich*⁶

J'arrivai tard le soir dans la ville, sous la neige, je m'écroulai sur le lit de ma chambre d'hôtel et mis en marche la télévision. Sur l'écran un petit couple de policiers (lui, veuf de race blanche tête carrée cheveux presque ras

5. Cette ville des États-Unis située dans le Massachusetts fut conçue au XIX^e siècle pour être un pôle manufacturier dans le domaine du textile le long du fleuve Merrimack. Elle connut la prospérité au XIX^e siècle, mais avec le déclin manufacturier elle s'enfonça dans une crise profonde au XX^e siècle.

6. Poète russe née à Kichinev en 1960. Elle vit aux États-Unis.

taciturne – elle, Latino-Américaine survoltée, sachant tirer des deux mains) dont les capacités analytiques ne le cédaient en rien à arsène lupin et au commissaire Dupin recherchait des violeurs maniaques dans les coquettes rues enneigées du Bas Manhattan. Chaque crime d'une complexité et d'une scélératesse inimaginables prenait exactement vingt minutes aux deux amis. Aussi monstrueux que soient les faits, disons, à la sixième minute, un quart d'heure plus tard, on assistait au triomphe de l'intelligence et de la justice – tout cela me convenait à merveille et je dévorai avidement cinq séries de suite.

Au matin il neigeait toujours et, longeant un canal vide, je partis sous les flocons pour le bâtiment de l'Auditorium. Trottaient également dans cette direction des hommes vêtus de costumes d'apparat bon marché et d'éblouissantes femmes-oiseaux. Comment donc ! Le document explicatif précisait bien qu'il convenait de se rendre à la cérémonie revêtu de toilettes seyant à la circonstance – du dimanche propres festives. Devant moi sur la glace inondée de sauce soja à la teinte brune évocatrice de sang menstruel et destinée à la faire fondre claquaient les talons d'une vieille beauté portoricaine à la robe émeraude ornée de paillettes ; elle s'immobilisa longuement devant une congère, incapable de se décider à y plonger son talon aiguille. Oh ! Vas-y ! Enfonce, mon ange ! – exténuée derrière son dos, je comptais me faufiler par l'étroite crevasse fraîchement creusée dans la croûte gelée. Quand nous eûmes pénétré dans l'Auditorium, on nous tria et on nous répartit comme des lentilles – la famille fut versée au balcon pour photographeur, et les nouveaux convertis classés en sections où ils s'empressèrent de photographier leur famille qui les photographiait du balcon.

Sur la scène apparut le maître de cérémonie qui annonça, rayonnant, que le juge était en retard et que nous ne devons pas nous inquiéter. Or, nous ne songions pas à nous inquiéter. Je feuilletais l'ouvrage classique de

E. G. Etkind⁷ *Traduction et poésie*⁸ dans lequel Etkind écrit avoir découvert dans les archives de Lozinski⁹, « soigneusement recopiées et assorties dans un certain nombre de cas de commentaires, des remarques de Marx et Engels sur Dante et son poème ». J’imaginai Lozinski génie grassouillet alanguissant notant ces citations sur des fiches spéciales et les enfouissant avec un attendrissement masochiste dans un classeur à part et Etkind génie nerveux et émacié découvrant et décrivant ce classeur avec un attendrissement sadique.

Tout en me distrayant de la sorte, j’extirpais du chocolat de mon sac tandis que mon voisin chinois, tout aussi peu inquiet, demeurait totalement immobile même quand je lui faisais tomber dessus tantôt mon livre, tantôt mon manteau, tantôt des éclats de chocolat. L’attente dura trois heures environ, plusieurs fois la vaste scène fut envahie de petits soldats qui se mettaient à faire des claquettes, maladroitement d’ailleurs, s’embrouillant, mais sans oublier de s’écrier au moment où le rythme atteignait sa tension maximale : « Nous vous félicitons, ô nouveaux citoyens ! » Une ovation de reconnaissance faisait invariablement exploser la salle d’attente. Pour finir un juge débonnaire hirsute apparut sur la scène, il nous ordonna de nous lever et de prêter serment :

– Moi, une telle, renie et abjure absolument et en totalité tout prince et souverain précédent, articulai-je (une telle) avec des lèvres de bois.

Étant donné que pour l’instant en vertu d’une heureuse duplicité diplomatique nul ne m’avait retiré mon

7. Efim Grigorievitch Etkind (1918-1999) : Linguiste, écrivain, théoricien de la littérature.

8. En français *Un art en crise. Essai de poétique de la traduction poétique*, L’Âge d’Homme, 1982.

9. Mikhaïl Lozinski (1886-1955) : Poète et traducteur. L’un des fondateurs de l’école soviétique de traduction poétique.

ancien passeport et mon droit d'aller voir un autre pays, la formule par laquelle je renonçais à prince et souverain n'avait ni queue ni tête, ressemblait aux canaux de la ville de Lowell qui avaient perdu un siècle plus tôt leur destination initiale, la formule était vide et vaste, mais, soit que je m'y fusse attachée, soit l'inverse, je ne pouvais cesser de répéter ces mots frappants :

abjure abjure¹⁰

Le juge proposa de féliciter nos voisins de la métamorphose, le mannequin et moi nous tournâmes l'un vers l'autre – de tout le corps d'un coup comme des loups au cou enraidis – et nous regardâmes, mon Chinois ne songeant pas un instant à sourire ou à proférer un mot, cela m'apparut superflu à moi aussi, nous échangeâmes un sévère signe de tête, comme pour dire : eh bien, nous nous sommes reflétés l'un l'autre, sur quoi nous nous séparâmes.

Je fourrai dans ma poche le petit drapeau américain en papier fiché sur un bâtonnet hérissé d'échardes que m'avait remis un écolier renfrogné ainsi que le certificat de naturalisation et m'en fus prendre un café. Je n'étais vraisemblablement pas la seule à avoir eu cette idée car la serveuse me demanda avec compassion :

– Alors, vous avez été naturalisée ? Eh bien, ça change quelque chose ?

Dans un sourire pitoyable je tentai de faire preuve d'ingéniosité afin de proférer quelque parole sublime, mais elle poursuivit sans attendre ma réponse :

– Tenez, moi, c'est la première fois que je me marie et je n'arrête pas de me demander : et alors, qu'est-ce qui a bien pu changer ?

Elle avait dans les soixante ans et le minuscule chignon gris évocateur d'une queue de courge auquel l'écrivain Dostoïevski était si loin d'être indifférent.

10. En français dans le texte.

Il me restait deux heures avant le départ du train et il convenait de les tuer. Le plus souvent j'utilise à cet effet une méthode vérifiée et impitoyable : je me rends au musée des beaux-arts local. L'expérience me souffle qu'il en existe un partout, chaque minable petite ville possède une morgue, une banque et un musée, dans chaque musée m'attend une carte postale crasseuse, un moulage pâle (ou au contraire tout sombre) d'un trésor.

Lowell ne pouvait tout de même pas faire exception !

Longeant les canaux à l'eau brune débordante de neige fondue, longeant de vastes immeubles aux fenêtres condamnées, longeant des voies de tramway, je partis à la recherche de mon musée. Ma route, tant pis si ce mouvement mnémonique semble une simplification sentimentaliste de mauvais aloi, ne pouvait se distinguer d'une déambulation/délire le long du canal Obvodny de Saint-Petersbourg, disons, dans la direction de la fabrique Triangle rouge, disons, à la fin de l'hiver – donc en mai. La dernière fois qu'il m'arriva de passer à proximité de cette fabrique, je cédaï aux élans de mon cœur et entrai dans un magasin où l'on vendait, quoi encore, des bottes de pluie et des caoutchoucs (ça rime avec bébés-poux), mais ceux-ci étaient décorés de reproductions de grands maîtres. Depuis un caoutchouc vous étiez épié par l'inconnue bigleuse et vaguement putassière de Kramskoï¹¹, les paysans aveugles de Kandinsky¹² vous adressaient des clin d'œil, on voyait tourner les maléfiques moulins de

11. Ivan Kramskoï (1837-1887) : Peintre. Il s'éleva contre l'art académique et fut l'un des principaux fondateurs du groupe des ambulants qui prônait un art démocratique et réaliste à la gloire du peuple. *L'Inconnue* (1883) est l'une de ses œuvres les plus célèbres.

12. Vassily Kandinsky (1866-1944) : Peintre, graphiste, illustrateur, scénographe, théoricien de l'art, sculpteur. Il est considéré comme l'un des artistes les plus importants du XX^e siècle et le premier artiste abstrait.

Van Gogh... Résister à la tentation était au-dessus des forces humaines et j'étais presque décidée à acquérir des caoutchoucs-paysages portant, redoublée, une mare rouillée appartenant au pinceau du capricieux et facétieux Levitan¹³, quand le glapissement, le hurlement d'une furie « Essaie pas, tu vas les salir ! Achète comme ça ! » me contraignit à reculer et à regagner en courant le canal gelé.

Au bout de quelques séances de topographie dialectique avec les aborigènes ensommeillés de Lowell je réussis à découvrir l'unique vieille possédant un teckel et un bonnet à pompon au fait du mystère du musée – un bâtiment de bois bleu pâle sis en face d'un parking. Après en avoir fait le tour environ quatre fois, je distinguai une porte d'entrée en état de fonctionnement, la tirai et laissai abasourdie une écolière assise par terre, écouteurs aux oreilles. Elle reçut son dollar et je me ruai vers l'exposition permanente.

Laquelle consistait en représentations de Lowell du temps de sa robuste jeunesse et de sa puissance industrielle (en 1850 il y battait plus de métiers à tisser que dans tout le reste des terres qu'occupait l'Amérique sous les cieux) ; quelque deux paysages lunaires et confus, œuvres d'une célébrité de production locale (le malheureux était si honteux de son lien avec ce Lowell engraisant et le crépitement de ses métiers à tisser que dans les extraits de naissance il avait prétendu être né à Saint-Pétersbourg, Russie). L'écolière me proposa humblement de gagner le premier étage, où se trouvait la suite de leur collection.

Le premier n'était pas chauffé et inondé de soleil.

Exposition temporaire. Sur les murs flambaient et flottaient et se consumaient les tableaux et la photographie

13. Isaac Levitan (1860-1900) : Peintre paysagiste. Proche de Tchekhov, grand admirateur de Corot. Membre du groupe des ambulants.

du peintre dans sa jeunesse. D'ailleurs, excepté sa jeunesse, le suicidé n'avait rien réussi à vivre.

Dans les lignes tracées avant sa mort – même là il avait réussi à accompagner en musique son personnage exotique de malheureux à la prononciation défectueuse –, Arshile Gorky avait écrit :

« Adieu mes bien-émés »

Bien sûr, il ne s'appelait pas Arshile et encore moins Gorky¹⁴.

Il s'appelait, s'avéra-t-il.

Il s'appelait, comme je ne l'appris que ce jour-là, comme toi – c'est la deuxième fois de ma vie que je rencontrai quelqu'un portant ce nom.

Seulement là il était naturellement écrit en lettres latines et la transcription de l'arménien avait produit des contours quelque peu différents – avec un *g* à la fin –, mais étant donné que j'avais transporté ce nom à l'intérieur de moi la moitié de ma vie comme un vétéran porte un éclat visqueux puant dans ses entrailles, j'éclatai de rire en le rencontrant, ce nom, tout à coup en dehors de moi.

Et puis il ne s'agissait visiblement pas uniquement de nom : depuis la photographie me regardait un inoubliable visage long, je dirais même de long-temps. Dès la première rencontre je t'ai regardé de telle sorte que, troublé, tu

14. Arshile Gorky (1904-1948) : Peintre arménien naturalisé américain. Son nom de naissance est Vosdanik Manoug Adoian. Né dans l'Empire ottoman, il a deux ans quand son père émigre à Boston. Il échappe au génocide arménien de 1915 et se réfugie avec sa mère et sa sœur à Erevan en Arménie russe. Sa mère périt pendant la famine de l'hiver 1918-1919. En 1920 il rejoint son père à Boston. Ses premières œuvres sont influencées par Cézanne et Picasso, puis il passe à un expressionnisme abstrait proche du surréalisme ; vers le milieu des années 1930 il obtient une certaine reconnaissance. Il rencontre André Breton en 1944. En 1947 il est opéré d'un cancer. Cette opération traumatisante survient après une série de catastrophes (disparition d'une partie de ses œuvres dans l'incendie de son atelier, accident de voiture, départ de sa femme). En 1948 il se suicide par pendaison.

m'as demandé un miroir de poche et, au repas de funérailles, ton beau-père ne cessait de pleurer en s'exclamant : « Avec ce visage, il n'était pas fait pour vivre, putain ! »

Je réfléchis encore un peu et pensai que ce jour était celui de ton anniversaire : nous allions donc le fêter.

(Quand tu périss, pour éviter que je n'attende à ma personne, on m'envoya sous la surveillance de sévères et sinistres tantes sur la rive d'un fleuve sibérien, j'avais dix-neuf ans, et en moi assez de forces pour dix vies et autant de rage contre toi, parce que toutes ces dix vies je devrais les vivre en vain. Je passais mon temps à aller auprès du noir fleuve d'août pour expulser de mon corps ton nom dans un hurlement.)

La décision d'Arshile Gorky de devenir Gorky m'apparaît comme une stratégie de fiasco triomphal dans le jeu de cache-cache qu'est toute migration, toute fuite – qui ne s'est pas caché, je ne suis pas coupable, qui ne s'est pas caché, il n'est pas coupable, qui ne s'est pas caché, nul n'est coupable. Il faut le faire – se choisir comme pseudonyme un pseudonyme, un nom commun éloquent pour le porter dans un monde où il ne signifie rien –, gorrky roucoula l'écolière échappée pour un bref instant de ses écouteurs comme une tortue de sa carapace ou un escargot de sa coquille. Ce cri était dépourvu d'arrière-goût d'arsenic comme d'empathie marxiste ou d'ordre indécent adressé à de futurs conjoints déchaînés. Comme son éponyme, Arshile était un être sentimental et infantile qui avait passé toute sa vie à pleurnicher sur le sort de sa mère morte de faim lors des amusements des Turcs, l'impressionnable garçonnet avait vu sa sœur aînée mise en pièces sous ses yeux. Tout cela avait, allez savoir comment, laissé son empreinte : outre le portrait revenant des dizaines de fois de sa mère en Niobé¹⁵ ridée, ses

15. Reine de Thèbes, mère de six garçons et de six filles. Fièbre de sa fécondité, elle se moqua de Léo qui n'avait donné le jour qu'à

autres chefs-d'œuvre consistaient en traînées non figuratives, évocatrices d'amas de chair féminine enduits soit de désir, soit de satiété (les modèles, les artistes peintres, les journalistes, les actrices, les spécialistes d'art avaient laissé sur ses toiles, qui un soulier, qui une patte, qui une poitrine – pour lui les visages étaient insipides).

Comme cela arrive souvent, la fatigue fut cause de sa mort.

Tout allait plutôt bien : expositions au MoMA, amitié avec Breton, naissance de filles aux cheveux sombres semblables à des scarabées et dont il changeait régulièrement le nom.

Tout le monde le sermonnait (ses femmes, ses protectrices, leurs maris), mais ils supportaient, il supportait lui aussi.

Mais par un frais printemps quelque chose clocha. Dans un premier temps on diagnostiqua un cancer de la prostate (de sous la scène s'échappent les lambeaux d'une édifiante flamme d'enfer et des mesures de Don Giovanni), ensuite le diagnostic fut infirmé et voici notre veinard qui de joie se soûle a un accident de voiture qui lui disloque le bras droit et les vertèbres cervicales. Au cou on assujettit une boucle de plâtre, le bras se vit prédire l'inertie.

De sa main gauche valide Arshile déchiqueta sa panoplie, fabriqua une tout autre boucle et mit ainsi fin à la période.

C'est alors que je dus moi aussi courir prendre mon train. Nous allions nous dire adieu. Je contemplai longuement, très longuement (comme au cinéma) une tête de taureau que l'on pouvait également interpréter comme un

Apollon et Artémis, lesquels tuèrent à coups de flèches les enfants de Niobé coupable d'avoir offensé les dieux. Zeus métamorphosa Niobé en pierre.

tramway. Le chemin du retour en miroir me persuada seulement de la sensation de mièvrerie des édifices abandonnés de la fabrique, des canaux, de l'église. En rêve, tu comprends que tu as déjà fait ce rêve et que tu le comprends aussi en rêve.

C'est doux à savoir : tu ne sais rien, tu ne sais rien de l'avenir, mais à présent tu sais au moins quelque chose de l'avenir – jamais tu ne reviendras dans cette ville.

Modern Talking¹

Le jour était souillé par le travail.

Dans ce tiède fourré trouble passent des taches de soleil subaquatiques.

Que sont-elles ?

C'est toi-même, toi tout entière, toi d'alors qui rejoins celle que tu es aujourd'hui, seulement sous forme de rayon de lumière.

Ce sont des buissons de myrtilles bleuâtres dans une légère forêt de pins, de ceux dont on fait les navires, le haut de la forêt est grand ouvert, impuissant : on a ôté le couvercle de la forêt (et il s'est perdu, a roulé on ne sait où), comme celui d'un bidon d'aluminium, et on l'a inondée d'un soleil froid.

Une lumière aveuglante coule sur les petites baies éclatantes en forme d'insectes. Tu les trouves au toucher. Au toucher. Elles saillent comme des tiques rêches, brillantes,

1. Groupe de pop allemand qui eut beaucoup de succès dans les pays de l'Est. Son premier tube est « You're My Heart, You're My Soul » (1984).

joyeuses sur la panse d'un chien. Il y a là d'innombrables baies, constellations bleuâtres s'enfonçant dans l'ombre de la terre. Tu fais un grand sourire à Tania, ta copine du détachement de pionniers : lèvres bleues, gencives violettes, langue lilas, dents comme des perles noires. Dans les framboisiers geint et jacasse la corpulente éducatrice du détachement des petits. Les framboisiers se vengent en piquant pour se défendre. L'éducatrice s'appelle Héra². Après la sonnerie, toi qui as été nourrie des mythes de la Grèce antique desséchés jusqu'à en être méconnaissables par le pédant Kun³, tu lui declares avec le mélange de servilité et d'arrogance qui te réussit depuis ton plus jeune âge qu'Héra est une déesse-guerrière. La déesse moustachue est flattée, émue.

Quarante panamas se balancent dans les myrtilles comme une bande de méduses dans une vague ensoleillée.

Sur l'herbe brûlante dans une percée envahie d'épilobes lançant des flammes transparentes est assis l'homme Andreï. Qui est-il ? Même alors c'était incompréhensible, alors maintenant on n'en sait plus rien de rien, terminé.

On peut dans le même temps ne pas se souvenir et ne pas oublier.

L'homme Andreï avait arrêté ses errances au camp. Paumé sans coin où chercher. On le gardait pour les gros travaux, les gros pépins. Sortir les ordures, réparer les vieilleries. Il est assis sur l'herbe, cligne des yeux, se protège le visage du soleil avec la main. C'est pour mieux te voir, mon enfant.

2. Femme de Zeus dans la mythologie grecque. Déesse des femmes, protectrice du mariage, de la fécondité du couple, des femmes en couches.

3. Nikolai Kun (1877-1940) : Historien russe. Auteur de *Légendes et mythes de la Grèce antique*, ouvrage réédité à plusieurs reprises.

Tu ne te souviens ni du visage, ni de la voix, ni du contour, seulement de la gêne pompeuse occasionnée par ta situation. Tous savent que le paumé qui s'est collé au camp de pionniers est amoureux de toi. C'est tellement, tellement pitoyable que nul ne songe même à te taquiner. Tout le monde comprend. Il te talonne, ne te quitte pas des yeux. D'un bout à l'autre de son île, de ses bords écumeux, taraudé par son désir, Caliban⁴ suivait Miranda, proposant de temps à autre à sa princesse de bonnes choses : algues, souches, tiges aux renflements duveteux. En échange elle lui apprenait à parler, emplissait ses pensées de termes totalement nouveaux afin qu'il puisse plus amèment comprendre qu'elle ne se tournerait jamais vers lui.

Dans les buissons de myrtilles, l'homme Andreï est en ce moment terriblement occupé. Il détache des baies des branchettes et te les verse au creux de la main. Rituel : il te régale, te gâte et te regarde avaler, tendu, sévère, avec des airs de propriétaire. Si les baies ont glissé, il les ramasse en les écrasant un peu. Tu attends, bienveillante, et alanguie.

Tu chasses les puissants moustiques de l'isthme de Carélie. Huit ans et souveraine du paumé. Je ne me souviens ni du visage ni de son contour. Juste vaguement – il était frisé. Mais bien sûr pas comme toi. La tête hérissée de mèches filasse. Toi, tes boucles étaient alors comme des prunes brûlantes. Presque grises, bleuâtres. Il les regardait, ébahi. Miranda – ébahissante. Je me souviens de la sensation du regard ébahi. Je me souviens des paumes sales pleines de baies étranglées. Je me souviens de lui, me

4. Personnage monstrueux de *La Tempête* (1610-1611) de Shakespeare. Le duc Prospero et sa fille Miranda sont exilés sur une île déserte. Grâce à la magie, Prospero maîtrise les esprits, notamment Ariel et Caliban.

suisant comme une ombre – je me souviens de son ombre. Sur les buissons de myrtilles, sur l’herbe chauffée à blanc.

Les baies sont tombées à terre, il sourit douloureusement. Ensuite il montre tes cheveux du doigt – tu expliques avec bienveillance de ta voix basse d’enfant : frisée. Je suis frisée. Aux frisés le bonheur (ritournelle de ta grand-mère pleurnicheuse). Soumis, obséquieux, il ramasse les mots que tu laisses tomber.

Après le jour des parents qui a fendu l’été en deux, une discothèque a frémi dans le camp de pionniers. Le détachement des petits y a été admis une demi-heure – de quoi être terrifiés et se résigner au départ pour la ville des parents qui ont apporté à leurs rejetons nerveux des fraises et des cerises pleines de dysenterie et de désespoir nocturne. En plein milieu de la discothèque il y avait un petit téléviseur d’où s’échappaient les sons divins du groupe vocal et instrumental Modern Talking.

De petites silhouettes asexuées, qui, d’ici, semblent proches parentes des marquises de Somov⁵ (boucles d’or et d’argent jusqu’à la ceinture, souliers et talons – de cristal), s’égosillent : tu es mon cœur, tu es mon âme. Les voix de contre-ténor cristallines des anges-castrats chantent les sphères élevées, tout entiers baignés, saupoudrés et éperonnés de cendre paradisiaque, de disco-rayons, de givre cocaïné. Mais cela, c’est visible depuis ici ; à cette époque, en revanche, aux Pygmées de huit ans coulant en un sévère ruisselet derrière leur sombre éducatrice près de leurs aînés qui se contorsionnaient et frétilaient, tout cela semblait étrange et solennel.

La marmaille enfin éconduite retrouve la nuit serrée de juillet et ensorcelées nous cheminons Tania et moi en

5. Konstantin Somov (1869-1939) : Peintre symboliste russe.

direction de notre lit. L'homme Andreï, à qui en tant que créature puante l'entrée de la discothèque est clairement interdite, marche à notre suite. Il ne te laissait jamais en dehors de son champ de vision, ton morne garde du corps. De la nuit parvient : « Frisée, tu es là ? Frisée, tu es là ? » Tania est irritée par cette répétition inepte de l'innocent, elle est occupée d'un ganymède⁶ du détachement des grands et elle tente de te l'expliquer dans un brûlant murmure. Tu ne comprends pas complètement son agitation, mais tu écoutes très attentivement et pour toi les cris d'Andreï sont seulement distincts et apaisants. (Et les gardiens crient d'une voix traînante : C'est clair⁷ !)

C'est ainsi qu'il suivit le bord de cet été, du camp de pionniers avec ses orphelins aux allures bravaches, ton pâtre-cerbère aux vilaines mains sales. Juin, juillet, août.

Il y eut ensuite, comme il se doit, une grande scène qui arracha les masques. Au cours d'une visite impromptue un parent vigilant découvrit à l'improviste que tout le détachement des petits était envahi de vermine, autrement dit de poux, et d'un, et de deux, qu'Andreï, l'errant, s'était effrontément installé dans le couloir de la maisonnette de planches grises du détachement des petits sur des cartons dépliés. Les parasites se virent déclarer la guerre.

Gloussement des ciseaux glacés sur la nuque et légère sensation de chatouillis – les cheveux morts pleins de créatures vivantes tombent. L'éducatrice Héra observe tristement ses quarante pupilles en train de devenir chauves. Tu sors sur le perron pour te retrouver dans les bras de tes parents justement accourus à point nommé et

6. Dans la mythologie grecque, un très beau jeune homme que Zeus enleva pour en faire son amant et l'échanson des dieux.

7. Vers de Pouchkine dans *Le Convive de pierre* (1832-1835), brève pièce en quatre actes qui fait partie du cycle dit des *Petites Tragédies*.

qui embrassent avec curiosité ta nouvelle et tendre tête lunaire aux nouveaux et tendres cratères.

Du coin de l'œil j'ai remarqué le dos de l'homme Andreï s'éloignant dans une perspective sur laquelle se détachent des pionniers de plâtre brandissant des clairons⁸. Puis, comme toujours dans les souvenirs qui rejoignent les étalons cinématographiques du mauvais goût, il se retourne, ralentit. Il te contemple avec dégoût, toi, nouvelle, nettoyée des poux, étrangère à eux et à lui. Pas la frisée et, par conséquent, pas celle qui a toujours de la chance et doit faire l'objet d'un regard d'esclave ébahi. Toute cette scène d'exorcisme, d'effondrement de la magie, dure très peu de temps. Tu quittes ton misérable séjour, agrippée aux petits doigts de tes parents – emmenez-moi, emmenez-moi d'ici, loin de la famille des joueurs de clairon tous semblables dans la ville crépusculaire et bruisante, la ville de l'oubli.

D'ici – les buissons de myrtilles inondés de rayons, les paumes lilas qui versent des baies dans une bouche d'enfant, la frisée tu es là, les boucles pouilleuses volant, sonores, sur le sol, les voix de fausset des imitateurs : *tu es mon cœur, tu es mon âme*. L'homme-errant flaire ta tête-fleur qui brûle dans le rayon de soleil, tu flaires ses mains qui puent le chien (récemment, après un récital de poésie assez peu réussi, un vieillard à la voix sifflante m'a fait part de son émotion : « J'ai été particulièrement touché que vous utilisiez dans vos vers le mot "flairer" »).

Dans ces débris, dans ces rognures que j'arrive à toucher du doigt, il n'y a ni angoisse, ni dégoût, ni sens, ni regret. Cela ressemble à la béatitude.

8. Les camps de pionniers étaient souvent agrémentés de statuettes en plâtre représentant des pionniers, comme Lénine enfant.

Oulianova¹ en août

À Mila Nazyrova²

J'ai très envie de raconter l'histoire d'un Russe normal habitant une ville d'aujourd'hui. Bon, pas européen, tout simplement normal... Autrement, des détails qui pourraient être intrinsèquement russes détourneraient sérieusement l'attention du spectateur... Je me suis employé à rendre mon texte universel... J'écris mon texte en russe et pour un lecteur russe, supposant que le lecteur russe est tout aussi normal que moi.

Grichkovets³

1. Oulianov est le nom de famille de Vladimir Ilitch Lénine.

2. Mila Nazyrova enseigne la langue et la culture russes à l'université d'Ohio.

3. Evgueni Grichkovets : Né en 1967, dramaturge, metteur en scène de théâtre, acteur de cinéma, écrivain, animateur de télévision.

*Le monde de grand-mère – rue Kropotkine*⁴

Une petite robe d'acétate, une soie morte et mortifère, on a l'impression d'enfiler un sac plastique, on sue et, par conséquent, on sent le renard (ton dédaigneux beau-père le disait bien : tu sens encore le renard, ma chère). L'année passée, il t'en est échu une bleue à pois et cette année, une rose thé, explosions de gouache et coulées d'aquarelle.

Grand-mère, clappant des lèvres et soupirant d'attendrissement, tend à maman un billet de dix et vous allez au *Monde des enfants*⁵ choisir ton trophée de cet été. Des robes de tissus sans vie qui ne respirent pas, enfilées sur des cintres, vous font signe de leurs petites ailes dans un bruissement affligé.

Elles pendent comme des chrysalides prêtes à éclore – maman, reine miséreuse, reine en exil, passe en revue leurs beautés de ses habiles doigts simiesques dédaigneux et dit d'un ton désapprobateur, de reproche : tiens après tout, pourquoi pas ça ?

Ainsi Hérodiade, songeant à ce qu'elle pourrait bien faire de sa soirée, arrêta son choix sur une mise en scène avec danses et tête d'un morose étranger : « Tiens après tout, pourquoi pas ça ? » ordonna-t-elle, sourcils froncés.

Vous avez décroché la toilette de la carcasse de fer sur laquelle elle s'épaulait et l'avez portée à la caisse, en retenant votre souffle. Vous avez retrouvé grand-mère

4. Piotr Kropotkine (1842-1921) : Scientifique de haut niveau, géographe, explorateur, zoologiste, géologue. Après sa rencontre avec Bakounine, il devint anarchiste et théoricien du communisme libertaire. Arrêté en 1874 il s'évada en 1876 et mena une vie d'exil.

5. Grand magasin pour enfants de Leningrad.

rue Kropotkine et tu as essayé la robe devant elle qui soupirait, poussait des exclamations admiratives, ta tante et ton cousin, jeune homme des plus étranges qui t'a fait découvrir les séductions de l'astronomie et de la botanique, t'a raconté les grands voyageurs dans la pénombre d'une pièce poussiéreuse. Tandis qu'il faisait les cent pas, agitant ses bras trop longs et hurlant ses enseignements, tu étais couchée, plissant les yeux à force de tension, parfois tu lui demandais un instant de silence afin d'assimiler ses propos et, ce faisant, il t'arrivait de t'endormir et lui attendait, tranquillement assis.

Ensuite venait te chercher un autre cousin, arlequin éblouissant, nageur (style dauphin), moqueur patenté, il te prenait par la main et vous couriez au CENTRE, tu n'arrivais pas à suivre, il riait, tandis que l'autre restait dans la pièce poussiéreuse où des atlas de botanique soutenaient sa couche vierge.

Il restait rue Kropotkine. Géographe et émeutier, un mercredi, Kropotkine imagina-communiqua sur l'existence d'une période glaciaire (gouttes de sueur, taches sur les calvitie des académiciens, tapage, y a-t-il encore des questions) et dès le jeudi on l'expédia à la Forteresse.

Chaque année tu avais droit à deux robes : une pour l'école et l'autre, mystérieuse, pour les jeux, pour les danses dans le pays crépusculaire où il n'était donné à personne de t'épier-pister.

Le bouton

Pour finir restaient encore les derniers jours du mois d'août, le rayon de miel le plus sucré de l'été, la douceur

se fait déjà amertume, on croise déjà dans la rue des copains de classe tenaillés du désir de faire partager leur été sans t'y laisser entrer, toi, éclaireuse de l'armée ennemie aux murs gris et aux tabliers marron⁶.

En attendant, tu es encore telle qu'en toi-même.

C'était une fillette bronzée, bouclée, vive et caressante, dans ses yeux sombres et tranquilles, dans sa démarche égale il y avait quelque chose de spécial.

Comment tu sais ça ?

Le formulaire de la bibliothèque fait dans un papier très bon marché où l'on distingue de minuscules éclats de bois, une écriture penchée à droite (à la troisième lettre il n'y a plus du tout d'encre, elle est tarie) énumère sans relâche de nouveaux trésors.

La bibliothécaire, une femme atteinte d'une maladie de Basedow thématiquement opportune⁷, ne cessait de te remettre de nouveaux ouvrages, docile et hostile. *Les Années d'enfance d'Ilitch*⁸, *Le Début*, *Une année étonnante*, *Trois semaines de calme*⁹, *Le Bouvreuil*¹⁰, *La Société des assiettes propres*¹¹, *Le Petit Garçon et Lénine*¹², *La Rencontre dans la forêt, Lénine et la sentinelle*¹³, *Le Cœur d'une mère*, *Un nom qui*

6. À l'école, les filles portaient des uniformes marron.

7. Kroupskaïa, la femme de Lénine, souffrait de la maladie de Basedow.

8. Souvenirs d'une des sœurs de Lénine, Anna.

9. *Le Début* (1957), *Une année étonnante* (1967), *Trois semaines de calme* (1967), de Maria Prilejaïeva.

10. Par Agnia Barto.

11. Récit tiré du livre *Lénine et les enfants* de Bontch-Brouïevitch (1956).

12. Poème de Sergueï Chidlovski.

13. De Mikhaïl Zochtchenko.

nous est cher¹⁴, *Comment tantine Fedossia causa avec Lénine*¹⁵, *Comment Lénine se vit offrir un poisson*, Bontch-Brouïevitch¹⁶, Krzyzanowski¹⁷, Polejaïeva¹⁸, Voskressenskaïa¹⁹, et, naturellement, toi, mon merveilleux elfe safrané et nerveux, traître et lâche (tu as laissé famille et fils dément dans la ville assiégée²⁰) et tu erres, misérable, dans l’effrayant marché oriental, les vieilles femmes grasses ne peuvent détacher le regard de ta beauté funeste. Vous vendez ou vous achetez ?

Avidement, comme un écureuil, j’emportais les livres dans ma chambre et là je m’évadais, pénétrant telle une ombre dans cette cordiale ronde iridescente, évitant les ombres de ma propre maison, silencieuses, désespérées, amères, transparentes, faibles.

« La famille était-elle assez unie ! Nous vivions en excellente entente... Maria Alexandrovna était physiquement très belle ; on sentait dans tout son être une grande force morale, un caractère maîtrisé et intègre. Ilia Nikolaïevitch²¹ était très heureux dans sa vie de famille²². »

14. *Le Cœur d'une mère* et *Un nom qui nous est cher* sont de Zoïa Ivanovna Voskressenskaïa.

15. De Mikhaïl Zochtchenko.

16. Vladimir Bontch-Brouïevitch (1873-1955) : Politicien, ethnographe, écrivain. Après la révolution de 1917, il fut le secrétaire de Lénine. Auteur de travaux sur l’histoire du mouvement révolutionnaire, la religion, l’ethnographie.

17. Sigismund Krzyzanowski (1887-1950) : Historien, dramaturge, philosophe, théoricien du théâtre. Ses œuvres littéraires (récits et nouvelles) ne furent pratiquement pas publiées de son vivant. Citons *Souvenirs du futur*, *Le Retour de Münchhausen*.

18. Maria Polejaïeva (1903-1989) : Écrivaine pour enfants, autrice d’ouvrages sur Lénine et Kalinine.

19. Zoïa Ivanovna Voskressenskaïa (1907-1992) : Écrivaine pour enfants et militaire (colonel), membre de la police secrète.

20. Mikhaïl Zochtchenko.

21. Père de Lénine.

22. Style typique du réalisme socialiste.

Comme il sied à une Romaine, la mère, si belle sous ses cheveux gris, orchestra le départ pour la potence²³ de son fils aîné coupable d'avoir maladroitement essayé d'attenter à la vie du tsar et l'accompagna du convenu : sois un homme.

Tout cela était enivrant, différent de la pénombre incertaine de notre maison : dans la cuisine imprégnée d'une odeur de merlu bouilli (plus rarement de dos de merlan bleu), le père et le chat attendaient le retour de la mère qui tardait toujours, la vie se passait dans l'insupportable silence de l'attente.

Pendant ce temps dans la maison des Oulianov on jouait avec une gaieté bruyante : « Ils se montraient toujours solidaires. » Leurs jeux : les *brykaski*, les Indiens, le bâton noir²⁴.

Pourquoi sur six enfants exemplaires aux exemplaires cheveux d'or ton cœur s'est-il attaché à cette fillette bronzée aux yeux noirs ?

L'intimité avec un frère fait de vous son double ou peu s'en faut, en l'occurrence on ignore presque tout, une mort subite sans importance dans le pavillon des typhiques. Tandis que les parents partaient se taire chacun dans sa chambre, tu courais revêtir cette robe et, devant le miroir, débutait un rite de transfiguration : Olia/Ialo.

Lorsqu'ils n'avaient plus la force de jouer aux *brykaski* (c'était quoi, d'ailleurs, ce jeu ?), les enfants tenaient un journal où ils notaient des devinettes.

23. Le frère aîné de Lénine fut pendu pour avoir voulu attenter à la vie du tsar.

24. Sorte de jeu de cache-cache.

De cuivre, de corne, de lin, de verre,
Je me tiens sur le seuil ronde et claire.
Une oreille unique collée à la terre
Ne laisse entrer dans la maison que son maître.

Ma plus belle robe, petit bouton à la ceinture – Volodia²⁵
et moi sommes à la patinoire, nul ne peut se comparer
à mon frère – il file sur la glace, terrible et déterminé,
derrière lui, telle une trombe, s'élève un jet de poussière
de glace et sa sœur a le cœur qui tape boumboum.

25. Diminutif de Vladimir, prénom de Lénine.

Les frères et les frères Drouskine¹

Une histoire d'irritation

À Macha Brodsky²

M. S. : Tu dors ?

Ia. S. : Tu dors ?

Leurs tempéraments divergeaient

Être frères revient peut-être à posséder un ensemble de souvenirs uniques que l'on ne peut partager avec nul autre. Personne ne le peut et personne ne le veut. Mikhaïl et Iakov se souvenaient d'une même chose : une femme rousse rageuse spirituelle aux chairs molles. Leur mère, très musicienne – elle sifflotait, chantonnait, piaulait en permanence. « Un orgue de Barbarie », plaisantait leur père qui l'aimait de l'amour qui n'a point d'issue. Depuis le moment de sa mort qui avait infligé aux frères des dommages d'un poids inégal : pour l'un il s'était agi d'un tremblement de terre, de magnitude, disons de quatre,

1. Iakov Semionovitch et Mikhaïl Semionovitch Drouskine.

2. Maria Sozzani-Brodsky, épouse et veuve du poète Joseph Brodsky.

sur l'échelle de Richter – fissures, éclats, poussière –, et pour l'autre de huit, de ce dernier il ne restait que des débris ; j'écris cela à San Francisco dans un appartement de location où le mur des toilettes s'orne d'un tableau expliquant la magnitude.

Qui étaient-ils sinon des vases de mémoire non communicants.

Voici que l'été arrivait dans leur mémoire. La datcha : ils attrapaient aussi des têtards – ils avaient des bocaux contenant lézards, sauterelles et grenouilles –, ils les prenaient au creux de la main et caressaient doucement leur petit ventre soulevé de peur ; ils ne craignaient pas les crapauds bien qu'on nous dise qu'ils donnaient des verrues.

Blanche nuit serrée à la datcha : ils sont couchés dans une chambre humide grise et, de fatigue, se fixent comme de petits hiboux haineux, l'un a les yeux verts comme un *groseillier*, l'autre, bruns comme des cerises. Nous avons si longtemps regardé les mêmes choses, nous avons oublié s'il s'agissait de leur réalité ou des mots avec lesquels nous en parlions l'un à l'autre : mille fois nous nous sommes raconté les mêmes histoires.

L'aîné se lève, s'approche de la table faite de boîtes à lettres et se met à noter. « Eh bien, qu'est-ce que tu écris ? » demande le cadet (joli garçon capricieux) d'une voix sifflante et lasse. Les paupières se ferment, premier sommeil, le plus éclatant, évident, tendre – arabesques des tapisseries, inflorescences indistinctes, feuillage fané.

« J'écris ce que je veux. » Et l'aîné écrit : nuit fuit fille carabistouilles brouille braille pas.

L'irritation, c'est la reconnaissance, c'est le souvenir de communs accès de rire, c'est aussi un genre de socialisation. Mais encore et toujours, le désir de se lever, de sortir en courant, de s'enfuir.

Ainsi : l'un était un dandy et l'autre un ascète, celui-ci un jouisseur et un gourmet, celui-là un cagot confit dans sa virginité, et ainsi de suite : un parvenu et un bègue, un maniaque de l'ordre et un de ceux qui égarent tout, un homme-spectacle et un homme invisible, un spécialiste de Bach et un spécialiste de Bach. Frère et frère.

Le cadet Mikhaïl³ aimait les bateaux sur la Neva (surtout au début et à la fin de la navigation), les ballerines, leurs bras et jambes régulières et glacées, leurs minois de reines de cartes à jouer, il aimait rentrer par la perspective Nevski à quatre heures du matin (plus généralement il aimait les ténèbres), l'odeur de sueur de l'hippodrome (les diverses odeurs de sueur : sueur humaine et sueur animale), le silence de son maître avant qu'il ne profère une obscénité incroyablement drôle et ne la démultiplie par la méthode de l'alchimie calembouresque et macaronique dans les vingt-six dialectes en sa possession. (Vingt-six ? *Sérieusement ?*) Le cadet aimait l'effet produit par son nom au début ou à la fin d'un article ou d'un compte rendu de recueil ou encore dans une revue, cela lui faisait comme une légère chiquenaude repue dans le cœur, il aimait allumer la radio et écouter des mensonges et

3. Mikhaïl Semionovitch Drouskine (1905-1991) : Musicien, pianiste, historien de l'art, musicologue. Professeur au Conservatoire de Leningrad. Dans sa jeunesse, il fut proche de l'art de gauche et suivit les séminaires de Tynianov. En 1929, il fut victime d'une purge à la suite de son maître Assafiev. De 1930 à 1932 il voyagea en Allemagne où il donna des concerts et fit connaître la musique russe contemporaine. De retour à Leningrad, il travailla à la Philharmonie sous la direction de Sollertinski. Jusqu'en 1942, il travailla au Conservatoire et à l'Institut du théâtre. En 1964-1965, son frère et lui collaborèrent pour présenter en russe l'ouvrage d'Albert Schweitzer sur J.-S. Bach (*J.-S. Bach, le musicien poète*, Leipzig, 1905). Il fut réédité et devint une rareté bibliographique. M. S. Drouskine est l'auteur de très nombreux ouvrages et articles sur la musique, en particulier sur Prokofiev. Il soutint les recherches de l'avant-garde musicale russe. En 1982, il publia une monographie sur Bach à la mémoire de son frère.

savoir que les mensonges savaient qu'il les reconnaissait et les écoutait.

L'aîné Iakov⁴ adorait qu'un bobo crève sur son doigt, avoir un cil ou un moucheron dans l'œil, un plombage abîmé : c'étaient pour lui autant de signes fiables de son existence, autrement il n'était pas tout à fait persuadé d'exister. Toutes les humiliantes obligations de l'existence – perte des clés, chute de ses verres de lunettes, oubli de sa serviette et retour pour aller la chercher (jusqu'à quatre fois de suite) –, tout cela, donc, lui apparaissait comme un paiement nécessaire, un châtement consolant, même si *la raison en demeurait inconnue*.

De même, l'aîné aimait-il jusqu'à la convulsion les monstrueux bavardages de ses prestidigitateurs d'amis, hautains, maniérés, bilieux⁵, qui ne le prenaient pas au sérieux, qui ne le prenaient au sérieux que quand il faisait de la musique.

Lorsqu'il enfonce les doigts dans l'harmonium, on aurait pu croire qu'ils s'ouvraient-se dissolvaient comme

4. Iakov Semionovitch Drouskine (1902-1980) : Philosophe, musicien, musicologue, mathématicien, écrivain, théologien. Il enseigna les mathématiques, la langue russe, la littérature dans des collèges et établissements techniques. Ce travail médiocre et très en dessous de son niveau de qualification lui assurait une liberté intérieure, car il restait dans l'ombre. Dans les années 1920-1930 il fut proche des « tchinari », petite communauté de créateurs se réunissant tantôt chez les uns, tantôt chez les autres (Vvedenski, le philosophe Lipavski, Oleïnikov, Harms) pour discuter philosophie, ésotérisme, commenter leurs œuvres. Les « tchinari » furent le noyau dont sortirent les obérioutes (membres de l'Association pour un art réel, groupement de créateurs proches de l'avant-garde et cultivant le grotesque et l'« absurdisme »). Ia. Drouskine fut l'auteur de célèbres journaux sur la vie littéraire des années 1920-1930. Il sauva nombre de textes de ces artistes que la femme de Harms, Marina Malitch, lui avait confiés dans une valise après avoir fui son appartement bombardé. Il vécut en ascète, dans la pauvreté, sans femme ni enfants ; ses œuvres ne furent publiées qu'à partir de la fin du XX^e siècle.

5. Sans doute les membres de l'Obériou.

quand une jolie fille mignote les siens dans du lait tiède gras.

Une petite fille au visage racé déconcerté⁶ dit : « À mon avis, Iachka joue mieux du piano que Micha. – Oui, acquiesça son compagnon, beaucoup mieux. »

Mais le principal, ce qui les fit s'éloigner irrémédiablement, perdre le contact, c'est que Mikhaïl et Iakov aimaient leur temps de façon différente.

Mikhaïl était satisfait de se percevoir comme une sorte de souteneur, préposé à son temps (tout grêlé, une dent couronnée d'or et de joyeux yeux vairons) – il savait combien il était repoussant, son temps, mais il sentait aussi combien il était attirant, ce temps qui lui était imparti, et il en attendait du gibier comme d'un chien de chasse. Il était observateur et cynique, dans le même temps totalement couard et totalement intrépide. De son temps il attendait le succès, il en attendait une bataille victorieuse, il voulait s'y installer *du mieux possible*. Avec l'accent de Piter.

Pour Iakov, il eût été écœurant d'admettre ne fût-ce qu'une allusion à la nature non abstraite du temps – ce n'étaient que des droites béantes, piquantes – passé présent futur : elles ne se coupaient jamais, c'était lui précisément qui était chargé qu'elles ne se coupent pas.

Dans la partie du journal de Iakov Drouskine consacrée au blocus, écrit un chercheur déconcerté et malheureux, on ne devine pas toujours qu'il est question d'une époque de mort – comme si le diariste contemplait cela de loin, d'en haut, de l'extérieur. Ou qui sait, peut-être le diariste ne contemple-t-il rien du tout, peut-être est-il devenu aveugle ?

Oui, c'est vraisemblablement de là, de cette divergence quant au temps, que tout partit et, ensuite, tous deux

6. Marina Malitch.

durent définir la place qu'ils pouvaient accorder à Dieu en eux – Iakov sacrifia *presque* tout et Mikhaïl relogea Dieu dans ses appartements⁷ (il aimait pimenter ses propos de *leurs* mots) et lui offrit un strapontin dans la même pièce que Bach. À l'étroit, certes, mais sous un toit. Mikhaïl n'admit tout de même pas Dieu dans sa propre chambre. (Dégoût ? Avidité ? Honte ?)

En un mot, ils étaient pareils ?

Ils n'étaient pas du tout pareils !

L'un portait un nœud papillon, un chapeau argenté, suçait un porte-cigarettes d'ambre couleur de goudron et parlait d'une voix d'une densité mesurée : autrement dit, la profondeur de sa voix était précisément telle que, comme dans la piscine du Marquis⁸, à quatre mètres du rivage, puisse s'y prélasser une ballerine qui le regarderait par-dessus son épaule pointue hâlée – tête frisée pleine de sable tu n'as rien d'une diva tu n'es qu'une *minette* de Leningrad, lui criait-il, comment comment, redemandait-elle en riant, et quand la suivante venait la remplacer, il collait en lui l'image de celle dont la lumière était éteinte comme on colle une rondelle de sparadrap sur un bouton que le rasoir a fait crever.

Il rendait compte à Sollertinski⁹ des changements de ballerines, celui-ci ouvrait en grand la fenêtre, se penchait pour regarder dans la rue et riait.

7. Après la révolution on se mit à installer plusieurs familles dans les grands appartements dont les propriétaires étaient réduits à occuper une seule pièce. Dans le jargon officiel (« leurs mots »), cela s'appelait « reloger ». Ainsi apparurent les « appartements communautaires ».

8. Nom informel de la baie de la Néva, ou golfe de Kronstadt, en mémoire de Jean-Baptiste Prévost de Sansac de Traversay, ministre de la Marine impériale, qui considérait ces eaux peu profondes comme un endroit idéal pour la tenue des exercices navals.

9. Ivan Sollertinski (1902-1944) : Musicologue, historien des arts, critique littéraire et musical. Doté de connaissances encyclopédiques dans le domaine des sciences humaines et d'une remarquable

On comprenait que Sollertinski avait un cœur solide tout rond et de larges poumons bien propres, il ne mourrait jamais (il mourut d'une façon brutale et terrible sans avoir atteint l'âge de cinquante ans, le télégramme de Chostakovitch est parcouru d'un hurlement d'horreur). En attendant, Mikhaïl le regarde avec des larmes d'envie et de bonheur.

Quant à l'autre frère, il respirait de l'éther pour pâtir plus douloureusement encore de l'inanité de sa vie décrépite, avant de devenir professeur de seconde dans un trou perdu, il était diplômé de l'université en philosophie, mathématiques, musicologie, il savait tout pouvait vraiment tout.

Il avait une faible voix de papier, un rire d'oisillon, mais oui – et des doigts si longs qu'on aurait pu croire que quelqu'un avait détricoté des gants et puis laissé pendre les fils de laine, sinistres, angoissants.

Alors semblables ou dissemblables ? (Leur mère s'entête à étaler devant elle comme une patience des photographies sur papier glacé.) Les voici qui se regardent : des yeux clairs, de marécage, plongent dans des yeux bruns : grimaces, battements de paupières, bouche tordue d'un côté. Un œil plus étroit que l'autre, l'asymétrie de la ressemblance. De loin on dirait un acteur qui répète devant son miroir.

Il se répète lui ou il répète l'autre ? Nous voulons regarder de près et il devient alors évident que l'un des visages est une version de l'autre, une version du vécu de *son* visage atteignant l'absolu.

éloquence, il enseigna dans de nombreux établissements de Leningrad, y compris le Conservatoire. Durant les années 1930, il fut attaché à la Philharmonie, dont il devint le directeur. Évacué à Novossibirsk durant le blocus, il y succomba à une crise cardiaque. Il était très ami avec Chostakovitch, qui lui dédia après sa mort son *Trio avec piano n° 2*.

Iakov ressemble à un ange-singe.

Mikhaïl ressemble à un homme, à un fruit brillant dont le jus a coulé d'une éraflure, mais ensuite, elle s'est refermée, remplacée par une dure gouttelette de suc coagulé.

À plat

Un jour Harms¹⁰ dit à Iakov pendant une promenade : « Oui, et pour finir, que tu le veuilles ou non, un beau jour, tes parents mourront. »

Iakov écarquilla les yeux encore plus qu'à l'ordinaire, émit un eeeehoh, se mit à trotter et disparut au tournant de la rue Nadejdinskaïa¹¹.

Harms plissa les paupières comme si la tête lui tournait.

Tête rejetée en arrière, il ouvrit les yeux aussi largement qu'il put et se mit à scruter le ciel.

Ses prunelles étaient de ce bleu qu'on ne trouve qu'au tout début d'un tube d'aquarelle bleu céruléen de la fabrique *Leningrad*.

« Le cercueil contenant la dépouille fut transporté en ville dans un camion ouvert. Pendant tout le chemin son frère resta couché à plat sur le cercueil. J'étais à ses côtés et je le maintenais. »

10. Daniil Harms (1905-1942) : Fondateur de l'Obériou (Association pour un art réel), poète, prosateur, dramaturge. Influencé par le *zaoum* (langue transmentale des futuristes), Khlebnikov, Kroutchenykh, Malevitch. Auteur à succès de livres pour enfants, il écrivit des poèmes, des récits, des miniatures dans un style grotesque et « absurdiste » qui ne furent pas publiés. En 1931, il fut arrêté pour la première fois et exilé à Koursk de juillet à septembre 1932. Après avoir été arrêté une deuxième fois en août 1941 suite à une dénonciation l'accusant de défaitisme, il mourut de faim à l'hôpital psychiatrique de la prison des Croix, à Leningrad, le 2 février 1942.

11. Harms habitait au n° 11 de cette rue, aujourd'hui rue Maïakovski.

Le frère écrit le frère. Le frère écrit l'amour. Tente de rappeler du vide un être avec lequel il a passé une grande partie de sa vie dans une incompréhension partielle. Mikhaïl recherchait l'ordre, la forme, l'éclat, le son, l'accumulation, le sens.

Iakov recherchait le refus, la disparition, la dispersion.

L'un d'eux voulait vivre, l'autre voulait ne pas vouloir.

Le professeur de mathématiques trace des droites au tableau – ses mains sont desséchées par la craie.

La fonction de professeur est un pas sur la route qui monte vers l'invisibilité.

Il se sauvera là où tous les autres, tous ceux qui sont visibles, brûleront, pourriront et gèleront.

De ces mots « à plat » commença pour moi le consolant et maladif (en ce sens qu'il existe des genres de maladies qui viennent à point nommé) désir de penser à lui, Iakov Drouskine, notre champion, notre premier de la classe, notre saint et notre enfantelet qui avait sauvé et préparé pour nous notre paradis et notre bestiaire –

« Iacha Drouskine habitait avec sa maman. Elle était un peu voûtée.

Elle posa devant lui une assiette de soupe et dit :

– C'est pour toi, la dernière assiette de soupe.

Il dit :

– Non, maman. Donne-la à Marina, qu'elle la mange.

La maman hésita¹²... »

Rejetant la fumée de sa cigarette, quarante-cinq ans plus tard, Marina Dournovo¹³, ermite vénézuelienne, ajouta

12. Cité par Vladimir Glotser in *Marina Dournovo, moi mouj Daniil Xarms (Marina Dournovo, mon mari Daniil Harms)*, écrit d'après les souvenirs de M. Malitch (YMCA-Press, 2000). Marina Malitch (Dournovo), femme de Harms, s'était rendue chez Iakov Drouskine après avoir appris la mort de son mari à l'asile psychiatrique de la prison des Croix (2 février 1942).

13. Marina Malitch (1912-2002) fut la deuxième épouse de D. Harms, avec qui elle fut mariée de 1934 à 1942. Évacuée de Leningrad assiégé

que la soupe était faite, lui semblait-il, avec du chien et qu'elle ne se rappelait pas avoir donné à Drouskine les manuscrits de Dania¹⁴.

Iakov, tu t'es entouré de ratés, de gens aux visages pesants exclus du temps comme de l'école.

Mon frère, que savais-je de toi ?

Le cadet regarde l'aîné avant de sortir de l'appartement, rituel douloureux, sans fin, comme une rage de dents, rituel de préparatifs et d'oublis.

Bon, allons-y, allons-y.

(alors je parlais)

Dévoués absolument, irrémédiablement et jusqu'à la mort au grand compositeur allemand Jean-Sébastien Bach, les frères dans leur âge mûr détestaient chacun le jeu de l'autre.

« Comme pianiste je ne l'entendis plus après l'examen final du Conservatoire : en ma présence il ne jouait pas. Quand nous travaillions Bach ensemble, c'est moi qui me mettais au piano, il lui arrivait de m'accompagner pour la partie vocale, mais nous ne formions pas un ensemble – nos tempéraments divergeaient. Il passa près de quarante ans sans instrument. Au début il venait chez moi pour jouer (alors je parlais). »

Mon frère, que savais-je de toi ?

au Caucase, elle fut emmenée en Allemagne comme « Ostarbeiter ». Elle vécut ensuite en France, où elle fit la connaissance de sa mère (qui l'avait abandonnée à sa grand-mère), dont elle séduisit et épousa le mari, Mikhaïl Vycheslavtsev, donna naissance à un fils, puis partit au Venezuela, où elle se maria avec Iouri Dournovo. Elle y tint une librairie d'ouvrages ésotériques. Vladimir Glotser retrouva son adresse et écrivit un livre à partir de ses souvenirs.

14. Daniil Harms.

Je quittais la pièce : il me semblait alors que c'était pour faire preuve de tact.

Il me sembla ensuite que c'était par jalousie, par irritation. À présent, j'ai parfois l'effroyable sentiment que c'était par indifférence.

Mikhaïl, poursuivi par les notes de son frère, c'est-à-dire, par les notes de Bach lues et comprises (incomprises !) par le frère avec qui il était en désaccord, dévala l'escalier et déboucha dans la ville ensoleillée. L'obscurité et les ténèbres de cette ville sont le fruit de l'imagination d'hommes de lettres déficients, pensait-il, qui a vu la cathédrale Smolny au soleil d'avril n'osera jamais bredouiller semblables propos. Mikhaïl courait, léger et vide – les notes de Bach, les siennes propres, pas celles de son frère, l'emplissaient et le poussaient. Il courait par la ville, fuyant le plus loin possible de cet (endroit, moment, événement), où celui qui lui était le plus proche, le plus compréhensible, le plus semblable à lui au monde affirmait ce qui lui était étranger.

Le prélude vivait en lui comme le fruit dans une femme enceinte, palpitant, souriant – et pour le conserver précisément tel, le cadet s'était obligé à ne jamais entendre le jeu de son aîné : encombrant et désesparé. Mikhaïl courut jusqu'à l'avenue Liteïny, il s'arrêta pour reprendre haleine, il avait la bouche sèche avec un goût de sel.

Le bosquet de Perséphone¹

À *Macha Rybakova*²

Et je m'assis, tenant l'épée aiguë tirée de sa gaine,
le long de ma cuisse ; et je ne permettais pas
aux têtes vaines des morts de boire le sang,
avant que j'eusse entendu Tirésias.

Odyssee, chant XI
(traduction de Leconte
de Lisle)

Pourquoi faut-il que tout soit aussi compliqué. Allusions anagrammes signes de tête clins d'œil entrelacs nippes usagées ? Bien sûr on peut raconter une histoire simplement : comment la chose s'est passée, ses tenants

1. Divinité chtonienne dans la Grèce antique. Enlevée par Hadès, le dieu des Enfers. Sa mère Déméter obtint de Zeus qu'elle passe six mois sur la terre et six mois au royaume des morts, ce qui correspond au cycle des saisons, à la mort et à la renaissance.

2. Maria Alexandrovna Rybakova, née en 1973 à Moscou. Autrice de *Anna Grom et son fantôme* et de *La Confrérie des perdants*, elle a enseigné en Hongrie, Thaïlande, Chine, Roumanie et aux États-Unis.

et aboutissants. D'ailleurs Tania me le dit, d'abord le regard baissé puis planté droit sur moi, comme une de ces balles fourrées de sciure et attachées à un socle par un élastique dans un jeu d'enfant : ne va pas de ce côté, ce sera ta perte³ – écris plutôt ça. Écrire quoi, je lui dis, je n'ai vraiment rien à écrire, il n'y a rien eu comme nous le savons ; comment s'écrit ce qui n'a pas été ? « Le duc raconte sur cela – mais ça ne fait point nombre, parce qu'ils ne peuvent être renouvelés ; ça ne fait point passion⁴. »

À San Francisco des paillettes sont mêlées à l'asphalte. Sous tes pieds scintille et craque la sphère céleste nocturne, souillée fertilisée des rebuts de l'Être. Un rat, Reine de la Nuit, piaillant son célèbre soprano léger, excite à la vengeance et à la domination mondiale. J'ai remarqué ce scintillement en marchant main dans la main avec mon bien-aimé dans les sombres allées de Tenderloin. Ce fut l'un de ces rares moments poignants où tenir une main, serrer une main fait sens et où tu sais que tu n'es pas seul. L'asphalte chatoyait et tremblotait sous mes pieds et j'allais forte de me tenir à toi.

Le ciel étoilé sous mes pieds et enfreindre toute loi morale, voilà ce qui m'occupait alors, mais, à présent⁵...

À présent : alors que je descendais sous terre à la station de métro Montgomery, un homme déféquait carrément sur les marches, ses fesses faisant une fière et maléfique tache lilas dans l'obscurité.

Il se sentait en liberté ; quant à moi, plutôt troublée de ce retournement « privé-public », je battis en retraite et décidai de tenter ma chance à la station suivante. Alentour se

3. Rappel des formules des contes.

4. Voir *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, première œuvre du marquis de Sade écrite dans la prison de la Bastille en 1785. Le duc est l'ordonnateur des Journées.

5. Parodie de la célèbre phrase de Kant « Le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi » (*Critique de la raison pratique*, 1788).

mouvait misérables camés sans logis des tchebourachkas⁶ illustrant le vaste corpus de textes sur celui ou celle qui choisit de descendre aux enfers tout en ne permettant à aucune des ombres sans force de s'approcher du sang.

Tu suis ton chemin, prenant quand même soin de t'écarter des ombres sans force, chacune a son histoire, ses pleurs, sa plastique et son disque – Agamemnon, Alcinoé⁷, Antiope⁸ –, l'essentiel est de leur interdire l'accès au sang du sacrifice, l'essentiel est de rester indifférent à leur, pour ainsi dire, situation, de les laisser dans la transparence des crépuscules, avec leurs seringues, leurs bébés, leurs cadidies fauchés dans les magasins d'alimentation *Omnia mea*. L'essentiel est de ne rien se permettre de trop, toutes ces suppositions compatissantes, qu'est-ce qu'ils font là, affalés, des aiguilles plantées dans leurs veines noires ? Un jour où, emportée par un zèle anthropologique, je me suis permis un regard par trop attentif, l'un d'entre eux m'a couru derrière et m'a frappée – pas fort, mollement, par jeu.

J'ai habité cette ville huit ans – en mon temps (à présent il me semble que ce temps, le mien, c'était quand tout était au présent, sans le poids ni du passé ni du futur). Je connais bien cette ville. Je sais où c'est agréable, angoissant, désert, délicieux. Sa topographie est mon anatomie,

6. Tchebourachka est un personnage imaginé par l'écrivain Édouard Ouspenski dans le livre pour enfants *Le Crocodile Guena et ses amis* (1966). Roman Katchanov en tira un dessin animé qui rendit le personnage célèbre (1969). Il s'agit d'un petit animal aux grands yeux de chouette, aux immenses oreilles et à la queue d'ourson.

7. Alcinoé suscita le courroux d'Athéna pour avoir renvoyé une fileuse sans lui payer ses gages. La déesse lui inspira une passion pour l'étranger Xanthos et elle quitta mari et enfants pour le suivre, mais pendant le voyage, prise de remords, elle se jeta dans la mer et se noya.

8. Épouse de Thésée, Antiope est la seule Amazone à s'être mariée. Il existe plusieurs versions de sa relation avec Thésée, dont elle eut un fils, Hippolyte. Les Amazones attaquèrent Athènes lors du combat de l'Attique où Antiope fut tuée accidentellement par l'Amazone Molpadia, à son tour tuée par Thésée.

on va dire, ma biographie, aussi, quelque chose dans ce genre.

Allant vers ces piss(t)es mémorielles de rats (arrête donc ou tu vas prendre un coup sur les doigts), je quittai Market Street⁹ pour faire un détour vers le sud et je gagnai une zone malfamée, lamentable, malpropre. Bien que – qui est propre, dites donc, tout corps ne pue-t-il pas, et n’est-il pas malade et ne souffre-t-il pas, et n’est-il pas assoiffé et ne pressent-il pas ? Comme autrefois au sud de Market Street s’alignaient crânement des sex-shops avec leur attirail populacier pour tortionnaires tartuffes : que désire votre âme ? Des cravaches – un garrot – des brodequins ?

Mon compagnon de ce temps-là (mon temps) désirait. Il raffolait, s’attardait, entraînait. Et m’entraînait.

Je me rappelle avoir été complètement atterrée en voyant un soutien-gorge hérissé d’aiguilles d’acier tournées vers l’intérieur.

Merde, pensai-je, voilà autre chose : pourquoi moi, si douce, dois-je regarder ça, dois-je essayer ça ? Ça va ? Ça va pas ?

À mon compagnon le prix convenait, il ne marchandait même pas ou presque, il fut également satisfait de l’essayage : suffisamment insupportable. Ensuite il y eut beaucoup de sang à cause des aiguilles.

Je-elle (pendant ces opérations je préférerais penser à moi à la troisième personne, protégeant dans la mesure de mes forces la peau bien tendue de la première personne) – combien d’habiles fonctions possède ce JE – la veuve de l’écrivain Babel, jolie femme de fer ayant œuvré à la construction du métro et idéalement privée du sens de l’humour rapporte, étonnée : « À ma question pourquoi donc écrivait-il ses récits sous son nom, Babel répondit : “Comme ça mes récits sont plus courts, inutile de raconter qui est le narrateur, comment il est habillé, quelle est son histoire...” »

9. Rue de San Francisco extrêmement dangereuse.

Elle-Je plus habillée du tout (la rivale de Médée¹⁰ qui arracha sa peau en même temps que son linge empoisonné) était dans la douche et le sang coulait sur ses orteils qui en devenaient semblables à de tendres radis nouveaux rose-blanc.

D'une voix indolente tendue mon compagnon m'interpellait depuis la chambre – tu es prête ?

Ô monde des songes (tu marches en ce moment avenue de Moscou, paradis de l'enfance, et des mondes s'ouvrent : « monde des machines à laver », « monde des réfrigérateurs », « monde de la plomberie ») – taxonomie du jeu ! Il ne fouette que sur le visage, avec des verges ; il lui faut des figures charmantes. Il fouette indifféremment avec des verges toutes les parties du corps ; rien n'est épargné, visage, con et sein compris. Donne deux cents coups de nerf de bœuf, sur tout le train de derrière, à des jeunes garçons de seize à vingt ans¹¹.

Le sang est parti, le sperme est parti, la merde est partie, les instruments sont abîmés, le maquillage a coulé (ombres noires et argent, paillettes mêlées à l'asphalte).

La torture – qu'en dirons-nous ? Son sujet, c'est quoi ? En quoi consiste son événement ? Qui est son héros ?

Au moment où tu es sous la torture, ongles enfoncés dans la paume, qu'attends-tu et à quoi t'attends-tu ? De quoi te souviens-tu ? Te souviens-tu de ce que tu es ?

Au sud de Market Street, on vous proposera tout ce que vous désirez comme instruments de tendre supplice, de possession et de soumission, le tout à prix modéré ; il est véritablement stupéfiant que pour tout cela des gens à l'imagination grossière aient besoin d'instruments, de

10. Jason, époux de Médée, la répudia pour épouser Créuse, fille de Créon, roi de Corinthe. Médée offrit à sa rivale une tunique magique qui s'enflamma lorsqu'elle la revêtit. Créuse périt brûlée ainsi que son père. Allant au bout de sa vengeance, Médée tua les deux enfants qu'elle avait eus avec Jason.

11. *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, deuxième partie.

costumes, de décors. Alors que pour ceux qui ont une imagination délicate et fouguese pareils attouchements sont ridicules, non désirés, indésirables. Sans objet.

Tortionnaires déguisés ! Vos jeux sauraient-ils se comparer à ce qui détruit pour de vrai : impalpable, immatériel, insaisissable, sans commencement ni fin, qui dure toujours, ne peut cesser, pénètre tout, te retrouvera partout, et, tenez-vous bien, même ici.

Voici pourquoi j'erre en ce moment dans San Francisco – quel est, je vous le demande, mon itinéraire, quel est mon but, quel est mon motif ? Peut-être ceci : il y a environ quinze jours, j'ai reçu une lettre de l'homme qui m'a précipitée dans la géhenne de feu à l'âge tendre où. Quel âge convient-il de qualifier de tendre ? L'état des muscles de l'âme où tout en toi est encore exposé à l'emprise, susceptible d'être modelé, influencé, quand tu es encore tout entière argile – dur mou humide tu retombes tu te relèves tu chutes tu disparais sur un signe de ton mentor ; puis l'humiliation et la déception te livreront par deux fois au feu – à des températures diverses – et tu deviendras très dur et très fragile. Mais à quinze ans – fais entrer qui tu veux, prends ce que tu veux.

Pour cela, pour t'expédier en enfer, l'auteur de la lettre qui t'a trouvée de l'autre côté du globe terrestre n'a eu besoin, je vous l'assure, ni de verges, ni de pinces, ni de je ne sais quels artificieux mornes dispositifs. L'auteur de ladite lettre s'était servi alors de ta malléabilité, de ta soif, de ta pitoyable avidité, de tout ce qu'un être adolescent expulse de lui-même comme une mouffette en train de crever – en quantités incroyables ignominieuses. Des jets malodorants de malléable allégeance.

La classique différence d'âge de trente-cinq longues années (conversation téléphonique nocturne – le cœur, vous savez, douleur fulgurante, ça enfle, ça diminue – ne me laissez pas seul en ce moment). Modelant de la sorte

sa conduite sur sa philosophie, il approchait – toujours de loin, me titillant avec son éternel vouvoiement :

– Que faites-vous en ce moment ? Vous êtes habillée ?

Tu étais couchée dans l'obscurité revêtue d'une chemise de nuit en flanelle orange de ta grand-mère taille XXL (offerte de tout son cœur sénile – on pouvait s'y lover à l'aise comme dans une tente, y lover à l'aise tout un corps d'enfant qui s'était subitement mis à gonfler et à mûrir), et tu ne cessais de penser que là-bas, à l'autre bout de la ville, son cœur allait enfler et se contracter, tressaillir et défaillir, exploser comme un corps céleste tendu à craquer et devenir poussière-cendre d'étoile. Outre les conversations sur ce cœur en danger d'explosion étaient mentionnés, n'en doutez pas, d'autres organes et d'autres manipulations, mais voici le hic, comme dit le prince du Danemark : ayant alors comme maintenant essayé tous les instruments et procédés, émoussé la plupart, tu sais que tout a un prix – modéré, et que seule n'a pas de prix une voix lourde affûtée glaciale en fusion dans le téléphone d'une jeune fille cafardeuse, une voix ordonnant : je vais mourir, c'est pourquoi, lève-toi devant moi comme une feuille devant l'herbe, lève-toi, lazare, sur l'heure apparais-moi et sois mienne.

La lettre indiquait que son auteur était actuellement en Californie – à raison, comme vous l'aurez deviné – pour une mort cette fois définitive et, pensez donc, quelle coïncidence... se trouver tous deux dans ce même paradis californien – pourquoi ne pas en profiter pour bavarder de choses et d'autres, dernier verre avant de prendre la route.

Totalement hébétée par l'incursion du dragon réincarné et à nouveau mourant j'arpentais par une nuit d'automne les mauvais lieux de San Francisco¹², m'efforçant de relier les temps et les diverses manifestations de douleur :

12. Errance qui évoque celles d'Alexandre Blok dans les mauvais lieux des banlieues pétersbourgeoises.

joiesouffrance sont un¹³, bêlait de loin la magique voix de fausset d'un insatiable esthète.

Le vice et la vertu n'étaient pas bien loin non plus, bourdonnait un autre. Si l'on avait dit au duc que les gens ont toutefois des idées de justice et d'injustice, il aurait répondu que ces idées étaient relatives. Je n'ai pas l'intention de brider mes instincts pour plaire à Dieu. C'est la nature qui m'en a doté et si je m'élevais là contre, cela la mettrait hors d'elle. Je ne suis qu'un instrument entre ses mains. Modelant de la sorte sa conduite sur sa philosophie, le duc dès sa jeunesse s'était lancé dans les plus stupéfiantes et les plus honteuses aventures. À l'exécution d'un crime succédait un état de parfaite indifférence à l'égard de la victime et de ce qui venait de se passer.

De ce qui venait de ne pas se passer. Alors, que s'était-il au juste passé ? demandera le lecteur désarçonné. Étant restée toute la nuit couchée entourée comme de bouillottes froides par les visions de son trépas, la jouvencelle se ruait dans le premier métro, entrait au pas de course – il soulevait ses paupières vipérines de dragon et éructait avec dégoût : vous êtes ici pour quoi – vous êtes pitoyable. Fichez le camp.

La chose se répéta de nombreuses-nombreuses fois.

13. Il s'agit de la « Chanson de Gaëtan », un sommet de la poésie romantique russe dont l'origine serait à rechercher dans une chanson bretonne. Leitmotiv lyrique de la pièce de Blok *La Rose et la Croix* (1912-1913) (« Du cœur loi imprescriptible/Joie-Souffrance sont un »). La signification de cet oxymore dans le drame de Blok a suscité de très nombreuses interprétations. La pièce est construite sur une série d'oppositions binaires (art/réalité, sombre/clair, vie/mort, etc.) qui s'interpénètrent. Notons qu'en russe joie (*radost'*) et souffrance (*stradanie*) comportent presque les mêmes voyelles et consonnes. Le terme a été repris comme un nom commun (cf. Zoé Oldenbourg, *La Joie-Souffrance*, 1980).

Tentant de comprendre : a) fallait-il aller admirer le destructeur de son âme en train d'agoniser sous chimiothérapie ; b) quel était donc ce putain de sujet qui m'avait conduite ici sur l'asphalte scintillant pour retourner à nouveau dans mon esprit la question éthique : convenait-il de revenir dans l'ancre du dragon expirant qui t'avait jadis dévoré le cœur, l'avait croqué à belles dents (comme ça : miam-miam-miam), vraisemblablement, c'était précisément cette question qui était l'événement-sujet – ce sans quoi on ne vit pas, sans quoi ne tiennent bon ni une vie convenable ratée ni une prose convenable. Une bonne question se pose toujours deux fois. J'ai revisité¹⁴ : l'événement de la douleur.

Viens à moi et sois mienne. Savez-vous, je suis devenu très vilain. Visage aux traits fins, assez jolis yeux, mais bouche et dents repoussantes, corps blanc dépourvu de pilosité, derrière petit, mais bien tourné, nous parlerons plus tard de ses autres penchants. Tirésias, que suis-je devenue, qu'est-ce que je fais ici, dans quel but, qu'est-ce que j'écris et avec quoi ?

Tirésias exhale sa réponse avec précision :

« Je pense que c'est de la prose. Ce texte ne se décompose ni en phrases ni en fragments. Quelque chose le lie solidement. Et en outre il me plaît beaucoup – c'est terriblement difficile et rarement atteint – que les mots y soient pour ainsi dire emboîtés les uns dans les autres. Je ne peux pas le dire mieux, mais je le sens ainsi et – quand cela réussit (un certain nombre de fois) – j'envie, c'est-à-dire que je regrette d'avoir si souvent échoué. Cela pour l'esthétique. Quant à l'éthique et à la psychologie, je n'ai rien à en dire. » Tirésias était un styliste. Il t'a appris à faire mal aux lecteurs avec des mots de fer, à leur faire de la douceur, à les faire devenir eux-mêmes – et ce avec une voix obligatoirement ferme et légère.

14. Citation tronquée de Pouchkine, tirée d'un poème de 1835 : « Et j'ai revisité des lieux connus ».

Et alors ils te regarderont comme si tu étais un buisson ardent, tu verras.

Que fera-t-il de ton cœur cette fois ? Il s'en emparera à la place du sien décomposé ? Il le vomira encore de ses lèvres ? Appeler lui était aussi indispensable que l'est à un vampire le mince filet salé qui soutient sa frêle-puissante vie. Le retour à la question, le retour à soi vingt ans plus tôt, le retour sur les lieux – tourne à droite, tu trouveras une épicerie, derrière, une poubelle, derrière, un jardin¹⁵. Tout cela ensemble est l'itinéraire de la douleur, quand tu cours, sachant le consoler et le posséder et toujours tu le trouves plein de dégoût pour toi, d'irritation.

À nouveau te voilà attirée vers le mythe fallacieux de tristan, on fouille dans le muscle de ton cœur comme dans une huître avec un couteau à lame courte. (Qu'est-ce que le cœur a à voir là-dedans, a-t-il dit un jour, tout le monde sait que l'âme se trouve dans le larynx. Tu serrais au creux de ta main tout ce qu'il te disait et tu l'apportais dans le monde des médiocres, tu le portais et tu l'écoutais comme une conque marine et tu souriais comme une idiote. Il t'enseigna, il te l'assura : il n'y a pas de différence entre le bien et le mal, il n'y a que la peur du désir, la peur de l'insensibilité-ennui et la peur de la mort, leur essence est la même – il est nécessaire de lutter avec ces formes de peur. Tout est question de style.)

54. Il veut que la fille aille à confesse, il l'attend au moment où elle en sort, pour la foutre en bouche. 55. Il fout une putain pendant une messe dite dans une chapelle à lui et décharge à l'élévation¹⁶.

Alors empli, épuisé d'indifférence pour la victime dont montait une ennuyeuuuuse puanteur d'angoisse, de désir, de compassion, il raconta à tous ceux qui avaient consenti

15. Évocation des vers de Blok, tirés du cycle *Danses de mort* : « Nuit, rue, bec de gaz, pharmacie » (1912).

16. *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, deuxième partie.

à écouter, à toute une ville bouffie de curiosité que la victime, donc, était elle-même coupable (de quoi ?) de tout (car il n'y avait pas de différence entre justice et injustice) et par conséquent ne pouvait plus être considérée comme une victime, mais de ce jour comme une rapace enfonçant ses griffes acérées dans les frêles pierrots s'éteignant, une hypocrite musaraigne, une petite bête puante monstrueuse. Chassez-la-moi par la trappe à coups de balai.

Et voici que maintenant je m'en vais émerger de la trappe (en un certain sens, toute ma vie s'est passée à cela, m'extraire de la trappe), j'irai auprès de lui empli des nobles sucres de la chimiothérapie, et je dirai : j'ai oublié le mal, j'ai tout oublié.

Et puis, non, que Dieu vous pardonne. Je me souviens de tout. Je ne peux pas. Oublier.

Par quel événement clorons-nous cette histoire ?

Un de ces matins, éreintée par ses incantations du milieu de la nuit, j'entrai chez lui en courant, mon totski/mychkine, ma frigide nastassia¹⁷, le dos tourné, il regardait vers la fenêtre, comme toujours, son visage débordait d'un ennui *presque* visible, maladif, comme si pour lui le monde entier était empli d'ennui ainsi que de puanteur. Et soudain quelque chose de semblable à de la pitié prit possession de lui, traversa son corps ; il s'inclina au-dessus de toi, inclina la paume de ses mains au-dessus des tiennes, mais il se ressaisit aussitôt et éructa son refrain : fiche le camp.

Ce presque je l'ai porté en moi vingt ans, au travers de toutes les couches et de tous les hurlements, je l'ai porté dans des soutiens-gorge hérissés d'aiguilles à l'intérieur et

17. Références à *L'Idiot* de Dostoïevski. Totski a séduit Nastassia Filipovna quand elle était toute jeune et en a fait une « femme perdue » qui souffre de culpabilité, d'auto-rabaissement et a, en même temps, une conduite scandaleuse et agressive. Mychkine est « l'Idiot », figure asexuée, censée incarner l'agapè mais qui échoue.

à l'extérieur et dans des corsages de soie laissant des traces roses sur mon dos grassouillet et brodés des perles que j'ai si voluptueusement appris à jeter aux pourceaux : et voici qu'à présent tu m'appelles, la question se répète et, qui sait, vingt ans ont peut-être été la durée d'une monstrueuse grossesse et la réponse va enfin naître. Tirésias m'expliquera le sens de cette vie emplie d'ombres et de leurs irréalisables désirs qui se distingue faiblement de la mort.

Imaginons un peu. J'entre dans une affreuse chambre d'hôpital (pas de mélodrame, à quoi bon affreuse – c'est Stanford après tout), j'entre dans une chambre d'hôpital inondée de soleil et tu es là, couché, plein actuellement et de ton poison intérieur et de celui qu'on t'injecte, occupé à les unir et à les mêler en toi. Je m'incline au-dessus de toi, de vous (« ne passez jamais au tutoiement avec ceux que vous aimez ») – et quelque chose arrive. Telle l'une des innombrables justines¹⁸ et autres eugénies¹⁹ j'ai vécu toutes ces années dans l'espoir de gagner votre approbation : je n'affirmais pas la vertu, non, je semais tes leçons comme des dents de dragon²⁰. Avec des tuyaux pointant de tous ses orifices, mon maître, mon cher Franval²¹, me serrera enfin dans ses embrassements approbateurs et nous nous apaiserons ; peut-être nous caresserons-nous encore pitoyablement, et peut-être mourrons-nous immédiatement comme des miséreux la première nuit de gel et au matin on nous ramassera.

18. *Justine ou les Malheurs de la vertu*, 1791, suivi de *La Nouvelle Justine*, 1799.

19. Héroïne d'*Eugénie de Franval*, nouvelle des *Crimes de l'amour* du marquis de Sade, 1800.

20. Allusion au mythe des Argonautes. Jason fut soumis à l'épreuve qui consistait à semer des dents de dragon d'où sortiraient autant de guerriers armés. Éprise de lui, Médée lui indiqua comment les vaincre et lui donna un onguent qui le rendit invulnérable aux armes de bronze et au feu. L'expression « semer des dents de dragon » a une signification métaphorique : action qui a pour résultat de susciter des conflits.

21. Monsieur de Franval fit élever sa fille dans l'absence de principes moraux et vécut avec elle, âgée de quatorze ans, un amour scandaleux.

Épingles à cheveux

À *Alexandra Mia*¹

« S'il te plaît, fais-moi – dis-je – fais-moi un petit chignon, comme le tien, je veux me baigner. » En silence, avec sa concentration habituelle, elle prit des épingles sur sa tête et entortilla en un tournemain mes cheveux au sommet de mon crâne. Cela ne lui était pas si difficile : nos cheveux d'ashkénazes étaient de la même matière, s'emmêlant, lourds, broussilleux, comme du feutre. Seule leur couleur différait un peu : les siens d'un bronze presque betterave, comme les traînées de permanganate du couchant quand le soleil a presque disparu dans sa tanière, dans sa blouse. Les miens comme des herbes au faible soleil d'octobre, bruns, secs. Ou bien comme les algues desséchées, éventées, régulièrement vomies par la mer sur le sable. Elle teignait ses cheveux gris ; quant à moi, j'étais incroyablement fière de mes quelques stries mortes – c'est ainsi qu'un ambitieux flaque de force sous les yeux de ses invités ennuyés son invitation à une soirée *spéciale*.

1. Fille d'une amie de Polina Barskova.

J'étais ravie de la dextérité avec laquelle elle avait enroulé mes mèches en un minuscule chignon et, assise dans l'eau, je n'arrêtais pas de le toucher comme un casque, m'imaginant sous les traits de la plus sombre et de la moins étourdie des déesses, Pallas, la parvenue, surgie de la tête paternelle avec la science infuse et dont se gaussent continuellement Apollon et Aphrodite qui, assis au pupitre ensoleillé du fond, s'embrassent à bouche folle.

Lorsque je sortis de l'eau comme une créature antique, elle regarda par-dessus son épaule bronzée et dit avec une conviction maussade : « Les épingles, c'est l'essentiel. Elles doivent être solides, pointues et ne pas plier. Tiens, comme celles-ci – tu peux les garder. »

Je libérai toutefois à regret mes cheveux pour la nuit, quant aux épingles, je les fourrai dans un livre que tel un grave bourgeois je transportais toujours avec moi, une bible aux coins froissés, fripés, grassex ; je connaissais ce livre pratiquement par cœur, ou plutôt, non, je le connaissais entièrement par cœur ; pourquoi donc le relisais-je ?

Comme toujours, s'agissant de relecture, ce n'est pas pour savoir, mais pour la joie physique de frôler des lèvres les mêmes lettres, de reconnaître au toucher des personnages familiers. Voici Marina Malitch devant une pièce fermée à clé – à l'intérieur son mari, Danetchka, fait l'amour, il lui a laissé un mot sur la porte pour lui dire d'attendre avant d'entrer², il est délicat, il se soucie d'elle ; peut-être est-il avec une amie et, peut-être, avec sa sœur Olga. Voici Marina Malitch qui quitte la ville

2. Daniil Harms se signalait par un amour immodéré des femmes. Dans ses souvenirs relatés par Vladimir Glotser, son épouse déclare qu'elle a fini par ne plus supporter ses innombrables infidélités.

morte où, en hiver, même les bourreaux n'ont pas la vie si aisée – ses dents branlent et ses cheveux tombent, il faut partir, les citadins encore capables de bouger et d'avoir peur ont pour seul espoir les Allemands ; eux, au moins, les mettront dans une étable, sur des bouses de vache, leur feront manger des feuilles de chou bien dures³, les battront, à chaque tentative de suicide auront l'amabilité de leur ôter leur nœud coulant juste avant le moment fatal⁴. Voici Marina Malitch qui, à Paris, île habitée de la liberté et du salut, séduit le mari de sa mère, monsieur en passe de devenir chauve, sensible, tendre, sans vergogne. La mère qui a abandonné sa petite fille quelques guerres et révolutions plus tôt est légèrement mortifiée de la voir aussi dégourdie – elle met du rouge à lèvres, ajuste sa voilette et d'un pas ferme (bien que ses chevilles enflées ne soient plus ce qu'elles étaient) se rend au consulat soviétique pour demander que sa fille soit renvoyée d'où elle vient, si possible, dans un camp sibérien. La Sibérie⁵.

Tout dans cette vie me semblait important et reconnaissable et palpable – je me représentais Marina Malitch dans toute la diversité des circonstances, je tournais et retournais sa vie comme un kaléidoscope – les arabesques changeaient tout en restant les mêmes : son fier visage asymétrique figé dans l'étonnement que la vie ne cesse de rétrécir sans que la mort survienne enfin. Je me récitai par cœur un lugubre morceau bien choisi des aventures de Marina Malitch et sombrai dans le sommeil – l'épingle à cheveux pointait du petit livre de Glotser comme un

3. Pendant le blocus, les Leningradois avaient planté des choux devant la cathédrale Notre-Dame-de-Kazan, mais ils poussaient mal et l'on ne récoltait que des feuilles très dures (voir V. Bianchi, *op. cit.*).

4. Marina Malitch quitta Leningrad assiégé pour se retrouver au Caucase occupé par les Allemands, puis dans un camp de travail allemand.

5. En français dans le texte.

fuseau générateur de sujet : elle était noire et ne se pliait pas.

Mon amie jetait un coup d'œil dans la pièce et éteignait la lumière. Je laisse toujours la lumière allumée dans toutes les pièces des logis où je suis appelée à passer la nuit. Il vaut mieux être confrontée aux ténèbres dans la lumière, à la lumière.

Et ensuite soudain elles se retrouvèrent toutes avec des petites filles à l'intérieur d'elles et je me mis à penser à elles tout le temps – il y avait mon amie aux cheveux roux et mon amie aux cheveux châtain clair et aux yeux comme des éclats de malachite et celle aux cheveux semblables à une joyeuse paille (dedans vit une couleuvre, la fraise des bois a séché), celle qui attendait si impatiemment sa petite fille qu'elle allait déjà criant sur les places de Piter : « Où es-tu donc, ma chérie ? » Je n'étais pas sans comprendre toute cette impatience – quand ma petite fille se mit à vivre en moi, j'allai trouver Nonna et je dis : « Ce sera une fille. » Sur quoi troublée elle haussa ses sourcils d'écureuil et dit : « Naturellement, qui veux-tu que ce soit d'autre ? » Blague à l'envers.

Une petite fille à l'intérieur d'une petite fille, c'est un pléonasme, une grotesque matriochka, *c'est vraiment trop*, une douleur à l'intérieur d'une douleur, la petite fille gonfle et fait craquer les coutures afin de se donner naissance à elle-même. Pour bien observer presque de l'extérieur ce qu'elle a déjà vécu presque de l'intérieur.

Lorsque le crépuscule tombe sur le camp des amazones nous nous allongeons côte à côte et commençons à nous examiner, à nous flairer. Voici couchée ma hautaine fille au front sévère, sa bouche exhale un arôme doux et piquant. Elle pose sur moi ses mains et ses pieds simiesques, parfois serre dans sa main une mèche de mes cheveux, s'agite, ouvre à moitié un œil tout en dormant,

comme dans le conte terrible de Khavrochetchka⁶ avec le funeste festin des vigilantes filles-cyclopes. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne me ressemble pas. Le verdict fut prononcé par Walter, mon éternel moniteur d'auto-école : en un instant de désespoir (38^e leçon) il approcha de notre maison où il était loisible d'observer la scène bucolique du renouvellement d'une plate-bande. Nonna et Frossia reniflaient d'un air inspiré au-dessus de nouveaux plants. « Oui... gémit Walter. Ta fille est splendide, ta mère est splendide, et toi, tu tiens de qui ? » La question ne me sembla ni injuste ni inattendue, mais je dis à Walter que j'allais fracasser sa voiture contre un poteau. « Impossible, dit-il d'un ton sans réplique, j'ai le pied sur la double commande. »

Toutes mes amies sont incroyablement belles. L'une de mes distractions favorites consiste à observer les passants qui se retournent sur leur passage, le café où quand nous entrons se fait sur l'heure un silence sans faille. À propos de l'observation des observateurs, c'est dans une capitale européenne baignée par des eaux brunes que j'ai reçu la leçon la plus amère, un effondrement. Un être au nom clair, aux yeux et aux cheveux très clairs et à la façon attendrissante de *rrrouler* les *r* (aimez-vous *Benjamine Kaverrrine* ?) décida de chercher auprès de

6. Conte populaire russe. L'orpheline Khavrochetchka est maltraitée par sa marâtre qui a trois filles : l'une a un œil, l'autre, deux, la troisième, trois (les filles-cyclopes). Khavrochetchka a hérité d'une vache qui l'aide à faire le travail que lui impose sa marâtre ; celle-ci, l'ayant appris, fait abattre la vache. La vache ordonne à Khavrochetchka de ne pas manger sa chair (le funeste festin), d'enterrer ses os et de les arroser. À cet endroit surgit un pommier qui porte des fruits merveilleux. Passe un riche et beau jeune homme qui déclare vouloir épouser celle qui lui donnera une de ces pommes miraculeuses. Les sœurs ne peuvent en cueillir car les branches du pommier se relèvent à leur approche. En revanche, les pommes merveilleuses tombent dans les mains de Khavrochetchka, qui épousera le jeune homme.

moi un secours contre l'importune adoration du monde. Elle me trouva en train de laver des chaussettes nauséabondes au-dessus d'un évier roux nauséabond. « Combien en reste-t-il encore là-dedans ? – Onze », répondis-je avec la haine glaciale d'un sniper examinant la tranchée de l'ennemi. « Tu ne pourrais pas faire une pause ? Je veux que tu lises – je t'ai écrit là quelques mots. » Je les lus et trouvai ce qu'elle cherchait. Elle fondit littéralement dans mes mains et sur ma langue mais *pas lentement*, elle se désagrégea comme la Snegourotchka⁷ du conte : grand-père, grand-mère, je veux, je veux sauter par-dessus le feu. Je t'en prie, saute. Je roulai mes *rr* en elle et lui rendis les siens, elle s'ouvrit gisant telle l'huître déchiquetée d'une nature morte, et la lumière tombait au travers d'une coupe sur une écorce de citron noire de moisissure. Ensuite comme un assassin inexpérimenté je m'enfuis loin de la ruine édifiée par mes mains expérimentées : je m'envolai pour la Californie vide et ensoleillée faire l'expérience de ce qu'on appelle son destin – vivre ma vie sans m'appuyer sur personne, sans faire semblant d'être l'appui de quiconque, me contentant d'observer les belles d'un œil larmoyant de crocodile à la diète. Se pourrait-il que comme, disons, la sœur et la mère de Marina Malitch, je ne sois que l'instrument d'une force mutilée, un petit narcisse sourd odorant qui n'entend rien de rien quand la nymphe E. l'appelle au secours, figé, le cœur indigent⁸ ? « Plus jamais je n'effleurerais mon

7. Dans le conte russe éponyme, Snegourotchka est une petite fille faite de neige. Par un jour de printemps, ses compagnes l'engagent à sauter par-dessus un feu. Ensuite on la cherche en vain : elle a fondu.

8. Dans la mythologie grecque, Narcisse est un très bel éphèbe dont hommes et femmes sont épris, mais, insensible à l'amour, il éconduit ses prétendants, y compris la nymphe Écho qui se venge avec l'appui de la déesse Némésis. Penché au-dessus de l'eau, Narcisse tombe amoureux de son reflet, mais, incapable de satisfaire cette passion et de s'arracher à son image, il dépérit et meurt tandis qu'Écho répète en écho à sa voix « Hélas, hélas ».

reflet ni de la main, ni de la langue, ni de ce qui brûle lors d'une séparation définitive, je ne troublerai pas mon reflet » – telle fut mon incantation.

Et à présent voici qu'en Californie à la fin du printemps des ventres se sont gonflés et que de nouvelles petites filles s'y balancent. Elles y sont à l'étroit, au chaud, au calme : elles se préparent aux métamorphoses. Briquettes d'argile rouge – ceux qui ont sous le pied la double commande vont les froisser et les caresser et les évaluer et les estimer. On les écartèlera, on les serrera, on les écrasera, on les emplira de cris et quand elles n'auront plus la force d'en supporter davantage, elles se raccrocheront à leurs semblables. Elles y chercheront liens, force et liberté. « Et voilà, déclara sévèrement Dinka – sa voix avait encore changé de timbre, jadis piaïlement d'un chaton sur la défensive, elle était devenue égale et calme. Je ne comprends pas à quoi tu penses, en ce moment tu ne dois être occupée que d'une chose, de *ce que nous buvons* et de rien d'autre. » Et elle se dirigea vers le bar, courroucée et ferme.

Sestroretsk, Komarovo

À Ostap¹

1985

« C'est pour toi le moment ou jamais d'écrire un voyage », dit mon interlocuteur en riant, et il remua ses doigts démentiellement longs. Je me concentraï à grand-peine sur ses paroles, fascinée par ce mouvement, comme toujours distraite du contenu par la forme.

Mon ami, un Japonais, mélancolique et capricieux exégète de la poésie russe, était beau, aussi, bien souvent, le meilleur de ses propos me passait à côté, dispersé dans les airs par l'angoissante lumière matinale qu'émet cette fameuse beauté *authentique* : on a envie de plisser les yeux, de s'en détourner.

« Hein, dis-je, un voyage... Ah oui, laisse-moi rire, méprisée dé-routante p(r)ose du poète. »

1. Ostap Kin, traducteur de poésie originale de Lviv.

« Mais bien sûr que non, dit mon interlocuteur dans un petit rire, la prose de chemin de fer, un amour de prose, tout entière lancée en longueur. La prose est apparentée au temps, il semble y en avoir trop, il est partout – tu as autant de prose que tu disposes de temps : ce n'est pas comme un vers qui s'extirpe-explose, et qu'est-ce qu'on fait après ? L'acte – érection-éjaculation (irrésistibles monstres sortis d'une encyclopédie médicale) –, bon, tu tiens là une demi-heure d'amusement, et après, on fait quoi ? Et après la bonne vieille prose. »

Quel voyage irons-nous choisir pour remplir le malhabile paysage de temps qui s'ouvre à l'œil après une douce contusion ?

Peut-être bien ça.

Non, commençons par autre chose – pas par un voyage, mais par un lieu de résidence, de détention dans son genre.

Mon père était souffrant.

Parfois son visage prenait une nuance légèrement violacée, que dis-je, cyanosée, sa bouche se fermait de travers et les mots cessaient définitivement de s'en échapper. Cela voulait dire que pour nous le temps était venu de repartir faire une cure.

Cette année-là nous devions prendre les eaux dans la ville de Sestroretsk sur la rive est de la peu profonde baie de Sestroretsk (2,5 à 3,5 mètres de profondeur à 200 mètres de la rive) dans le golfe de Finlande de la mer Baltique. Le long du rivage, une bande de dunes et de collines couvertes de forêt, interrompue par des rivières et leurs vallées, des petits lacs, des étangs et des moraines dénudées. La plage de sable (« d'or ») a jusqu'à 50 mètres de largeur. Près de la ville d'eaux le lac de Razliv a été créé par l'édification d'un barrage. D'après les données du recensement de la Russie de 1989, Sestroretsk comptait 35 498 habitants. Dans leur écrasante majorité, ils travaillaient à l'établissement de cure ou fréquentaient le kiosque à bière de la gare, recroquevillés

sur eux-mêmes pour lutter contre le vent de la Baltique, quand ils ne faisaient pas l'un et l'autre à tour de rôle.

Pourquoi Sestroretsk ? Chaque fois que papa se couvrait de sa teinte violacée, maman se débrouillait pour obtenir dans un mystérieux et munificent organisme dénommé « centre de prophylaxie » des bons de séjour pour deux personnes et, sans états d'âme ni pitié, elle avait remplacé dans le formulaire son nom par le mien – j'étais alors une adolescente rebondie débordante de moroses forces vitales. Nul ne se voyait proposer de choix. Plus que toutes les formes d'hydrothérapie prescrites (bains reminéralisants, effrayants bains de boue donnant le sentiment d'être enterré vivant, douche de Charcot, natation dans une piscine à peine tiède aux côtés de vieilles femmes semblables à des méduses), le plus douloureux était de soutenir le silence de papa.

Parfois la tension physique engendrée par cet exercice se faisait insupportable, mais les possibilités de souffler étaient limitées : la bibliothèque contenant les œuvres complètes des classiques soviétiques (pucelles guindées) et de la littérature de gare (traînées lasses fripées accueillantes), le golfe avec ses dents de dragon antichars comme autant de blocs de glace et l'étroite bande de sable encore mort, à la consistance évocatrice d'asphalte. Au travers de la glace perçait l'odeur de la mer invisible : mes narines étaient tendues comme celles d'un chien de chasse à l'affût de sa proie. Debout côte à côte, à quatre heures de l'après-midi nous regardions choir le soleil rouge glacé dans la mer de glace rouge. À la fin du spectacle papa ne manquait jamais de dire : « Contempler le soleil nuit à la santé – on peut devenir aveugle. » Didacticien laconique, il gravait ses aphorismes dans mon cœur : « Une jeune fille doit être ou gaie ou bien faite – choisis ce dont tu as la force » (je n'ai la force de rien, me lamentais-je), « Si une jeune fille sent le renard, elle doit tout particulièrement surveiller son hygiène » (et, à la vérité, je répandais

une odeur d'animal sauvage qui lui était étrangère et ce n'était pas simple à surveiller).

Naturellement, il y avait encore nos visites à la cantine, unique lieu (*locus*) de nos dialogues, l'examen du menu – une tempête en comparaison avec le reste – qui mentionnait tous les jours trois délices au choix. Papa haussait prudemment (il faisait tout avec prudence à cause de la douleur) son sourcil de zibeline et articulait : alors, Polina, des boulettes de carotte, du goulasch ou de la bouillie au riz ?

Après ce festin nous allions nous promener. Il me laissait alors rarement seule, se sentant probablement responsable de moi comme une sentinelle d'un détenu et nous partagions tous deux la sensation de froid s'atténuant par endroits et de rouille omniprésente. Les aiguilles de pin, les balustrades, la piscine de plein air qui ne pouvait servir à rien d'humain.

Le dimanche, des acteurs venaient à l'établissement de cure. C'étaient les plus pitoyables de toute la région de Leningrad, que leur incapacité professionnelle et les coups du sort avaient rejetés loin du succès et de l'ambition.

Le samedi à côté du menu se dressait une affichette : « Les meilleurs acteurs du monde pour tous les goûts : tragédies, comédies, chroniques, pastorales, œuvres pastoralo-comiques, pastoralo-historiques, tragico-historiques, tragicomico- et historico-pastorales ainsi que scènes intermédiaires et improvisées. La gravité de Sénèque, la légèreté de Plaute ne sont pas pour les surprendre. Qu'ils récitent par cœur ou qu'ils improvisent, ces gens sont uniques. »

Une femme aux chairs ramollies, distraite, les cheveux teints couleur de carotte, vêtue d'une robe de tergal pailletée d'or, déclamait avec une emphase exaltée des

extraits disons de Bergholtz² ou de Panova³, tandis que les porteurs d'ulcères ou de gastrites soupiraient et tressailaient de mal-être et d'ennui. Excitée par ma rencontre avec le Beau, je regagnais notre chambrette. Papa était couché, visage tourné vers le mur, et gémissait de douleur avec une ennuyeuse régularité.

Tel le renardeau puant de Sparte⁴, un ulcère du duodénum⁵ le dévorait de l'intérieur ; durant toutes ces années je l'imaginai sous la forme d'une épouvantable petite idole haineuse, créature d'une impitoyable habileté dotée de douze doigts.

Un oreiller sur la tête, je ressassais des mots *fortuits*, se reflétant les uns dans les autres.

1991. (*Une année avant sa mort*)

Cette fois, ce farceur de centre prophylactique nous avait jetés dans une contrée de pins et de dunes que les larges masses de lecteurs associaient aux lentes promenades dans le crépuscule hivernal d'une femme lourde à la voix féconde⁶ qui vous donnait l'impression d'être

2. Olga Fiodorovna Bergholtz (1910-1975) : poète, prosatrice, mémorialiste. Arrêtée en 1938 et réhabilitée en 1939. Elle fut la « voix de Leningrad » pendant le blocus. Autrice d'un très important journal.

3. Vera Fiodorovna Panova (1905-1973) : Écrivaine.

4. Il s'agit d'une anecdote rapportée par Plutarque et devenue très célèbre dans l'Antiquité : plutôt que de se faire prendre, un enfant spartiate préféra se laisser dévorer vivant par un renard qu'il avait volé et qu'il tenait caché sous son manteau. Le renard symbolise la ruse ; l'entraînement au vol faisait partie de l'éducation des jeunes Spartiates.

5. Le mot « duodénum » vient du latin *duodenum digitorum* (douze doigts), car cette partie de l'intestin grêle est longue de douze travers de doigts. Le terme russe est explicite.

6. Il s'agit d'Anna Akhmatova (1889-1966), l'un des plus grands poètes russes du XX^e siècle. Le fils qu'elle eut avec le poète Nikolai Goumilev, Lev Goumilev (1912-1992), fut un célèbre ethnologue et historien.

sous une cloche ou que la bande s'était coincée dans le magnétophone. (« *Pardon, professeur Barskova, ces vers, c'est un homme ou une femme qui les dit ?* ») C'est une femme.

J'avais déjà quinze ans, l'âge de la protestation sensée ; et j'exprimais ma protestation sensée contre le mutisme paternel en m'asseyant sur les balançoires installées le long des allées de l'établissement thermal, un énième tome de Dumas père à la main. Dumas n'avait pas été choisi à la légère – cette collection de ses œuvres (que je suppose fâcheusement incomplète) ne comptait pas moins de cinquante tomes. À mes côtés se balançaient Milady avec son épaule dégouttante de sang et son cou tranché, Pauline Geuble⁷, la petite sottise écervelée des neiges d'Irkoutsk, et Marguerite de Navarre⁸, la reine légère de la cuisse, qui arpentait fiévreusement sa chambre avec entre les mains la tête tranchée de son bien-aimé⁹. Toutes, elles me semblaient, affligée que j'étais de tous les signes honteux d'une sexualité de fille montée en graine, des modèles convaincants dignes d'être imités.

Et le plus cher, le plus compréhensible d'entre tous, le comte de Monte-Cristo. Là-dessus papa m'annonça que ses tâches universitaires l'appelaient à Leningrad et qu'il allait me laisser seule pendant un jour. C'est ainsi que je

7. Pauline Geuble-Annenkoff (1799-1876) suivit en Sibérie Ivan Aleksandrovitich Annenkoff, son mari, et passa avec lui le reste de sa vie. Il avait été déporté pour avoir participé au complot des décembristes en 1825. Alexandre Dumas relate cet épisode de façon romancée dans *Le Maître d'armes* (1840).

8. Marguerite de Navarre, née Marguerite de Valois, fut la première femme d'Henri IV.

9. Joseph Boniface de la Môle, exécuté en 1574 pour avoir participé au complot des Malcontents visant à écarter du pouvoir les conseillers italiens de Catherine de Médicis. On prétendit que Marguerite de Navarre, dite la reine Margot, emporta la tête de son amant après l'exécution, la fit embaumer et la conserva à l'hôtel de Nesle.

pris la décision de suivre l'exemple de mon comte en faisant un grand saut dans un horrible sac de grosse toile pour m'arracher à ma captivité¹⁰, autrement dit de partir tout droit pour le cimetière de Komarovo. Pourquoi cette attirance pour le morbide ? s'en va demander le lecteur irrité.

Ruinlust ? Ombres des grands hommes ? Quelque chose dans ce goût-là. Pour tout dire, je voulais me trouver là-bas un nouveau père, un père *nettement mieux* (avec l'accent de *Piter*). Bon, au moins l'ombre d'un nouveau père.

Pas la moindre mystique là-dedans. Du pragmatisme à l'état pur. (Tout de même, si l'autrice a décidé de se faire baptiser après la mort de l'homme de sa vie, c'est exclusivement pour éviter de possibles retombées bureaucratiques : imaginez un peu, le Jugement dernier arrive et le sombre portier aux épaules de rugbyman ne me laisse pas aller lui dire que j'ai tout de même trouvé en moi les forces de vivre et d'aimer après tout ce que tu m'as fait, cher ami, et cela uniquement parce qu'il me manque une petite croix ? Si ça peut vous faire plaisir, pas de problème ! Mais ça, c'est une autre histoire.)

Mais dans notre histoire (ici, la caméra plonge en arrière et se fige), je passe en revue les étagères empoussiérées de mes parents où s'alignent, moroses, les tomes de la Bibliothèque de la littérature mondiale¹¹ ; plus loin commence un bosquet d'essences mélangées où l'on trouve un peu de tout, et voilà que dans un petit volume de traductions du légendaire Chinois-vieil ivrogne¹², je découvre

10. Dans le roman de Dumas, le futur comte de Monte-Cristo s'échappe du château d'If en prenant la place du cadavre de l'abbé Faria que l'on jette dans la mer du haut des remparts enveloppé dans un sac de grosse toile.

11. Collection fondée par Maxime Gorki.

12. Il s'agit du Chinois Ouyang Xiu (1007-1072), pseudonyme Zuiweng, le Vieil Ivrogne. Il est l'un des auteurs majeurs des Song

deux curieux indices : une dédicace sentimentale d'ordre excessivement privé et la photographie du traducteur. La présence de ces deux signes du destin ne me laissa pas le moindre doute : le fougueux sinologue inconnu pouvait être désigné comme ce père urgemment recherché.

Le doute n'était pas permis. Je courus au miroir pour procéder sur-le-champ à une expertise. Tout concor-
dait : le front haut, le noble nez fait au tour, les légères lèvres moqueuses, les yeux d'une fraîcheur narquoise. Je me rengorgeai, débordante d'orgueil, j'avais attendu et reconnu comme Fifi Brindacier¹³ : de là, pensais-je, venait sa force herculéenne. Tout s'éclaira ! Voilà d'où je tenais cette retenue, cette désinvolture, ces façons distantes et ces manières d'enfant gâtée de la fortune.

Toute cette boule de tiède délire pulsait et vivait en moi depuis ce fameux moment, et quand le silence de papa atteignait des températures polaires, je le regardais, souriante, et je me disais dans mon for intérieur : c'est bon, continue ton petit jeu, l'autre, tu peux être sûr qu'il ne serait pas resté bouche cousue, nous nous serions fait la lecture à haute voix, Monte-Cristo... et un tas d'autres choses.

Si bien qu'elle interpréta l'absence du taiseux comme un ordre du destin : ceins tes reins, lève-toi et marche en direction du cimetière de Komarovo et là-bas (nourrie de la littérature de Leningrad, elle y avait puisé ses maigres renseignements), là-bas, à côté de la tombe de son éblouissante mère (j'ai peut-être en plus une grand-mère, je veux

du Nord. Auteur d'ouvrages historiques, d'essais sur la poésie, de poèmes, il est surtout passé à la postérité grâce à sa prose (lettres et préfaces ou « relations »). Un de ses textes les plus connus est *Relation du kiosque du Vieil Ivrogne*.

13. Personnage de la série de livres pour enfants éponymes de la Suédoise Astrid Lindgren. C'est une petite fille rousse enjouée, imprévisible, moqueuse, indépendante et dotée d'une force surhumaine.

dire, j'avais ? – « visage à l'expression indéfinie, menton très légèrement proéminent, cheveux attristants elle les teint en rouge ce qui lui donne un air automnal et en même temps artificiel, elle aime jouer à la préférence ce qui a failli lui valoir un deuxième infarctus, mais voici que se produit un miracle : elle se met au travail et l'on assiste à un prodige ») – là-bas, il dort lui aussi.

De l'établissement thermal au cimetière il y avait bien deux heures de marche *d'un pas vif*. Son pas n'avait jamais été vif. Il fallait traverser la gare, puis longer le lac, elle traversa les rails, faillit tomber, il régnait une odeur brûlante de goudron et d'huile de moteur. De la gare au cimetière s'étirait, de moins en moins profond, un ruisseau de badauds et de parents légitimement affligés.

Avec quel enthousiasme passais-je d'une pierre tombale à une croix et d'une étoile à des pavés ! Sous ces pierres reposaient des célébrités soviétiques et antisoviétiques auxquelles la Faculté avait prescrit les toniques rafales de vent de la Baltique et le sable fin des dunes qui piquait les yeux.

Et le voilà enfin. À côté de sa maman. L'indolent frondeur à côté de la persévérante abeille travailleuse qui réussissait parfois à produire dans un bourdonnement douloureux une prose d'une pureté absolue. À eux deux cette mère et ce fils célèbres auraient pu figurer une piété idéale, allégorie de la littérature de Leningrad : inexprimée jusqu'au bout, indéchiffrée en totalité, rongée jusqu'à l'os par ses compromis et, finalement, irrésistible. J'avais pris soin de me munir des restes de mon petit déjeuner, un beignet au fromage blanc et une pomme. Je m'assis par terre à côté de la stèle, en plein soleil, et j'entamai mon en-cas de midi. Sentiment qu'il était arrivé, qu'il m'avait rejointe. Qu'on attendait ta venue pour se mettre à table, qu'on regardait par la fenêtre, qu'on consultait sa montre.

Qu'avais-je à proprement parler l'intention de faire de cette nouvelle connaissance, de ce père fraîchement

acquis ? Je n'y songeais pas spécialement. Ainsi à l'instant où naît une nouvelle passion on ne pense pas aux embûches, à la routine, aux pitoyables mots d'adieu, à une quelconque impossibilité, non, on nage tout entier dans une aveuglante lumière : on s'est reconnu et on pressent l'intimité à venir. Qu'en sera-t-il cette fois ? Quelle partie du corps effleurer pour commencer, les mains, les lèvres, la vie de ton âme sœur ? J'étais tout simplement séduite par la découverte d'un sentiment de mauvais aloi : désormais je n'étais plus seule au monde. Si seulement les miettes de mon beignet au fromage blanc avaient eu le pouvoir magique de lever le mauvais sort qui retenait endormis derrière la grille ces deux êtres si beaux, ils m'auraient prise en pitié et peut-être même que, ayant subodoré ma vraie nature, ils m'auraient reconnue pour leur.

Dénouement

Est-il besoin de te dire, à toi, mon lecteur qui devines tout, que l'imposant homme d'esprit de Komarovo n'avait rien à voir directement avec moi ni, par conséquent, avec toi. Plutôt indirectement. En ce temps-là cette excursion hors les murs ne résolut rien.

Du jus de bouleau dans un immense bocal trouble : papa ne manquait jamais de m'en apporter le jour de son anniversaire, le 5 mai, dans un filet à provisions. Ainsi commençait le printemps.

Qu'est-ce qui était donc si trouble, le jus ou le verre ? Impossible de le dire.

Après sa mort je trouvai dans un tiroir de son bureau une énorme liasse de mes vers recopiés de sa main d'une écriture idéalement dédaigneuse. Lui vivant, nous n'en avions pas dit un seul mot.

Comme le dernier signe de cette vie, un cafard s'échappa de sa pipe et s'en fut son chemin.

Dona Flor et sa grand-mère¹

Il y a de cela quarante ans, la très vieille Anaïs Nin vint assister à l'inauguration du collège où le sort a voulu m'appeler. La cérémonie se déroulait en pleine campagne : la petite anaïs sortit donc en pleine campagne et ouvrit en grand son manteau et toute la confrérie de beaux esprits et de célébrités rassemblée là vit son célèbre petit corps sombre à la veille de mourir.

Nous étions en mai et ce petit corps était agréablement effleuré par le vent.

Anaïs-anaïs je suis redevable à tes journaux d'un sentiment de jalousie : pourquoi elle, elle peut parler de ce qui est interdit, et moi pas ? – et de quoi d'autre parler, je vous le demande ?

C'était un étrange été.

1. Référence au roman brésilien de Jorge Amado, *Dona Flor et ses deux maris : histoire morale, histoire d'amour*, paru en 1966. Il appartient au genre du « réalisme magique ».

Tu avais péri dans un accident et ensuite une cérémonie religieuse s'était tenue dans la cathédrale de la Transfiguration et debout au-dessus de ton cercueil ouvert je pleurais en songeant à l'image que tout cela devait donner de l'extérieur. Bien que consolatrices, mes larmes diluaient la couche improbable d'appartenance aux vivants : il se formait un entonnoir fangeux de socialisation émotionnelle qui m'aspirait toujours un peu plus chaque fois que je poussais un sanglot à la théâtralité bien tempérée.

Je décidai toutefois de ne pas m'avouer vaincue et de conférer à l'événement des formes nettes. Chaque soir à l'heure dite² je me rendais perspective Nevski là où s'élève la tour rouge de la Douma³ et j'y restais à fumer debout en face d'un lieu précis.

Il me semblait que la régularité intangible de cette station verticale était susceptible sinon d'abolir, du moins de modifier peu ou prou le fait que tu sois allé traverser la chaussée seul et que tu aies été victime de ta distraction, à moins que tu n'aies trébuché, et je ne saurai jamais rien du craquement, de la douleur, de la stupéfaction qui avaient signé la fin de ta conscience. La légère et labile conscience d'un enthousiaste prestidigitateur de la littérature n'admettant pour longtemps rien ni personne au plus profond de son être, mais s'adonnant corps et âme à un nouveau (énième) sujet d'étude. Avant de l'abandonner. Mais en l'occurrence on assistait soudain à un jeu de chaises musicales, puisque tu avais quitté la scène ; la traîtresse, c'était moi. À la clarté prévenante des nuits blanches qui allait s'affaiblissant j'examinais une déformation de l'asphalte, les chaussures des passants, les raies

2. Citation du poème d'Alexandre Blok *L'Inconnue* (1906).

3. Réminiscence du poème de Blok *Les Douze* : « Sur la Nevski au-dessus de la tour, silence ».

horizontales du passage pour piétons, dans l'espoir de voir soudain s'atténuer la sensation qu'on m'avait enfoncé dans le flanc gauche un objet pointu m'empêchant de respirer. De l'autre côté de l'avenue s'allumait une enseigne affligée d'un tic : une des lettres du nom du magasin⁴ tressautait et je m'en amusais quelque trois heures tous les soirs.

Le crépuscule tombait, je regagnais mon logis, je farfouillais dans la serrure grippée avec une clé rouillée, m'allongeais, le visage enfoncé dans la housse brune du canapé. Ni maman ni le chat ne se décidaient à entrer dans ma chambre. Ils souffraient d'une crise d'arguments.

Au bout d'un mois de faction, maman se dit qu'il fallait *faire* quelque chose, en d'autres termes, affecter une garde à la gardienne ravagée.

Il fut décidé de m'envoyer en Sibérie chez ma grand-mère afin de me garder en vie.

Évocatrice de zoogée gélatineuse, ma grand-mère habitait une ville de Sibérie où elle était allée s'emberlificoter l'esprit de constantes chamailleries avec ses deux filles et leurs familles.

Maman jugeait cette garde suffisante pour m'éviter de faire une bêtise. Elle ne pouvait pas savoir que j'étais totalement incapable d'une quelconque action.

Toute vie s'était retirée de moi, retirée bien loin (or, il y a en moi beaucoup de vie !) et si l'on excepte ce passage piétons de la perspective Nevski, il m'était alors idéalement indifférent de me trouver à tel ou tel endroit du monde ou de me diriger ici ou là (alors que tout récemment encore rien n'était plus important pour moi !).

4. Réminiscence du poème de Blok *L'Inconnue* : « On distingue à peine l'enseigne d'or de la boulangerie ».

Émergence de l'îlot suivant de souvenirs (j'imagine la mémoire telle une soupe où l'on fourrage avec une cuillère comme avec une rame, faisant remonter à la surface des choses inattendues dans un ordre inattendu). Ma chère tante d'une beauté à tout jamais démoniaque, avec ses *yeux de saphir* (ainsi eût dit Bounine – voyez-le, assis par une longue et morne nuit aux côtés d'un Tchekhov toussaillant, il imagine des mots, tandis qu'Olga Knipper⁵ contemple sèchement dans un miroir son petit front irréprochable, sourit, tourne les talons) – oui, des yeux de saphir dans un visage fortement hâlé, embaumant toujours le miel et l'absinthe, ma tante, donc, m'emmena dans la forêt, au bord de l'eau. Elle m'apprit bien des choses : comment reconnaître les martins-pêcheurs, comment récolter les fruits de la ronce des rochers, puis les presser dans une gaze et, le matin venu, verser ces gouttes de sang sur de la crème fouettée. Pour l'heure rien n'est encore arrivé et ta chatte Liousska dort encore sur ton oreiller, une patte de grenouille lui sort de la bouche.

Ma tante m'apprit à courir les collines à toute vitesse telle une sinistre chasseresse lancée à la poursuite d'une famille de cèpes se dérobant ou à chercher les trouées entre les pins pour y récolter des colonies d'armillaires – « comme ça comme ça appuie ici. »

C'est d'elle que j'ai hérité cette passion et cette joie sauvage qui me submerge quand je retrouve l'odeur de la forêt sibérienne, tout y est à moi et j'en suis moi-même une part, je lui suis livrée, je suis à son service. Elle avait conservé le diminutif enfantin de Liolia, dans lequel je croyais entendre le bonjour d'un amoureux des mots et des sons allongé lui aussi dans le noir sur un petit lit étriqué et revoyant en pensée les champignons, la mousse et l'herbe rêche et trempée.

5. Épouse de Tchekhov, actrice.

Couchée dans le noir sur mon petit lit étriqué, j'écoutais ce que ma tante et son mari se disaient de l'autre côté de la cloison :

« Qui ira l'épouser ? Elle ne trouvera jamais à se marier... Elle ne sait absolument rien faire ! En plus, figure-toi qu'elle n'a pas la moindre idée de ce que signifie le mot "famille". » Ne voulant pas perturber cette conversation par des torrents de larmes, je me levai et me dirigeai vers la retenue d'eau de l'Ob. Assise sur le quai, je prêtais l'oreille au passage des brèmes gorgées de larves à jamais incapables de rejoindre le fond. Et voilà que moi aussi, me disais-je, me voici toute pareille à une brème gorgée de larves, arrachée à l'épaisseur et aux ténèbres de la vie et jetée sur une surface dénuée de sens.

Les jours fériés on me menait à la ville voir ma grand-mère.

Grand-mère faisait des petits pâtés au chou minuscules et très gras que toute la famille mangeait en poussant des gémissements respectueux. Nous passions ensuite à la partie officielle de notre visite. Autrement dit à ma personne.

– Tu comprends, me dit Liolia, nous avons décidé de ne pas lui dire, heu, qu'il avait perdu la vie, tu sais qu'elle fait de la tension.

– Et vous lui avez dit quoi ?

– Eh bien, qu'il t'avait quittée et que tu n'arrivais pas à t'en remettre.

Les jours fériés, grand-mère m'enseignait la science de l'amour, en d'autres termes, elle m'expliquait comment faire pour que tu reviennes et surtout pour que cette fois tu m'aimes à *tout jamais*. Les leçons avaient obligatoirement lieu en présence de quelqu'un de la famille, à défaut de Liolia, de l'un de ses rejetons, garçons railleurs aux yeux de lynx, ou de sa sœur aînée prénommée Bella, femme très triste qui ne lui ressemblait en rien. Cette

parentèle me chaperonnait de crainte que je n'aie un moment de faiblesse, mais ils avaient grand tort de douter de moi. Écouter grand-mère me dévoiler les secrets permettant de maîtriser le cœur volage des hommes me calmait, me berçait cent fois mieux que les gestes compatissants de mon cousin Anton qui me caressait la tête, plein de pitié et de honte à l'idée de mon malheur.

En outre, de toute évidence, grand-mère savait de quoi elle parlait : lorsque après la guerre un veuf brillant spécialiste avait débarqué dans sa morne petite ville minière du Kouzbass, c'était à elle – de dix ans plus âgée, affligée d'un caractère difficile et de quatre enfants affamés aux pelages différents –, à elle et à personne d'autre qu'il était échu, à ses côtés qu'il avait passé une longue et heureuse vie. Grand-mère n'avait pas supporté la mort de son Igor Mikhaïlovitch et s'était enfoncée dans une triste aboulie jusqu'au moment où j'étais arrivée, avec mon ignorance flagrante du bonheur conjugal. Pour la combler, dimanche après dimanche, grand-mère m'expliquait comment il fallait cuisiner, lessiver, ranger, s'habiller, se parfumer, se coiffer pour éviter de se faire larguer, Dieu t'en préserve !

Le parfum devait avoir une touche d'amertume, la farce de la tourte aux choux briller par sa légèreté, ton mari ne devait pas deviner que tu avais tes règles pas plus que leur durée. Ce détail caractéristique de relations idéales ne manqua pas de me frapper, car il s'accordait au terrible dicton de ma tante : « À ton chien en chaleur de mari, ne montre pas ton cul en folie. » Visiblement ma tantine, fille de ma grand-mère, avait elle aussi assimilé ses profondes leçons.

Nous retournâmes ensuite dans la forêt et au bord de l'eau, je n'étais plus une petite fille de neuf ans barbouillée de baies et du mucus noir et visqueux des champignons, mais une sorte d'énorme oiseau stupide de

dix-neuf ans, à moins qu'il ne se soit agi d'un poisson, qui s'affalait dans la mousse ou s'asseyait sur une pierre, les yeux clos pour ne pas cesser de penser à toi.

Douée d'une volonté sortant de l'ordinaire que mes caprices n'avaient pas affaiblie, je passais mon temps à chercher à métamorphoser la 2D en 3D, à tenter de te voir un instant avancer dans ma direction, tes écouteurs sur les oreilles (toujours les Beatles, Dieu sait pourquoi) sur cette fameuse perspective Nevski – qu'elle soit trois fois maudite –, où tout avait commencé et tout avait fini. Et moi je vous le dis : c'est impossible, en ce sens que je n'ai pas réussi.

Tu n'étais plus nulle part et quelle que soit la puissance avec laquelle je m'efforçais d'imaginer ton visage et ta bouche se tordant dans une grimace à la fin de l'acte sexuel, tout en me caressant d'une triste main habile, en dépit de toutes mes tentatives pour recréer inflexion après inflexion le miaulement de ta voix, je n'avais plus rien à moi. J'étais désormais seule.

Tension et fluctuations firent leur effet : rebondissements, espoir (« non, Polina, personne ne peut résister à un cheese-cake aux airelles ! »), puis retournement, vacuité des eaux et ainsi de suite. J'attrapai une étrange maladie que l'aînée de mes cousines, médecin, diagnostiqua comme « un possible choléra ». Liolia se couvrit des pieds à la tête du saphir de ses yeux, elle s'appuya au mur et dit : « *Qu'est-ce que je vais dire à Nonnotchka ?* » En revanche, l'autre, la triste Bella, énonça d'un ton sans réplique : « On va lui donner de la sanguisorbe. »

La sanguisorbe, c'est une herbe magique (vous vous rappelez Hauff⁶, *Le Nain long-nez*⁷, l'oie pleine de sagesse)

6. Wilhelm Hauff (1802-1827) : Auteur de contes.

7. Il s'agit d'un garçon transformé par une méchante sorcière en nain bossu au nez difforme.

en laquelle on espère quand tout espoir est perdu. Son appellation correspond à l'intensité de son action ; n'étant pas le marquis de Sade, je vous épargnerai les détails. Nous allâmes en acheter au marché – j'avais la nausée, je chancelais, la tête me tournait. Liolia, craignant de me laisser seule à la maison, me soutenait fermement par le coude. C'était un jour très clair et très ensoleillé, Joe Dassin voguait au-dessus du marché et assurait que si tu n'existais pas, dis-moi pourquoi j'existerais. Ben voyons ! Le marché bouillonnait, en effervescence, et dans des cuves nageaient des têtes de cochon dentues – elles nageaient et souriaient dans leur sommeil ensorcelé. Liolia acheta des pêches et y planta ses petites dents de chat blanches comme du sucre : il faut être forte, ma chère, me dit-elle dans un sourire.

Tiens, j'ai oublié de dire le principal : elle est peintre, nous ramenions dans nos parkas d'effrayantes fleurs sibériennes empestant l'amer et l'aigre et elle les peignait – toujours semblables à elle, un brin ébouriffées, les ombres tombant légèrement à côté, les couleurs trop vives. Elle avait vu juste. En effet, je ne me suis jamais mariée, parce que je ne sais rien faire sinon me réjouir et m'horrorifier de la beauté absurde des choses : le soir, le vent, le las visage caravagesque de celui qui dort très doucement à mes côtés.

Vent d'automne

*À Mark Lipovetsky¹,
que je remercie de m'avoir appris
à aimer la littérature soviétique*

*Où les étourneaux qui manquent de nichoirs
font-ils leurs nids ?*

Comme s'il s'agissait d'une petite grenouille que janvier a transformée en glace ou d'une anguille qui vient de naître, je veux regarder au travers de lui, le voir tout entier et nous le restituer, bien qu'il soit douteux que nous nous réjouissons particulièrement de le retrouver. J'ai l'intention de jeter un œil à l'intérieur de la machine à produire des mots dénommée Bianchi² et d'y voir ce qui est resté

1. Né en 1964, professeur de littérature russe à l'université de Columbia et critique littéraire. Auteur d'une thèse sur le conte dans la littérature soviétique.

2. Vitali Valentinovitch Bianchi (1894-1959) : Écrivain, auteur de quelque 120 livres pour enfants qui mettent en scène les animaux et la nature.

invisible à ce jour. Peut-être suis-je influencée par sa supposition que c'est justement la vie invisible, dissimulée, qui est toujours plus captivante, plus puissante, plus complexe que ce que saisit un œil indifférent, pressé de connaître. L'idée m'apaise que, contrairement à ce que nous croyons, la nature ne ressortit pas à l'abstraction d'un grand poète chimérique, mais à la concrétude d'un poète raté, inepte.

Il se trouve que, tandis que nous pataugeons dans la neige et sentons l'omniprésence de la glace, très profondément sous nos pieds, le printemps a déjà été conçu, mieux, il se déploie – se prépare – de toutes ses forces. Dans les terriers, les ténèbres et la puanteur, sont nés et s'affairent une multitude de petits de la nouvelle moisson, l'eau a gonflé, les plantes mortes sont prêtes à revivre, les racines ont écarté leurs doigts pour s'agripper au nouveau printemps.

Mais où le chercher, cet observateur de la nature ? Et comment le reconnaître si on le rencontre ? Celui qui m'occupe aujourd'hui a tout fait pour brouiller les traces, éloigner des terriers chasseurs et prédateurs, près de lui, hier, et après lui, aujourd'hui. En ce temps-là, les chasseurs et les prédateurs étaient ceux qui, par la flatterie, les caresses et la torture, enfin, par leur puissant exemple personnel, séduisaient les fournisseurs de mots, les forçaient à s'assimiler, à changer leur nature au nom de la vie sur terre, au nom de publication et de publicité, au nom des biens et de la quiétude. Même si les appartements d'apparat de ces créateurs de mots de troisième zone étaient on ne peut plus ternes : l'eau gouttait depuis le plafond dans une écuelle, une goutte rebondissait sur le museau du chat qui, dégoûté, secouait ses moustaches, les oreilles couchées en arrière.

Mais aujourd'hui, ces chasseurs et ces prédateurs – de très loin –, ce sont nous, nous, les vigilants, qui séparons

le bon grain de l'ivraie dans une hautaine chasse au faucon, avec l'intention de confier à l'oubli, de plonger définitivement dans le flux stérile du Léthé incapable de produire de nouveaux sens ceux qui ont soufflé sur la braise des mots, ce sont nous qui cherchons à les juger, à les classer en catégories : ceux de deuxième, de troisième ordre, les insignifiants. Or, leur propos se bornait tout simplement à survivre et, le cas échéant, à conserver ne fût-ce qu'une partie de leur moi authentique ; quel que soit pour eux le sens de ce mirage d'« authenticité », cette part authentique était dissimulée dans un tiroir de bureau, conservée dans l'alcool ou encore – oui, oui, c'était là le moyen le plus sûr – placée au vu et au su de la chasse afin que son accessibilité lui fasse perdre tout intérêt aux yeux des chiens courants et des prédateurs, comme si cet « authentique » était une « charogne » :

« Communiqué d'un de nos correspondants forestiers de la région de Tver : hier, en creusant, il a découvert dans la terre une drôle de bestiole. Ses pattes de devant étaient griffues ; en guise d'ailes, son dos s'ornait d'étranges membranes palmées ; son corps était recouvert de poils jaune-brun formant un court et épais pelage. Il tenait à la fois de la guêpe et de la taupe : était-ce un insecte ou un petit mammifère, on ne sait. Explication de la rédaction : il s'agit d'un étonnant insecte semblable à un petit mammifère. Il se dénomme courtilière. Qui veut en trouver une doit arroser la terre d'eau et recouvrir l'endroit de copeaux. La nuit, les courtilières se glissent sous les copeaux dans la boue et l'humidité. C'est là que nous les verrons. »

Regardons donc sous les copeaux, dans la boue, et nous verrons.

Le duel des conteurs

Vitali Valentinovitch Bianchi passa sa vie dans le labeur et l'ivrognerie, mais à la fin de ses jours, sa voix partit au zénith, se transforma presque en paillement, en fausset de moustique ; quant à lui, il s'alourdit, perdit ses jambes, mais ne put cesser de taper ses traces à la machine d'un seul doigt. Ses contemporains se souviennent de sa force herculéenne et de son ralentissement tout aussi herculéen, du charme aristocratique déclinant de son visage progressivement enflé comme à la suite d'une attaque de moucheron. Parmi ses contemporains, le plus enclin aux observations nota :

Bianchi me saisit par les jambes, me fit pivoter et je me retrouvai la tête en bas. Riant aux éclats, il me maintint dans cette position sans que je puisse me retourner. Que j'étais donc humilié ! Je mis longtemps à retrouver mes esprits. J'étais loin d'être faible physiquement, mais, là, c'en était trop. Vexant ! Et surtout, cette force me parut grossière et hors de ma portée. Un sentiment absurde tenant tout à la fois de l'envie et de la jalousie m'envahit. Il se dissipa progressivement. Bianchi était simple et pur. Mais le diable était à l'œuvre...

Mais le diable était à l'œuvre.

L'ethnographe des belles-lettres répète cette phrase à l'envi, sans doute lui plaît-elle, l'aide-t-elle à diagnostiquer le déclin de ce qu'il observe, un être fort, de bon aloi, perverti par sa propre interprétation des circonstances. Entre Evgueni Lvovitch Schwartz³, petit homme au crâne

3. Evgueni Lvovitch Schwartz (1896-1958) : Prosateur, scénariste, dramaturge, journaliste, poète, écrivain pour enfants. À partir de 1925, il fut le collaborateur permanent des journaux pour enfants *Le Serin* et *Le Hérisson*. Auteur de nombreuses pièces : *Underwood*, *Le Trésor*, *La Reine des neiges*, *L'Ombre* (1940, interdite juste après la première),

d'œuf, aux mains qu'un parkinson fait trembler à telle enseigne qu'il lui arrivait parfois de repartir bredouille de la poste car ses mains bougeaient si fort que dérouler à l'aide d'une perfide plume rouillée la chenille des mots d'un télégramme lui était impossible, tandis que derrière lui, la queue bouillonnait, méprisante et sinistre. Un petit homme totalement dépourvu du don d'oublier et de pardonner, de ne pas voir, sans doute le plus perspicace, le plus dégoûté de sa génération criblée d'ulcères moraux. (Et encore, je m'exprime de façon stérile ! J'essaie parfois d'imaginer ce qui serait arrivé si l'usure de l'âme de cette génération était devenue physiquement visible et palpable... On n'ose imaginer son aspect !) Schwartz était venimeux en raison de sa monstrueuse vulnérabilité et d'une témérité irréfléchie. Il fut l'une des très rares personnes « de prix » qui refusèrent de quitter la ville-dystrophique à l'automne 1941 (cette appellation est une spirituelle invention tardive de Bianchi). On l'exfiltra pendant l'hiver, en proie à la psychose et au délire de la faim.

Ses photographies, surtout celles où il est entouré de ses amies, ressortent nettement du courant de l'époque ; leurs visages fins, moqueurs, bien dessinés sont illuminés, comme des coquillages éclairés de l'intérieur. Evgueni Schwartz était d'une magnanimité douloureuse : dans les livres de comptes de ses carnets il ne nomme pas ceux de ses amis qui se rendirent coupables de dénonciations, de chicanes, de scènes d'hystérie, de diffamations.

Une nuit (sur le siège de Leningrad), *Le Dragon* (sa pièce la plus connue, créée en 1943, interdite en 1944, elle ne fut autorisée qu'en 1962). Ses carnets furent publiés en 1989 ; *Carnet d'adresses* en 1997. Dans Leningrad assiégé, il fit des émissions de radio anti-hitlériennes. En décembre 1941, il fut évacué à Kirov avec sa femme. Il refusa de charger son ami Oleïnikov condamné et aida la famille de Zabolotski, arrêté. Il avait coutume de dire : « J'écris de tout sauf des dénonciations. »

Lorsque l'on compare les protocoles des séances où les amis de Schwartz glapirent comme autant de bouffons qu'il n'était qu'une nullité nuisible et les notes qu'il rédigea plus tard à leur sujet, on demeure glacé, interdit : semblable pardon est-il possible ? Ou bien avait-il totalement tué en lui tout lien avec eux ?

Comme tous les humoristes prétendant dans les années d'or faire des rimes, pousser des cocoricos, des miaous et des bêlements pour *Le Serin* ou *Le Hérisson*⁴, Schwartz était un libertin, autrement dit, il appréhendait de façon allégorique ses vices et ceux d'autrui, de là le choix du genre – pour finir nous parlons en ce moment de contes et de conteurs –, de là, aussi, le refrain « le diable était à l'œuvre ». Schwartz, et nous à sa suite, était intéressé par le genre allégorique du duel entre l'âme humaine et le diable du temps, par les pitoyables subterfuges dont usaient les habitants de cette époque dans leurs tentatives de lui plaire et en même temps de s'en dissimuler. Peu après sa deuxième attaque, Bianchi dit à Schwartz : « Si tu veux comprendre ce qu'on ressent après une attaque, mets ces lunettes. » Sur la table, il y avait des lunettes noires au travers desquelles l'univers semblait presque éteint. À la fin, la lumière noire s'empara du conteur Bianchi, le conteur Schwartz le remarqua et, accablé, en fit le constat.

Traduction du blanc

Son arrière-grand-père, chanteur d'opéra, s'appelait Weiss. À la demande de son imprésario, il se traduisit de l'allemand en italien pour des tournées en Italie ; le son,

4. *Le Hérisson (Ej)* était un mensuel pour enfants (1928-1935). À partir de 1930, il parut avec un supplément, *Le Serin (Tchij)*. Il compta parmi ses collaborateurs K. Tchoukovski, S. Marchak, M. Zochtchenko, E. Schwartz, N. Oleïnikov, D. Harms, N. Zabolotski, V. Bianchi.

le mode changèrent, mais la couleur resta. Le son était désormais léger, dirigé vers le haut comme une bulle, une bulle volant au-dessus d'une plaine blanche, toute blanche, ce n'est qu'au bord que l'on peut voir les traces de petites pattes lasses : enfants, devinez qui c'est !

Un garçonnet longe en traînant les pieds un diorama qui recèle des animaux empaillés. Sous le sabot argenté d'un renne angoissé aux yeux morts, aux naseaux flairant l'air (et si on allait lui re-tirer dessus, en abîmant le travail du taxidermiste ?), a poussé un champignon mort, Dieu sait pourquoi ces petits champignons de verre sont placés aux pieds des animaux empaillés, pour que nous n'ayons pas de doutes, que nous reconnaissons les formes de non-vie et éprouvions honte et tendresse. Au-dessus de la tête du renne est cloué un pivert empli de copeaux. L'œil mort de l'oiseau, lui, ne connaît pas d'angoisses : il est ouvert au monde et tourné vers son but.

Les animaux empaillés étaient monstrueux, se souvient le vieillard Bianchi à la fin de son histoire. Comment leur rendre la vie ? demande le vieillard Bianchi d'une voix enfantine. Il faut des mots bons, forts. « Il faut la poésie » : ce mot encombrant, ce mot de carton, il le transporta avec lui toute sa vie. En vain.

Avant l'ornithologie, une autre passion éperonnait le jeune garçon : le football. Il se produisit dans les fameux clubs Petrovski, Neva, Unitas. Remporta la Coupe de printemps de Saint-Pétersbourg en 1913. La Coupe de printemps : en avril le vent venu de la Neva s'emplit de l'odeur de la glace brune et friable. Les divas rostrales⁵ offrent au vent printanier leurs tétons gonflés.

5. Les deux colonnes rostrales érigées en 1805-1810 par l'architecte Thomas de Thomon à la pointe de l'île Vassilevski sont des ouvrages

Grand, les jambes protégées par des guêtres, le front en sueur, les tempes parsemées de perles, les cheveux gras et raides, l'adolescent Bianchi court après le ballon, il a le souffle coupé, c'est une souffrance et c'est une joie.

Son père, célèbre ornithologue, derrière lequel, enfant, il trottinait le long des hautes fenêtres des salles désertes du Musée⁶, n'approuvait pas le football car, naturellement, il voulait voir en son fils une réplique de sa propre personne. Ce dernier obéit et intégra le département de sciences naturelles de la faculté de physique et de mathématiques de l'université de Petrograd, mais il n'obtint jamais le diplôme de fin d'études parce que tout se finit de soi-même.

Sang tiède ?

Demi-instruit, demi-poète, demi-savant. « Ceux que le feu a touchés sont impressionnables, faibles. » Ceux que le feu a touchés, remarque Schwartz désireux de ne rien laisser en dehors du champ de ses remarques, et ceux qu'on a abandonnés en plein gel.

Que puis-je faire/refaire à présent ? Me figer ?

Filer doux ? Sous la glace – faire semblant d'être glace ? Prendre la forme de l'hiver tout proche ? Geler comme gèle un rêve : par une nuit blanc-rose, la Fontanka s'écoule comme du jus de tomate d'un bocal brisé, forme une flaque, mais en réalité c'est toi qui as les mains en sang. Et moi qui jusqu'à cet instant précis entretenais avec

monumentaux. Elles s'ornent de figures de proue et de rostres de navire. À leur base quatre grandes statues figurent quatre grands fleuves de Russie.

6. Département d'ornithologie du Musée zoologique de l'Académie des sciences.

toi des relations affectées de distance et de respectueuse élévation, je m'incline pour lécher ces énormes, stupides doigts sanglants. Surmontant ton étonnement enivré, tu me dis d'un ton sentencieux : « Ce n'est en rien une raison pour se TU-toyer. »

Oui, si ça se trouve, je vais faire semblant d'être glace.

En attendant, Bianchi écrit lui-même des mots magiques (en d'autres termes, beaux, forts et utiles) sur la métamorphose en glace. Pas de la poésie, mais le journal d'un naturaliste, il suce son minable crayon et note. Il représente l'arrivée des frimas d'automne, comme une torture ou un acte d'amour, quelle différence ?

Les vents d'automne arrachent ses derniers haillons à la forêt. Cette mise à nu terminée, l'automne passe au deuxième acte : il refroidit l'eau. Les poissons se blottissent dans des fosses abyssales pour passer l'hiver loin du gel. Sur la terre aussi le sang tiède se glace dans les veines. Insectes, souris, araignées, mille-pattes se cachent on ne sait où. Réfugiés dans des crevasses sèches, enroulés les uns aux autres, les serpents hibernent, pétrifiés. Les grenouilles s'abritent dans la vase, les lézards se dissimulent sous l'écorce demeurée sur les souches, figés dans l'immobilité. Selon le dicton, l'hiver venant, sept mauvais temps : qui sème le vent récolte la tempête, ravages, saccages, mugissements, torrents de pluie, tout est trouble, la bise balaye la neige.

Devenir un serpent lové tout contre ses congénères engourdis, tel est aujourd'hui mon but. Le vent d'automne – on ne peut y survivre, le surmonter que par la métamorphose, qu'en modifiant sa nature afin qu'elle se confonde avec ce qui l'entoure, neige, boue ou nuit.

Sortie de secours et QUELQU'UN

Comment discerner du blanc sur du blanc ? Bianchi espérait que, lui, il le discernerait, mais que lui, il ne serait pas repéré. Tenez, voici le plus effrayant de ses contes.

Le Renard et le Souriceau

Souriceau, Souriceau, tu as le nez sale. Pourquoi ?
J'ai creusé la terre.
Pourquoi tu as creusé la terre ?
J'ai fait un terrier.
Pourquoi tu as fait un terrier ?
Pour me cacher de toi, Renard.
Souriceau, Souriceau, je t'aurai à l'œil !
Mais, moi, j'ai une belle chambre dans mon terrier.
Quand tu voudras manger, tu sortiras !
Mais, moi, j'ai une belle resserre dans mon terrier.
Souriceau, Souriceau, sais-tu, ton terrier, je le démolirai.
Et moi, je te fuirai par la sortie de secours. Ni vu ni
connu !

Bianchi fut probablement arrêté par les organes de la police secrète soviétique un plus grand nombre de fois (cinq) que la plupart de ses confrères en littérature. Cinq fois de suite il vécut l'horrible attente de l'inévitable, la répétition de l'horrible soulagement né de l'horrible survenue de l'événement, l'humiliation, la désespérance, l'espoir, le désespoir, les semaines et les mois d'absence à soi-même, le miracle.

Après avoir consulté les archives, un historien local fit la communication suivante :

« En fouillant dans les archives du comité régional du PCUS⁷, je suis tombé par le plus grand des hasards sur

7. Parti communiste de l'URSS.

un document intéressant ; il s'agit de la conclusion de l'acte d'accusation émis le 23 février 1925 par la section du gouvernement de l'Altaï de l'OGPU afin de traduire en jugement un groupe de SR⁸ de Barnaoul et de Biisk (ils étaient tous originaires "de Russie", comme on disait alors). J'y trouvai plusieurs mentions de Vitali Bianchi. Les voici : "En novembre 1918, arrive à Biisk un certain Belianine⁹-Bianchi Vitali Valentinovitch, SR, collaborateur du journal SR *Le Peuple* et proche du Komoutch¹⁰. Il avait changé son véritable nom de Bianchi en Belianine en raison des répressions de Koltchak. Le dénommé Belianine-Bianchi et sa femme Zinaïda Alexandrovna Zakharovitch logeaient chez un SR de la ville, Lioubimov Nikolaï Mikhaïlovitch, membre de l'Assemblée constituante. Par son intermédiaire Belianine-Bianchi se lia avec l'organisation SR locale¹¹ et entra au conseil de zemstvo de Biisk en qualité de clerc de deuxième ordre...

En 1921, la Tchecha de Biisk l'arrêta par deux fois. En outre, il passa trois semaines en prison comme otage.

En octobre 1922, V. Bianchi fut prévenu d'une nouvelle arrestation et, nanti d'un ordre de mission en règle, il partit pour Petrograd avec sa famille.

Fin 1925, Bianchi fut à nouveau arrêté et condamné pour appartenance à une organisation clandestine inexistante à trois ans d'exil à Ouralsk. En 1928, à la suite de

8. Socialiste-révolutionnaire. Le parti SR, plutôt tourné vers la paysannerie, fut la principale force d'opposition aux bolcheviks.

9. Bianchi, mobilisé dans l'armée de Koltchak, déserta et changea son nom en Belianine, qui signifie « blanc » en russe (*bely*). Il conserva jusqu'à la fin de ses jours le double nom Belianine-Bianchi.

10. Comité des membres de l'Assemblée constituante ou gouvernement de Samara. Gouvernement SR antibolchevique fondé en 1918. Promulgua des mesures à caractère démocratique et réformateur. Après la prise de Samara par les Rouges, le comité se réfugia à Omsk et fut dissous par le coup d'État de Koltchak.

11. Bianchi avait rejoint le parti SR en 1917. Élu au soviet de Petrograd, il fit un bref passage en politique... qui lui coûta cher.

nombreuses démarches dont celle de Gorki auprès de Iagoda¹², il fut autorisé à déménager à Novgorod, puis à Leningrad. En novembre 1932, nouvelle arrestation. Trois semaines et demie plus tard, il fut libéré “en l’absence de preuves”. En mars 1935, “en tant que fils de noble, ancien SR, membre actif d’une insurrection armée contre le pouvoir soviétique”, Bianchi fut encore arrêté et condamné à cinq années d’exil dans la région d’Aktioubinsk. Ce n’est que sur l’intervention de E. P. Pechkova¹³ que ce jugement fut cassé et Bianchi libéré.” »

La chasse, la poursuite, le danger de mort et la lutte, tels sont les sujets de la majorité de ses contes.

Mais ce qu’il y a de plus frappant, c’est le ton : aucune sentimentalité, aucune compassion pour l’animal aux abois, traqué, mis à mort. Mort et cruauté sont dans la nature des choses.

« Si tu tues un oiseau porteur d’une bague métallique, ôte-lui cette bague et envoie-la au centre de baguage. Si tu prends un oiseau bagué, note les lettres et le numéro gravés sur la bague. Si ce n’est pas toi, mais un ami, chasseur ou oiseleur, qui tue ou capture l’oiseau, explique-lui ce qu’il faut faire. » Aucune pitié pour personne, tout chasseur a toujours raison dans son désir de connaître, d’attraper, de priver de vie et de transformer en trophée. Toute victime a une chance de salut, affirme Bianchi, et si on ne saisit pas la sienne, si on ne la devine pas, on n’est qu’un pitoyable sot.

12. Guenrikh G. Iagoda (1891-1938) : Dirigea le NKVD de 1934 à 1936. Il fut l’initiateur des grandes purges.

13. Ekaterina P. Pechkova (1876-1965) : Femme de Maxime Gorki. Militante de la Croix-Rouge et des droits de l’homme.

La bourrasque

Au début, en moi, tous ces mots, les ombres de poissons et d'oiseaux, le géant à la voix de nain étaient dépourvus de forme et dans leur première incarnation ils ressemblaient à ceci (l'automne finissait seulement et partout dans le sombre Amherst¹⁴ hululaient des masses de chouettes qui sortaient on ne sait d'où) :

Pesant-menaçant le bachique écrivain Bianchi
Fourre ses doigts enflés dans les vilaines blessures
De la terre gelée et de là (d'où)
Lui revient gain-sens-consolation-miracle,
Ivre sobre faible grandiloquent, il connaît chaque
Nœud-racine, il écrit, presque comme il court.
Le cœur défaillant, la forêt lui enfonce dans la gorge
La toison du vent – coffre noir
Du ciel nocturne à la limite de l'hiver¹⁵.

.....
As-tu réussi à devenir toi avant la couche de glace ?
As-tu réussi à devenir chouette avant la couche de glace ?
As-tu réussi à devenir veuve avant la couche de glace ?

Ici l'auteur s'endort et les chouettes aussi. L'auteur rêve des vers d'un autre auteur¹⁶ :

Le vent éclate depuis le bas du ravin
Pousse la houle sur les berges, –
Effraie d'un sifflement furieux
Le grèbe au rouge jabot.
Abat la pie au-dessus du bosquet,
S'élançait dans le ciel, tombe dans la rivière et
Au plus profond de ses vagues
S'étouffe et puis disparaît.

14. Ville du Massachussetts où se trouve le Hampshire College dans lequel Polina Barskova a enseigné.

15. Poème de Polina Barskova.

16. Bianchi.

Ce qui lui réussit le mieux, c'est l'observation des oiseaux.

Notes d'un ornithologue

Dans quel but Vitali Bianchi se rendit-il dans Leningrad assiégé, comment y entra-t-il ? On nous fournit des explications inaudibles : était-ce pour apporter de la nourriture aux camarades de Leningrad, ou pour s'en procurer auprès d'eux (les deux versions sont étonnantes), pour regarder, pour se montrer, pour se châtier ? Une fois rentré, il s'alita pour plusieurs jours.

Son journal en témoigne éloquemment :

6 avril. Resté couché.

7 avril. Resté couché.

8 avril. Resté couché.

Toutefois, il consigna avec bonheur tout ce qu'il avait vu et entendu et le cacha avec le même bonheur (autrement dit jusqu'à sa mort). Je me risque à affirmer que de tous les visiteurs du siège, le naturaliste-dilettante Bianchi fut celui qui le décrivit de la façon la plus juste, la plus fine et la plus méthodique. Ce qui était impossible à regarder, il l'examina et le catalogua. Ajoutons que, naturellement, ses écrits – publiés à présent en totalité – ne trouvèrent pas leurs lecteurs¹⁷.

Ils fendirent les airs telle une énième et repoussante salve issue de 1941, et à laquelle, semble-t-il, nos contemporains tentent d'échapper ; de la même façon dans les

17. Vitali Bianchi, *La ville que les oiseaux ont quittée*. Notes sur le siège de Leningrad dans *Likholet'e, op. cit.*, publié *post mortem* par la fille de Bianchi.

rues de la ville assiégée si visibles et si connues des aviateurs allemands, leurs malheureux prédécesseurs tentaient d'échapper aux obus.

Bianchi – savant loupé/raté, mais savant quand même, répartit ses impressions en rubriques phénoménologiques : le style du blocus, l'humour du blocus, l'indifférence du blocus, le sourire du blocus, la langue du blocus, l'aspect de la ville sous le blocus, le blocus au féminin, les Juifs du blocus – autrement dit, en quinze jours, il comprit ce qui nous reste encore à formuler : que le blocus est une civilisation spéciale possédant tous les traits inhérents aux communautés humaines.

On sourit ici d'une certaine façon.

On commerce ici d'une certaine façon.

On a peur ici d'une certaine façon, et voyez comment on cesse d'avoir peur.

Ici on plaisante de la sorte et ici, chose curieuse et utile à notre écrit, les voici qui se rencontrent : Bianchi cite Schwartz comme l'un des principaux plaisantins du blocus – Schwartz ayant quitté la ville en décembre, nous pouvons en conclure que ses plaisanteries tinrent dans la ville jusqu'au printemps, ne fondirent pas (de façon générale, dans la cité, rien ne fondait).

Oui, c'est donc là qu'ils se rencontrèrent, ces deux faiseurs de contes opposés de l'époque leningradoise, ces deux magiques prestidigitateurs, ces deux didacticiens. L'un avait un ours, l'autre avait un dragon ; lucioles, mésanges, taupes, autant de métaphores de l'Être sous le siège. Eux-mêmes métamorphosés par leur temps en absurdes conteurs-blaqueurs, contraints de camoufler leurs sinistres et charmantes observations de la nature humaine.

Le plaisantin du siège, Schwartz, finit par créer le principal livre parvenu jusqu'à nous sur le phénomène de « la

littérature de Leningrad au milieu du siècle soviétique » : son carnet d'adresses (ou livre de comptes), cabinet de curiosités des monstruosités morales et des défaites de l'âme¹⁸. Entre autres victimes du siècle, à la lettre D apparaît un cardiologue, homme aux mains brûlées. Son patient, Schwartz, regardant ces mains trop roses, trop tendres, trop brillantes, réfléchit : « Au cours d'expériences, un ballon d'oxygène explosa, la porte claqua et il voulut ouvrir les battants brûlants avec ses mains. Elles furent si gravement touchées qu'on les sauva à grand-peine. On le considère comme l'un des meilleurs cardiologues de la ville. Il dut soutenir un combat mortel pour des raisons fort éloignées de la science, mais vit-on se former dans son âme des zones aussi dévastées que la peau de ses mains, c'est impossible à discerner. » Or, c'est précisément cela qu'il souhaitait : discerner, voir à l'intérieur.

Le blocus est néanmoins l'événement majeur du siècle schwartzien de Leningrad ; outre le fait qu'il choisit, s'apprête en permanence à parler de la Terreur, c'est là son principal dessein. Il est déporté dans l'hiver du siège qui suivit la Terreur, il ne peut pas se contrôler, il ne peut pas ne pas en parler. Pour lui, cet hiver éclaire et explique tout et tous, alors que les purges qui avaient précédé avaient tout compliqué, tout troublé. Pratiquement chaque sujet, chaque figure, chaque personnage de son carnet d'adresses lui rappelle cet hiver, l'entraîne là-bas : il se souvient des toits, des bombes, des abris, des visages et des conversations de ses voisins de ténèbres et, surtout, de l'échec de son désir d'écrire sur tout, immédiatement, tant que les mots étaient encore frais ; il se souvient de l'échec de la pièce où il s'apprêtait à décrire sa principale impression, l'interminable nuit du blocus :

18. Schwartz rédigea une série de portraits ainsi que des mémoires à partir d'un vieux carnet d'adresses. Publiés en partie en 1997 et sur Internet sous le titre de *Carnet d'adresses (Telefonnaïa knijka)*.

« Nous descendîmes tout en bas de la cage d'escalier et nous plaquâmes contre le mur comme des sorcières tandis que les avions avec leurs hurlements d'animaux-machines tournaient, tournaient sans discontinuer, et à chaque incursion larguaient des bombes. Un tir puis, au cas où il atteignait sa cible, un claquement sec, et l'oiseau plat de métal agitait ses ailes de métal. » Voyez, leurs points de vue sur le blocus ne coïncident qu'à l'occasion de cette métaphore aviaire. Les notes de Bianchi sur le blocus s'intitulent en effet *La ville que les oiseaux ont quittée*. Pour lui, il s'agit d'un euphémisme, d'un condensé de malédiction, de son « non » à l'espoir.

Le carnet d'adresses de Schwartz est une lamentation face à la pièce avortée. Ce n'est que dans les hommes-sujets disparates, les ébauches hâtivement faufilees de ce livre que le blocus s'impose comme le lieu juste pour l'âme d'un *intelligent* de Leningrad passé par les années 1930. En d'autres termes, c'est l'enfer, la seule vallée où peut exister une âme-lâche, une âme-esclave, une âme-traître, une âme qui a mal tout le temps, qui ne peut jamais, nulle part, ne pas avoir mal ; les écrivains-survivants de Leningrad deviennent fous sous les yeux de Schwartz et celui-ci en porte témoignage (ensuite, de mauvais gré, sans hâte, ils recouvrent la raison) ; sans bruit, comme des feuilles, ils tombent évanouis au sortir des salles de torture des réunions publiques, s'appliquent sans relâche à exceller dans l'art des fausses accusations. Schwartz enterra, accompagna et perdit ses titans, ses ennemis bien-aimés (rien ne saurait se comparer à l'incandescence élégiaque et érotique de sa haine-passion pour Oleïnikov¹⁹), dans son champ de vision restèrent les Voievodine²⁰, les Ryss²¹,

19. Nikolai Oleïnikov (1898-1937) : Poète, scénariste, rédacteur en chef du *Hérisson* et du *Serin*.

20. Vsevolod Voievodine (1907-1973) : Prosateur, dramaturge.

21. Evgueni Samoïlovitch Ryss (1908-1973) : Dramaturge, scénariste.

les Azarov²² et autre menu fretin filtré par le siècle : ces personnages se calment en se retrouvant pris dans le blocus qu'il dénomme, les sourcils froncés, un malheur bénin, celui qui cause votre perte sans vous faire entrer en tentation.

Peut-on dire que pour Bianchi le blocus est aussi un malheur bénin ?

Il existerait, dit-on, un concept d'« accouchement précipité » : le bébé se fraie un passage dans le monde au travers de sa mère pour qui pareil degré de douleur est inhabituel.

Le blocus précipité de celui qui visite la ville soudainement et en peu de temps est la naissance précipitée du savoir. Il voit tout, n'est encore accoutumé à rien, ne fait partie de rien, le sens et Dieu n'ont pas disparu pour lui peu à peu, jour après jour. Sur l'aile d'un avion (assimilé d'emblée à un oiseau car Bianchi ne peut faire autrement), il est transporté dans un lieu où les gens périssent sans murmure et sans exception, un lieu que seules lui avaient évoqué les lettres pitoyables et gênées de ses amis de Leningrad mourants.

Dans la ville assiégée, Schwartz s'intéressa aux gens, de préférence aux figurants (les premiers rôles s'étaient pour la plupart évaporés en quatrième vitesse vers l'est, sans attendre l'arrivée du froid) : enfants, vieilles femmes, concierges, gérants et espions malchanceux, presque aucun d'entre eux ne vivra jusqu'au printemps.

Quant à Bianchi, excité depuis sa plus tendre enfance par le mot de « poésie », il est intéressé par les métaphores – c'est-à-dire les hybridomonstres –, conjonctions d'oiseaux

22. Vsevolod Borissovitch Azarov (1913-1990) : Écrivain.

et de poissons avec des avions, de vers luisants avec les jetons phosphorescents portés dans les ténèbres²³ : que simulent, que contrefont les lambeaux de l'Être du blocus ? Le blocus s'avère ici un phénomène naturel, on assiste à une sorte de *Naturphilosophie* de la situation de siège : dès les premières impressions, tout ici est contre nature, les ailes d'avion, à la différence de tous les étourneaux et gorgebleues à miroir de Bianchi, sont immobiles et, plus largement, il ne s'agit pas d'un oiseau, mais d'un poisson, d'un poisson aérien. Monstrueuse créature naturalisée !

Il essaie de discerner tout cela dans la ville assiégée et, incapable de trouver les mots justes (raison pour laquelle il tombera malade à quelque temps de là), il la recrée métaphoriquement, la ville morte prend vie, feint d'être vivante, comme un diorama dans un musée : « La ville nous cerne toujours davantage. Lentement – on croirait voir les mouvements ralentis d'un film –, lentement, défilent les gens. Pas des gens : des singes au nez saillant. Surtout les femmes : visages osseux, fosses des joues, nez hypertrophiés, inhabituellement proéminents. »

Comme sur ce diorama de son enfance, impossible de distinguer le vivant du mort, le singe au grand nez de la monstrueuse âme du siège exacerbée par la dystrophie.

Revenu de la ville morte, il écrivit quelques méchants vers, chose qui lui arrivait assez fréquemment quand il était en proie à l'émotion :

Insupportable froid de loup,
Privations toujours plus nombreuses,

23. En hiver, Leningrad, privé d'électricité, était plongé dans l'obscurité. Pour éviter de se foncer dedans, les passants portaient sur leurs vêtements des jetons phosphorescents que l'on rechargeait à la lumière du jour ou d'une bougie.

Coups de marteau incessants dans les tempes :
On y périt, on y périt pour rien !

Motacilla. Jargon d'ornithologue

Rentré de la ville morte, il resta couché, griffonna dans son petit journal secret et recommença à partir dans la forêt, à y demeurer, les yeux ouverts ou fermés, prêtant l'oreille, les narines en éveil, scrutant les lieux. Le monde où réside Bianchi nous est étranger, ses mots sont obscurs comme des leurres, ils nous inquiètent et ont néanmoins à voir avec nous :

Dans les buissons humides sont apparus des gorgebleues à miroir et des tariers multicolores, dans les marais, des *motacilla* dorées. Sont arrivés les pies-grièches écorcheurs (*Lanius collurio*) à la poitrine rose, les combattants variés au somptueux col de plumes, la marouette et le râle sont revenus des pays lointains, ainsi que les rolliers vert et bleu.

Alors, dites-moi donc, que sont toutes ces créatures ? Que voyez-vous quand vous lisez que « sont arrivés les *Lanius collurio* à la poitrine rose » ? Quels miracles comiques et impossibles ? Il est parfaitement évident, parfait et évident, que l'auteur les a tous inventés – nous sommes devant une planète étrangère, fruit de l'imagination d'un homme qui n'a pas su trouver de raisons convaincantes d'habiter sa propre planète.

Des *motacilla* ? C'est quoi encore, ces *motacilla* ? Mais non, bien sûr que non, affirme Bianchi, c'est nous, sur notre planète, dans notre borborygme, qui sommes étrangers, aveugles, muets, indigents.

Nous (moi, je veux dire) ignorons ce qu'est le gorgebleue à miroir (oiseau de la famille des turdidés, ordre des passériformes. Selon la méthode de classification adoptée,

on peut aussi le ranger dans la famille des muscicapidés. Taille à peine inférieure à celle d'un moineau domestique. Longueur : environ 15 cm. Poids du mâle : 15 à 23 grammes, de la femelle, 13 à 21 grammes. Dos, brun ou gris-brun. Bas du dos, roux. Gorge et jabot bleus avec, au milieu, une tache rousse ; la tache peut être blanche ou simplement entourée de blanc. Sous le bleu on peut voir des demi-cercles noirâtres puis roux sur toute la largeur de la poitrine. La queue est rousse et noirâtre vers le haut, les plumes du milieu de la queue sont brunes. La femelle est dépourvue de couleur bleue et rousse. Sa gorge est blanche et bordée d'un demi-cercle brunâtre. Le bec est noir, les pattes brun-noir.)

Peu nous importent gorge et jabot ! En plongeant dans cette prose, on s'enfonce dans un univers médité et prémédité. Plus on progresse dans cette langue bleu-vert et bleu ardoise, moins on entend les vagues qui battent le quai de l'Université, plus s'éloigne le tremblemen(t)songe de la ville avec ses littérateurs occupés à se poignarder et à boire leur mutuel poison, et avec leur nécropole²⁴. Il reste Bianchi, seul, arpentant la vase glacée d'un bourbier, tout ouïe, les voilà, les voix des oiseaux, les voici, les voix des poissons. Comme ce faible d'esprit du conte parti dans la forêt pour se cacher du tsar et qui soudain y voit clair. « J'espère faire un dictionnaire de la langue d'ici. » Pas d'ici ! Lors de son énième auto-exil au village de Mikheïevo, district de Mochenskoïe, où il se trouva-cacha pendant le premier hiver de la guerre, il ne cesse de rassembler ses mots magiques qui le défendront. Une langue occultée, invisible, collection de mots authentiques : l'objet de sa foi.

24. Nécropole du cimetière Volkovo à Saint-Pétersbourg, où sont enterrés nombre d'écrivains célèbres.

Fin heureuse

« Nos correspondants forestiers ont brisé la glace du fond d'une mare et ont découvert de la vase en dessous. Il y avait dedans un grand nombre de grenouilles qui s'y étaient réfugiées pour l'hiver par tas entiers. Quand on les en retira, on constata qu'elles étaient exactement comme du verre. Leurs corps étaient devenus extrêmement fragiles. Le plus faible choc brisait leurs petites pattes minces avec un léger craquement sonore. Nos correspondants forestiers emportèrent chez eux quelques petites grenouilles et les réchauffèrent très prudemment dans une pièce tiède. Elles reprirent vie peu à peu et se mirent à sauter sur le sol. »

Hop ! Disparu, ni vu ni connu !

À Viktor Alfiorov¹

Tableaux vivants Document-conte²

Personnages :

Antonina / Totia (37 ans³)

Moïsseï (25 ans⁴)

Anna Pavlovna, surveillante de l'Ermitage (70 ans)

1. Viktor Alfiorov, né en 1977. Metteur en scène de théâtre, acteur de théâtre et de cinéma.

2. Ce texte a été mis en scène par V. Alfiorov au Théâtre des Nations à Moscou.

3. Antonina Nikolaïevna Izerguina (1906-1969) : Diminutifs : Totia, Totka, Totinka, Tonia. Spécialiste d'histoire de l'art (Allemagne, art occidental). Réputée pour sa beauté et son esprit, elle travailla toute sa vie à l'Ermitage, dont elle dirigea le département de peinture et de sculpture occidentales. Elle fit découvrir au public russe l'impressionnisme, le post-impressionnisme et Matisse. Elle vécut une relation passionnée avec Moïsseï Vakser. En 1946, elle épousa Joseph Orbeli, directeur de l'Ermitage de 1934 à 1951. Elle fut également alpiniste.

4. Moïsseï Vakser (1916-1942) : Diminutifs : Moussia, Moussienka. Peintre, architecte, dessinateur extrêmement doué. Pendant la guerre, il réalisa des affiches pour la défense de Leningrad. Il vécut avec Antonina Izerguina, à qui l'unit une grande passion, dans l'Ermitage, dont les sous-sols avaient été transformés pendant le siège en abris antiaériens.

Premier tableau
Poupées de chiffon. Novembre

Dans la pénombre de la scène, une table. Deux personnes essaient de s'y tenir couchées à leur aise. Ce sont Moïsseï et Totia. Tous deux sont enroulés dans des couvertures ouatinées d'un blanc sale et toutes sortes de hardes. Les yeux des spectateurs s'accoutument progressivement au faible éclairage et l'on comprend que l'action se tient dans une salle de l'Ermitage. Le sol est jonché de sable et de verre brisé.

TOTIA. – Cher ami, je dois dire que je crève de froid !...

Moïsseï et Totia se retournent, s'efforcent de se rapprocher, remuent gauchement : leurs mouvements évoquent ceux de bébés phoques sur la grève.

MOÏSSEÏ. – Et comme ça ?

TOTIA. – Et comme ça j'ai encore plus froid...

MOÏSSEÏ. – Toi alors ! Et puis quoi ?

TOTIA (à voix basse). – Et puis j'ai peur...

MOÏSSEÏ. – Quoi ? Hein ? Totia ! Totia ! Qu'est-ce que vous avez dit ? (Moïsseï est enroulé dans une couverture, sa tête est couverte de plusieurs cache-nez et d'une capeline de dame, si bien qu'il n'entend pas toujours. Plus généralement, l'important, c'est leur habitude de s'appeler en permanence l'un l'autre à la rescousse.)

TOTIA. – Nique ta mère, Moussia, très cher, j'ai peur ! J'ai peu-eur !

MOÏSSEÏ. – Totia, ne criez pas, s'il vous plaît... et ne dites pas de gros mots. Je n'aime pas ça, je vous aime mais votre façon de jurer, je ne la supporte pas ! Et ne te plains pas, ça n'est pas comme ça qu'on se remonte le moral... Souviens-toi que nous sommes convenus de ne pas perdre courage. Et puis je me disais que la peur t'était inconnue. Tu te rappelles quand Irakli⁵ nous a

5. Irakli Andronikov, écrivain et critique littéraire.

présentés : « Moïsseï, voici Totia, qui nous a jugés dignes d'une visite. Totia est la plus jolie femme de Leningrad... Et celle qui a le moins froid aux yeux. Elle règne sur les cimes et sur les cœurs ! »

TOTIA. – Et la plus impudique, il ne l'a pas dit ?

MOÏSSEÏ. – Ça, je l'ai compris tout seul.

TOTIA (*l'imitant*). – « Moïsseï, vous qui êtes vierge, je tiens à vous présenter Totia qui règne sur les cimes, les puissants slips kangourous et les fières braguettes ! Sur les Elbrouz des vanités et des convoitises masculines ! Celle qui s'est concoctée la liste érotique la plus époustouflante de la Ville des trois révolutions... »

MOÏSSEÏ. – Totia, ne sois pas vulgaire ! Je vais te mettre à l'amende chaque fois !... J'exigerai d'être payé. Pour chaque obscénité, un baiser !

TOTIA. – Pour ça pas de problème, tant que tu veux, je me disais que tu allais me réclamer des cigarettes ou, qui sait, du sucré, Dieu nous en préserve... Mes petits morceaux de sucre... Mes caramels... Par contre, un baiser, d'accord, seulement je devrai chaque fois te démailloter... et te remmailloter. Eh bien, c'est ce que je vais faire...

MOÏSSEÏ. – Tu peux être sûre que je vais exiger ! Autrement, dans cet enfer, nous allons nous racornir complètement, devenir de vraies bêtes sauvages ! Des fauves, il n'y a pas d'autre mot... (*D'excitation/de chagrin il se trémousse, perd l'équilibre et s'effondre/glisser de la table.*)

TOTIA. – Moïsseï !

Pause. Silence.

Moussia !... Où es-tu ? Tu es où ? Tu es tombé, dis ? Tu as roulé ? Tu as mal ? Je ne te vois pas !

(En bas Moïsseï pouffe de rire, à moins qu'il ne geigne.)

TOTIA. – Moïsseï, qu'est-ce qui t'arrive ? Où es-tu ? (*Elle est prise d'une quinte de toux.*)

MOÏSSEÏ. – Oui... Tu sais à quoi j'ai pensé, figure-toi que j'ai roulé tout emmailloté et que maintenant je ressemble à notre charmante momie de la salle égyptienne, à la momie du grand prêtre ! Dix siècles avant notre ère et un état de conservation satisfaisant.

TOTIA. – Quand j'étais jeune et que j'allais lui rendre visite, je n'arrêtais pas de me répéter son nom : Pa-di-ist... Je n'arrivais absolument pas à le retenir. Au début, quand je le regardais, je me demandais tout le temps pourquoi il se mordait la lèvre comme ça, et puis, avec son sourire putassier, j'avais toujours l'impression qu'il se moquait de moi... Et quand Macha a été arrêtée et puis qu'on l'a libérée... Et quand Irakli a été arrêté... et puis libéré... Et quand papa a été arrêté, libéré et encore arrêté... Et en ce moment il se moque de nous, de nous tous autant que nous sommes... Il est momifié et nous sommes tous... devenus... comme lui... nous allons le devenir... (*Tout à coup, elle se tait, silence pesant.*)

MOÏSSEÏ. – Totia ? Tu ne dis rien ? Parle ! Le silence me fait peur... Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Ou elle dit des grossièretés, ou elle est muette comme une carpe...

TOTIA. – Pa-di-ist... En ce moment, c'est comme ça qu'on les appelle...

MOÏSSEÏ. – Qu'on appelle qui ? Où ? Comment ?

TOTIA. – Il y en a un qui m'a raconté, tu sais, notre syndic... Faut dire qu'il a vraiment une sale gueule... une très sale gueule ! Faut voir cette bobine ! Ceux qu'ils trouvent, ils les appellent des poupées de chiffon et aussi des momies, et puis, tu sais, ils disent aussi – ça c'est une trouvaille – des fleurs... et aussi des perce-neige...

MOÏSSEÏ. – Des fleurs ? Et pourquoi des fleurs ?

TOTIA. – Ben, on les laisse... À proximité des hôpitaux, comme ça... Dans les entrées... Près des becs de gaz... Enveloppés dans des chiffons de couleurs vives, des petites couvertures pour qu'ils soient plus faciles à

retrouver... Et comme ça, ceux qui les découvrent les appellent des fleurs. On dit qu'on va cueillir des fleurs...

MOÏSSEÏ. – Seigneur Dieu ! Et les perce-neige, qu'est-ce qu'elles ont à voir là-dedans ?

TOTIA. – Tu manques vraiment d'imagination... Figure-toi qu'au moment du dégel tout ça émerge de dessous la neige, on voit tout... Bien que tu parles d'un dégel, tout est recouvert de neige depuis octobre.

MOÏSSEÏ. – Étonnant, Totia, ce nouveau lexique, comme si ce blocus avait sa langue à lui...

TOTIA. – Sa langue, ses mœurs, ses prix et ses lois...

MOÏSSEÏ. – Ouais, et aussi ses falbalas !

Moïsseï réussit enfin à se redresser dans sa couverture, il défait un peu ses bandelettes/se dégage et nous voyons qu'il s'est entortillé dans tout ce qui lui tombait sous la main : des châles, des habits bizarres, un curieux bonnet comme en portaient nos grands-mères ; ses mains disparaissent sous un manchon qu'il scrute d'un air éberlué...

MOÏSSEÏ. – Si quelqu'un m'avait dit il y a un an que je me retrouverais aux côtés de ma Bien-Aimée, de la Dame de mes pensées, un bonnet sur la tête et les mains dans un manchon... J'aurais été... oui, j'aurais été extrêmement étonné ! Mon bébé, tu entends ?! Ce n'est pas si souvent que je suis allé à un rendez-vous amoureux coiffé d'un bonnet tuyauté et les mains dans un manchon.

TOTIA. – De façon générale on ne vous a pas souvent vu courir à des rendez-vous d'amour... Moïsseï, dites-moi un peu où vous avez trouvé ce manchon, hein !

MOÏSSEÏ. – Vous me faites une scène de jalousie, Totia ?... Voilà qui est même diablement agréable !

TOTIA. – Que non... Jalouse... Non... Je me suis souvenue... à quelle occasion j'ai entendu le mot « manchon » pour la première fois, et pourquoi il est rangé dans un coin de ma mémoire. Maman nous lisait, à Macha et à

moi, l'histoire de la Reine des neiges⁶... Tu te rappelles ce livre ?

MOÏSSEÏ. – Jaune ? Dans la traduction de Hansen ? Grand Dieu ! Je me rappelle même son odeur ! Les livres sentent si bon...

TOTIA (*elle déclame d'une voix « enfantine » et en même temps menaçante*). – Gerda et elles montèrent dans une calèche et, rebondissant sur les troncs et les mottes de terre, gagnèrent à toute allure les profondeurs de la forêt. La fille des brigands était de la taille de Gerda, mais plus forte, les épaules plus larges et le teint plus sombre. Ses yeux d'un noir de jais avaient un fond de tristesse. Elle enlaça Gerda et dit : « Ils ne te tueront pas tant que je ne me mettrai pas en colère contre toi ! Tu es une princesse, n'est-ce pas ? – Non ! » répondit la fillette. Et elle raconta ce qu'elle avait dû subir et combien elle aimait Kay. La fille des brigands la regarda d'un air sérieux, fit un léger signe de tête et dit : « Même si je suis furieuse contre toi, ils ne te tueront pas. Il vaut mieux que ce soit moi qui te tue ! » Elle essuya les larmes de Gerda et enfouit ses mains dans un mignon manchon doux et chaud.

MOÏSSEÏ. – Et moi j'enfouis mes pauvres bras tout raides dans ce mignon petit manchon... Complètement élimé au fait... Assez dégoûtant... Et pourquoi tu te rappelles si bien tout ça ? Comment se fait-il que tu le saches par cœur ?

TOTIA. – C'était notre jeu préféré, à Macha et à moi ! Nous passions notre temps à jouer à être des personnages de contes... Et naturellement... à la Reine des neiges... Notre préféré : toute cette beauté morte nous flanquait une frousse bleue. Nous en faisons tout un théâtre, ça s'appelait *Tableaux vivants tirés d'Andersen*... On y passait toutes nos soirées... Tu vois, je ne savais pas quel rôle choisir, j'avais envie d'être toutes ces filles, la fille des brigands, Gerda, la Reine des neiges. (*Elle s'efforce de les représenter par gestes.*)

6. Conte de Hans Christian Andersen (1844).

Je les comprenais toutes, tu saisis ?... Quand j'étais petite, il me semblait qu'elles étaient toutes moi, et moi elles... Et c'est à ce moment que Macha a commencé à chanter... Et qu'elle a eu l'idée de... Elle n'arrêtait pas de chanter la chanson de la Reine. (*Elle fredonne l'air, perd le rythme ; Moïsseï essaie de l'accompagner, mais il chante à contretemps.*)

MOÏSSEÏ. – Eh bien, Totia, en ce moment, tu es précisément la brigande !... Regarde, tu passes ton temps à m'enguirlander, tu te fâches, je ne serais pas surpris que tu en viennes aux mains...

TOTIA (*on dirait qu'elle réfléchit à haute voix, elle parle toute seule*). – Non, quand même, il me semblait alors... La Reine des neiges, elle est bonne ou mauvaise ? Gentille ou méchante ? Elle le sauve ou elle le fait périr ? (*D'une voix de glace elle imite la Reine des neiges.*) Je ne t'embrasserai plus ! Sinon, je te ferai mourir sous mes baisers !

MOÏSSEÏ. – Totia, allez, embrasse-moi ! Songe que nous sommes ici à un *rendez-vous* !... Nous avons rendez-vous, chérie, et pas un chat alentour, Totia. Toutes ces malheureuses ombres sont parquées dans l'abri antiaérien...

TOTIA. – Mon pauvre, qu'est-ce que tu veux que nous fassions à pareil rendez-vous ?

MOÏSSEÏ. – Je veux te lire des extraits de mon journal, je veux griller une cigarette avec toi, et puis, il y a tant de choses que je veux... si tu m'aides un peu... eh bien... à défaire mes bandelettes...

TOTIA. – Moussia, nous n'avons pas de lumière, mais nous avons de l'eczéma, le scorbut et une diarrhée sanglante... C'est quoi un rendez-vous dans ces conditions ?

MOÏSSEÏ. – En revanche, nous avons un peu de tourteau de tournesol, de sucre brûlé et de marc de café... Et surtout, il n'y a personne : Antonina Ivanovna, ma toute petite à moi, nous sommes enfin seuls ! C'est formidable, il n'y a ni vivants ni morts !

TOTIA. – À vrai dire, il n'y a guère de différence ! Et je t'en prie, Moussia, laisse tomber ce ton enthousiaste...

Déjà qu'il n'est pas toujours évident de dire à quelle catégorie nous appartenons...

MOÏSSEÏ. – Totia, vous avez tort !

TOTIA (*irritée et dubitative*). – Nous sommes qui ? Et pour quoi tu recommences à me vouvoyer ?...

MOÏSSEÏ. – J'ai une Totia-tu et une Totia-vous... Alors, quand j'ai l'impression que tu es petite, proche et furieuse, je te tutoie, et quand tu redeviens immense et froide, je te vouvoie...

TOTIA. – Et puis, après tout je m'en moque, ça ne change rien... Au point où j'en suis, ça m'est égal...

MOÏSSEÏ. – Totia, tu as tort ! Nous sommes vivants, nous faisons partie des vivants, nous avons des cartes d'alimentation de travailleurs ! Et nous espérons bien que ces salopards ne vont pas nous licencier pour ça⁷... En ce moment nous sommes vivants... Et je me demande s'il se peut vraiment que nous mourions !

TOTIA. – Regarde tous les autres... Eux aussi, ils étaient vivants et ils disaient pareil... Tu as été dehors quand ? Tu as vu ? Tu *les* as vus sur la neige ? Il y en a partout !

MOÏSSEÏ. – Tais-toi !... Je te vois, je t'entends... respirer... marcher ! Quand j'entends, je sais que tout ne fait que commencer ! Ce n'est que le début...

TOTIA (*elle cherche à démystifier sa grandiloquence*). – À propos, je ne respire pas formidablement bien : tiens, écoute un peu... ce rhume idiot ! Allez, écoute. (*Elle respire.*)

MOÏSSEÏ. – Tu respirez hyper bien, Totia... Tu respirez bien mieux que tout le monde ! Les choses ne font que commencer, je le sais !

TOTIA. – C'est avant qu'on lisait l'avenir dans le marc de café, Moussia, maintenant, le marc, nous le mangeons... Et nous considérons ça comme un honneur ! Et tout ça pourquoi ? Parce que nous n'osons plus faire aucune prédiction... En un mot, nous n'osons pas songer à l'avenir...

7. Les autorités cherchaient à limiter le nombre de cartes d'alimentation.

MOÏSSEÏ (*menaçant, entêté*). – Tout ne fait que commencer, c'est moi qui te le dis !

TOTIA. – C'est pour toi que tout commence, moi j'ai trente-sept ans... À côté de moi, tu es un véritable enfant... Mon petit garçon... Peintre...

MOÏSSEÏ. – Je ne suis pas un petit garçon, je suis un homme ! Vous voulez bien me prendre pour mari, dites, Tonia ? Nous faisons un couple fichtrement bien assorti : lui, un marmouset-peintre, elle, une petite dame-professeure d'histoire de l'art et critique reconnue. Je barbouillerais pendant que tu me glorifieras, pour que mon nom brille dans les siècles... (*D'un ton faussement capricieux et suppliant* :) Antonina Ivanovna, dites, vous me prendrez pour mari ?

TOTIA. – Vous n'êtes pas un mari – vous êtes un marmouset ! Et ne me posez pas de questions bébêtes ou je vous remmaillote sur l'heure.

Totia se met en devoir de lentement transformer Moïsseï en cocon/l'emmitoufler, tout en fredonnant d'une voix basse et éraillée, comme si elle le berçait.

Deuxième tableau Cadres⁸. Décembre

MOÏSSEÏ. – Qui est là ? Qui va là ?

TOTIA. – C'est quand même bien qu'il n'y ait personne, Moïsseï. (*Rêveuse et languissante.*) Tu sais ce qu'on va faire ?

MOÏSSEÏ. – Mmm ?

TOTIA. – On va parler de la soupe de Macha.

MOÏSSEÏ. – Mais nous nous sommes fixé comme règle de ne pas en parler ! Interdiction ! Pas de soupe de Macha, mon bébé, surtout pas ! Sinon, bonjour la sinistrose !

8. Les tableaux qui n'avaient pas été évacués avaient été descendus dans les sous-sols et seuls les cadres restaient sur les murs de l'Ermitage.

TOTIA. – Mi-am-m, une bonne soupe, où nagent des haricots et des yeux roux bien gras... Je les remuais avec ma cuillère...

MOÏSSEÏ. – Je vais vous mettre à l'amende ! Nous avons convenu de ne pas parler nourriture, de parler de l'après, si tu savais comme j'aime ça, parler de l'après, Totia ! Quand tout ça, là, sera fini... passé...

TOTIA. – Moussia, tu ne comprends pas ou quoi ? Quel après ? Ça ne finira jamais !... Je fais le compte chaque jour et ça n'en finit toujours pas... Hier, ça a fait cent jours... Je pensais qu'on en parlerait à la radio, mais ils n'ont qu'une chose en tête : les combats victorieux et l'intrépidité des défenseurs. Pour eux, pisse ou rosée du ciel, c'est pareil.

MOÏSSEÏ. – Totia, tout passe, cela aussi passera. Je te torcherai des milliers de superbes tableaux, des rapides, des terrifiants, des beaux et des horribles... Tant que tu voudras, et ils te plairont tous... Et en plus tu rigoleras !

TOTIA (*goguenarde*). – Comme ça, ils me plairont tous sans exception ?

MOÏSSEÏ. – Non, j'ai dit une sottise... Tiens, de temps à autre... tu les regarderas de tes yeux d'un bleu de glace et tu parleras d'une sévère voix de glace ! Ta voix tintinnabulera légèrement... Comme les glaçons de notre abri antiaérien... « Dites-vous bien, Moïsseï, que vous avez eu grand tort, là... de lâcher un chapelet de pets ! »

TOTIA. – Bof, je m'en fiche, pète autant que tu veux, je ferai tes louanges, je m'enorgueillirai de toi auprès de tout un chacun, je serai fière de toi.

MOÏSSEÏ. – Je les connais, tes louanges... Je me rappelle en quels termes tu m'as loué Picasso à notre premier rendez-vous. « Vous comprenez, Moïsseï, il vous prend aux tripes et aux boyaux, putain !... »

TOTIA. – Et qu'est-ce que tu voulais que je dise ? Je ne peux parler de lui qu'en ces termes, mon vieux !...

Ils ne finissent pas leur phrase. Quelqu'un passe devant eux dans l'obscurité en tenant un lumignon. On voit le lumignon déambuler dans les ténèbres. Totia et Moïsseï observent, tendus.

« LA LUEUR » (*d'une voix un peu criarde et éraillée*). – Ah ! Qui est là ?

MOÏSSEÏ ET TOTIA. – Qui est là ?

ANNA PAVLOVNA. – Ah mon Dieu ! Antonina Nikolaïevna ! Ma pauvre, vous ici ! Pourquoi vous n'êtes pas en bas ? Je ne vous comprends tout simplement pas ! (*Elle les jauge du regard, ainsi que la pièce.*) Vous allez vous transformer en glaçon ici ! En bas, vous savez, c'est plus cosy... Il y a plus de vie...

TOTIA. – Plus de vie ? Vous avez déjà trente-deux personnes qui y reposent... Comme vie, ça se pose là...

MOÏSSEÏ. – Ma Totia, arrête, on ne va pas... Laissons ça tranquille, ça te démolit...

TOTIA (*d'une voix obstinée, effrayante, sans timbre, à la limite de l'hystérie*). – Sonia, Olga Petrovna, Kolia le rouquin et Kolia le blanc, plus cet épouvantail de Kontsevitch et Irakli... Irakli...

MOÏSSEÏ. – Totia, cesse de te martyriser ! Laisse-les où ils sont !...

TOTIA (*elle est prise d'une quinte de toux/rit en même temps, à moitié hystérique*). – Et Irakli qui me dit : « Totia, vous vous souvenez comme j'étais furieux quand vous avez accroché les *Pommes* de Cézanne près de la fenêtre !... » Il dit « furieux » et plus un mot. Et moi, qui lui réponds : « Irakli, vous êtes un âne ! Et la lumière, vous en faites quoi ? La lumière de la fenêtre et celle de la Neva, une lumière bleue ! Ne me dites pas que vous ne la sentez pas... Du reste, qu'est-ce que vous pouvez bien comprendre à la couleur ? » Et lui qui me répond : « Et vous, petite sotte, qu'est-ce que vous comprenez au mouvement du bleu ? Vous voyez, il coule et il coule... Eh bien, ici il ne coule pas... » Vous vous rendez compte, il m'a dit (*elle étire les syllabes*) « pe-ti-te sot-te »...

ANNA PAVLOVNA. – Vous savez, ma chère Antonina, pour ça non plus, ce n'est pas le moment ! Vous y allez trop fort...

TOTIA. – Pas du tout ! Ça coule et ça ne coule pas... Et moi, pour lui, j'étais une cruche. Vous savez ce que notre nourrice disait de moi : « Notre Tonia, elle a du pipi de chat à la place du cerveau... »

ANNA PAVLOVNA. – Oh là là, qu'est-ce que vous racontez, Antonina Nikolaïevna... Tenez, notre Adrian Leonidovitch, c'est un garçon formidable, vraiment formidable ! Il garde le moral, il a inventé une sorte de poêle à bois perfectionné ! Figurez-vous qu'il s'est inspiré d'un poêle hollandais du XVI^e siècle – c'était d'ailleurs son sujet de thèse...

TOTIA. – Parfois, il me semble que nous nous enfonçons dans le passé : nous en sommes déjà à chauffer avec des poêles du XVI^e siècle, et prenez mon Moïsseï qui passe son temps à écrire son petit journal sans rien voir, une vraie taupe aveugle, il n'a pas de mains, mais il faut qu'il gribouille à la lumière d'une petite bougie. *Journal d'un homme des cavernes*, ça s'appelle... Et vous, vous, dans quelle caverne vous rendez-vous, Anna Pavlovna ?

ANNA PAVLOVNA (*un peu troublée, mais avec une fierté têtue*). – Eh bien, là-bas... Je vais auprès de lui...

TOTIA ET MOÏSSEÏ (*avec un étonnement ironique*). – Toujours Rembrandt ?

TOTIA. – Mais dites, Anna Pavlovna, c'est vide, là-bas, complètement vide... Vous n'avez pas peur ? Toute seule, pourquoi ?

ANNA PAVLOVNA. – Mes amis, vous n'avez pas honte, des fois ? Comme ça, ils auraient vécu ici pendant tous ces siècles et tout d'un coup ils disparaîtraient à cause de je ne sais quelle évacuation ? De ce maudit blocus ? J'ai passé ici cinquante ans avec eux et chacune de leurs rides... chacune de leurs rides, je la comprends ! Comme si la guerre pouvait faire partir quelque chose ! Allons donc, mes amis ! Tout demeure... Tout ! Seulement, il

faut savoir regarder ! Savoir se souvenir ! Et voyez-vous, mes enfants, tous ceux qui viennent chez nous en ce moment, je leur parle d'eux !

MOÏSSEÏ (*s'animant un peu*). – Oh ! Il y a des gens qui viennent ?

ANNA PAVLOVNA. – Mais oui ! Pas plus tard qu'hier un jeune homme très aimable de la flotte de la Baltique est venu pour l'électricité... Figurez-vous qu'il a sorti des macaronis de sa poche... Des macaronis cuits à l'eau, fameux... Et il me les a mis dans la bouche... comme ça... (*Un peu gênée, elle montre sur Totia comment les choses se sont passées.*) Et moi, vous savez, je me sentais déjà très mal... Pas dans mon assiette... Pour le remercier je l'ai mené à Danaé⁹ et je la lui ai montrée tout entière !

TOTIA (*elle allume une cigarette*). – Danaé tout entière au généreux jeune homme de la flotte de la Baltique ?... Oh là là !

MOÏSSEÏ. – Totia, arrête ! Comment ça, vous la lui avez montrée ? Alors qu'elle a été évacuée de l'autre côté de l'Oural ! Que Orbeli¹⁰ l'y a expédiée en premier lieu !

ANNA PAVLOVNA. – Bon, quand je dis montrée... je la lui ai racontée. De mémoire. Je la revois toujours tout entière... Je me les rappelle tous... Ils sont là. (*Elle montre ses yeux, puis l'obscurité.*)

MOÏSSEÏ. – Pourquoi Danaé ? Pourquoi justement Danaé ?

ANNA PAVLOVNA. – Eh bien, je me suis dit qu'elle plairait à ce jeune homme, vous comprenez, elle est toute en or, et si chaude... Actuellement, voyez-vous, tout le monde est froid, alors qu'elle, elle est chaude ! Même si, savez-vous,

9. Tableau de Rembrandt (1636-1643). Danaé nue attend Zeus qui s'unira à elle sous la forme d'une pluie d'or.

10. Joseph Abgarovitch Orbeli (1887-1961) : Archéologue, orientaliste. Directeur de l'Ermitage de 1934 à 1951. Il épousa Antonina Izerguina en 1946.

il y a des œuvres plus proches de moi de par leur tension émotionnelle... Tenez, ses petits vieux, ses petites vieilles...

TOTIA. – Anna Pavlovna ! *Putain*¹¹ ! Tu parles d'une tension émotionnelle ! Danaé, elle est... elle est la vie, oui, oui... C'est la seule dont il faut parler...

MOÏSSEÏ. – Moi, c'est quand même du *Fils prodigue*¹²... que je lui aurais parlé !

TOTIA. – Pourquoi ça ? Qu'est-ce qu'il en a à faire ?

MOÏSSEÏ. – Tu sais, j'éprouve toujours une grande joie quand je pense qu'il est revenu... Je me réjouis pour eux tous... qu'ils se sont enfin retrouvés – et je pense à son papa... Tu sais bien, je me dis toujours qu'il s'inquiète. (*Il se mouche fort, longuement.*)

De l'obscurité apparaissent/descendent des cadres. Ils scintillent dans une lumière faible-chaude-or. Chaque personnage se retrouve enfermé dans son cadre étincelant et commence son monologue sur un ton spécifique de « visite guidée » qui semble appartenir à un robot exalté, pour ensuite se métamorphoser progressivement en un hybride de lui-même et d'un personnage de Rembrandt, s'animer.

ANNA PAVLOVNA. – L'Ermitage possède une collection de tableaux de Rembrandt van Rijn, le grand maître hollandais. C'est un des principaux trésors du musée. Elle compte plus de vingt œuvres. Toutes les périodes de création de l'artiste sont là. Nous ignorons à ce jour le nom de l'homme représenté sur le *Portrait d'un vieillard en rouge* de même que ceux de nombreux modèles des années 1650-1660. Nonobstant leurs particularités individuelles, les personnes portraiti-... (*elle bégaye en essayant de prononcer un mot difficile*) por-trai-tu-rées en ces années sont unies par une même thématique... Il s'agit d'une réflexion sur le sens de la vie et de la mort... (*À cet instant*

11. En français dans le texte.

12. *Le Retour du fils prodigue*, tableau de Rembrandt (1668).

elle cesse d'être une guide robotisée pour redevenir elle-même, elle semble s'éveiller et poursuit avec fougue.) Rembrandt est attiré par des visages qui ont beaucoup vécu... Les vieux et les vieilles de Rembrandt ! Que savent-ils ? Qu'attendent-ils ? À quoi pensent-ils ? Le visage d'un vieil homme, il est tout couvert de rides – des rides de fatigue, de repos, de savoir, de retour au calme... Il est très fatigué. Oui, oui... Je suis très fatiguée. Oui, il est très fatigué. De l'obscurité, du grenat, du sanglant, c'est de là qu'émerge son visage lumineux... Ses mains sont jointes. Jointes comme ceci. De vieilles mains qui savent tout ! Il n'a plus peur de rien. Il a encore plus peur ! (*Plaintivement.*) Il n'est encore arrivé à rien, il ne fait que commencer à comprendre, à voir... Et ses mains expriment tout cela, cette peur et cet espoir – comme elles sont étonnantes, ses mains !...

MOÏSSEÏ. – C'est précisément cela, des mains étonnantes... Les mains d'un vieil homme, les mains d'un père étreignant le dos de son fils ! Totia ! Anna Pavlovna ! Venez donc voir... (*Anna Pavlovna lui fait comprendre par gestes qu'il faut être plus sérieux, il se redresse, veut continuer.*) *Le Retour du fils prodigue* est le sommet de l'œuvre de Rembrandt ! Nous sommes devant un célèbre sujet tiré de la Bible : le fils prodigue est vêtu de haillons, il a parcouru la terre à la recherche du bonheur, de la gloire, des exploits, de la richesse, des jouissances, mais c'est en vain qu'il a épuisé ses forces vitales... J'irai même jusqu'à dire : qu'il s'est perdu... Le dos frémissant des souffrances et des humiliations endurées, il est agenouillé devant son père. Son dos exprime la douleur et la honte, mais le visage de son père est calme, adouci par la compassion ! Ses vieilles mains, ses doigts tressaillent de bonheur – enlacer son fils une fois encore, le toucher, humer son odeur, se blottir contre lui. Le travail de pardon ne lui est pas difficile. Ils s'appuient l'un sur l'autre dans l'espoir du lendemain... dans l'attente... de ce qu'il leur arrivera le lendemain...

TOTIA. – La reine Danaé n'est tout entière qu'attente ! Dans la composition même du tableau, dans la disposition

des plis de la lourde tenture, dans des détails comme la petite table de chevet ou les coquettes pantoufles qu'elle vient de rejeter, quelque chose rappelle les procédés des peintres de genre hollandais. Chez Rembrandt tous ces détails acquièrent une signification particulière... une signification... (Qu'est-ce que je raconte?... Quelle signification?... Ces mots, ils appartiennent à qui?) La reine Danaé s'inquiète... L'extrémité de ses doigts... tremble. (*Elle regarde ses mains, puis Moïsseï.*) Qu'est-ce qui les fait trembler? La peur? Le désir? La joie de retrouver l'aimé? De rencontrer l'avenir? Le visage rayonnant de la reine est immergé dans la lumière, tourné vers la lumière: Danaé lutte contre les ténèbres de l'enfermement. Elle veut échapper aux ténèbres. Son imposant corps d'or se déploie vers la fenêtre dans la prescience de sa destinée. Elle est chaude, et alentour il fait chaud! Mais moi j'ai froid, Moïsseï! Quoi? Qu'est-ce que tout ça a à voir avec nous? (*Elle sort du cadre, comme si elle s'arrachait à un rêve, à une sidération.*)

ANNA PAVLOVNA. – Ils ont à voir avec tout le monde, ma chérie! Et il en sera toujours... toujours ainsi... Et après: c'est si important de savoir qu'il y aura quelqu'un dans cet après! (*Elle sort de sa poche un chiffon-mouchoir, se mouche longuement.*) Mais vous savez, Sonia et moi, Sofia Evgueniévna, je veux dire, pour notre malheur, nous nous sommes mises à faire des incursions du côté des natures mortes... On se lève, on se dit... Donc on est là, debout, à les regarder... Une drôle d'impression d'amertume, de honte, mais, savez-vous, de félicité aussi... Il arrive que ça vous change les idées... pour votre malheur... Prenez Rubens, maintenant, vous savez, je passe de très bons moments avec lui: tous ces quartiers de viande, ces fromages, ces fruits... oui, et les fromages... et le sucre... le sucre glace bien fondant... le pain frais...

TOTIA. – Eh oui, et notre Irakli qui s'était même mis à faire des vers – sur l'Ermitage comestible... Un morceau de pain de sciure avec un bon verre d'eau chaude, et le

voilà qui se mettait à hurler... qui décrivait des natures mortes, je veux dire...

MOÏSSEÏ. – Ouais, voilà celui que je préférerais... (*Il tâche de se remémorer. Libère son bras des chiffons accumulés et déclame en gesticulant :*)

Snyders¹³

Le jambon pourpre étincelle d'un éclat incarnat
Sur les quartiers de mouton brille la tendre graisse,
Reluit, miroite, tremble, tressaille
Le monde archaïque des monstres marins.

Homère de toutes les douceurs, Shakespeare de la bouffe
Qui mieux que toi sait le prix de la « chose morte » ?
Le radieux Snyders appelle tous les hommes au festin,
Et chacun ressent la faim plus douloureusement

À la vue du raisin d'ambre,
De la pêche vorace, de la noix verte,
Du « sfumato » des prunes et de l'or du citron.

Mais, aimable Snyders, mon regard une fois rassasié,
J'eusse au fond de mon âme préféré (ô, pitoyable gueux !)
Que ta nature morte se fasse nourriture en mes entrailles.

(*Il éclate d'un rire triste.*) Une ironie sacrément triste, les enfants ! Le grand Snyders et cette faim maudite, pitoyable, humiliante...

TOTIA. – Moussia, pas un mot de ça, je te l'interdis ! Et suffit de ressasser les émerveillements de ce malheureux Irakli. Avec tout son or des citrons, ça fait combien de jours qu'il prend le frais en bas ?... Souviens-toi de notre serment : interdiction de parler de bouffe ! Dites, Anna Pavlovna, où êtes-vous allée chercher ça ? Pourquoi nous imaginons toutes ces choses ? C'est quoi ces jeux ?

13. Frans Snyders (1579-1657) : Peintre baroque flamand, spécialiste de la nature morte et de la peinture animalière.

À quoi bon détailler toutes ces splendeurs ? D'autant que c'est des mensonges, putain de ta mère ! Il sort d'où, ce sfumato ?! La vérité, c'est que nous sommes des dystrophiques ! Alors, parlons-en carrément... Eh bien, moi... ce truc... vaut mieux que je vous le récite... (*Se tournant à tour de rôle vers la salle, vers Anna Pavlovna et vers Moïsseï, elle leur lance d'une voix terrible en pleine figure :*)

Grr-rr¹⁴

Je suis un connard, une merde, un infirme,
Pour un sauciflard je suis prêt à tuer.
Mais ouvrez-nous la porte par pitié
Depuis longtemps nous grattons telles des bêtes,
Alors que je souffre, bourreaux,
D'incontinence urinaire !

ANNA PAVLOVNA. – Non ! Je ne veux pas entendre ça !
Pas devant moi ! Je vous défends !

TOTIA (*elle hurle, lui montre les dents*). – Grr ! Grr ! C'est pourtant comme ça ! C'est comme ça, très chère... (*Elle pleure.*)

Anna Pavlovna laisse tomber son lumignon ; la lumière s'éteint, ils restent dans l'obscurité.

Troisième tableau Bonne année !

MOÏSSEÏ. – Totia ! (*Il s'éclaircit la gorge. Cherche tout haut une formule de bonne année... Prête soigneusement l'oreille à la sonorité des mots, à la justesse du ton.*) Ma chérie... Ma chère... Ma très chère... Antonina Nikolaïevna ! Totka ! Ma chatounette ! Je te souhaite une bonne année à venir... Non... Je *nous* souhaite une bonne année à venir ! Je nous

14. Poème de Pavel Zaltsman, septembre 1941.

souhaite que 1942 soit tout différent : gai et normal. Je nous souhaite de vivre jusqu'à un autre temps... un temps nouveau... Quand on pourra bien vivre (*il souligne*), normalement... Je te souhaite de conserver...

TOTIA (*elle entre. Tout dans sa façon de bouger respire l'effort, elle est couverte de neige*). – Ouf. Je n'ai plus la force de sortir pas plus que de monter jusqu'ici. Je ne veux plus rien de rien.

MOÏSSEÏ. – Très chère...

TOTIA. – Laisse tomber – encore des grands mots, Motia, des grands mots !

MOÏSSEÏ. – Ce ne sont pas des grands mots ! C'est le Nouvel An ! Nous avons décidé de le fêter, rappelle-toi !

TOTIA. – Je sais, je sais... C'est à cause de ton Nouvel An de malheur que je viens de passer quatre heures à marcher pour aller chercher des cadeaux à la maison... Les voilà. (*Elle fouille longuement les multiples couches d'habits dont elle est revêtue et finit par en extraire un petit rouleau.*)

MOÏSSEÏ. – Tu nous as amené qui ?

TOTIA. – Attends un peu... Pas tout à la fois... Tu te souviens qu'au Nouvel An, l'essentiel, c'est l'attente.

MOÏSSEÏ. – L'attente ! Je n'en peux plus, et puis, j'ai envie de dormir... on se fait du souci... (*Il s'excite en évoquant ses souvenirs.*)

TOTIA. – Moussienka, et si on descendait quand même dans l'abri antiaérien ? Là-bas, tu sais... il y a du monde... il fait plus chaud... plus clair. Et qui sait si on ne nous refilera pas quelque chose à bouffer. En l'honneur de la fête, hein ?

MOÏSSEÏ. – Mais nous voulions, toi et moi. Être tous les deux. Ensemble. Sans personne. Là-bas, ils sont en train de faire des discours martiaux à la gloire des armes et, comme tu sais, ça, je ne peux plus.

TOTIA. – D'accord, la gloire des armes, vaut mieux éviter. Bon, mon chéri, que je te montre ce que je t'ai apporté là. (*Elle va chercher le petit rouleau dans une poche très très intérieure, le défait avec difficulté, et il s'en échappe une poussière de très fins débris.*) Oh !

MOÏSSEÏ. – Qu'est-ce qu'il y a ?...

TOTIA. – Il s'est brisé ! Il est mort !

MOÏSSEÏ. – Alors, dis, qui c'était ?

TOTIA (*des larmes dans la voix*). – C'était notre bouvreuil... Le fameux bouvreuil...

MOÏSSEÏ. – Voyons, ma petite fille, tu ne vas pas... Pour un bouvreuil en verre...

TOTIA (*désespérée*). – Mais c'était le bouvreuil de papa ! Je nous revois comme si c'était hier en train de l'installer tous ensemble sur l'arbre de Noël. C'était un petit morceau de ce temps-là, de cette joie ! Il ne m'en reste pour ainsi dire rien, de cette joie... Papa n'est plus là, le bouvreuil non plus... Et moi, quelle idiote, j'ai glissé sur le quai...

MOÏSSEÏ. – Ma toute petite, tu t'es fait mal ? Qu'est-ce qu'on peut faire ?! Ne pleure pas... (*Il enlace maladroitement Tonia, il cherche à l'apaiser, à la calmer, il essaye de faire une berceuse de mots.*) Tu sais, il y a quelqu'un qui m'a raconté une chose très bizarre. Presque incroyable. Il m'a dit que récemment il était allé acheter des décorations d'arbre de Noël dans une boutique ! Tu te rends compte... (*Totia continue à trembler et à sangloter.*) Il me dit : « Il me reste encore un désir futile » – c'est tout lui, cette façon de parler... « un désir futile » : trouver des décorations d'arbre de Noël. Dans sa famille, comme chez toi, Tonietchka, on avait coutume de faire un arbre brillant de mille couleurs et, maintenant, les décorations s'associaient aux espoirs et aux souvenirs, jetaient un pont en direction du passé. Et comme ça, en décembre, bras dessus bras dessous, sa femme et lui ont clopiné jusqu'à la boutique et acheté quelques décorations : un samovar et sa théière et d'autres bricoles encore. La boutique quasiment plongée dans l'obscurité était éclairée par une lampe à pétrole. Quand ils en sont sortis pour replonger dans le noir, ils ont cru mourir de froid tant l'hiver proclamait avec force l'absence totale d'espoir. Peut-être qu'on peut y acheter un bouvreuil, dis, Totia ?

TOTIA (*elle oublie son chagrin pour le bouvreuil*). – Seigneur ! Qui peut bien en vendre en ce moment, de ces choses-là ? Pour quoi faire ? À qui ? Dans une ville morte ?

MOÏSSEÏ. – Mais, à ceux qui se souviennent encore de la joie, tiens...

TOTIA. – Maintenant, nous n'avons plus de cadeau...

MOÏSSEÏ. – J'en ai un pour toi... (*Il va à la table, marmonne dans sa barbe, s'agite, fouille, extirpe quelque chose.*) Voilà ! Ma chérie !

TOTIA (*méfiant*). – C'est quoi ? Un disque ?

MOÏSSEÏ (*avec un entrain exagéré*). – Oui !

TOTIA. – Mais nous n'avons pas de gramophone...

MOÏSSEÏ. – Eh bien... J'y ai pensé... Mais tu sais...

TOTIA. – Quoi ?

MOÏSSEÏ. – Nous pouvons nous la rappeler ! Tu sais, notre musique. Regarde un peu... On s'assied comme ça et on essaie de se rappeler. (*Il soulève légèrement Totia, la fait asseoir sur la table et prend place solennellement à ses côtés.*)

D'abord un silence douloureux car, naturellement, il n'y a pas de musique. Puis soudain se met peu à peu à résonner leur valse austère.

TOTIA. – Oui... C'est bien. Je me souviens de tout. Maintenant je me souviens de tout...

MOÏSSEÏ (*il couvre la valse de sa voix*). – Chers camarades ! (*Il parodie la radio.*) Très chère Tonia ! Je nous souhaite que l'Année nouvelle soit plus chaude, plus claire, que tout soit normal.

Je nous souhaite de survivre afin que nous nous ayons et que nous ayons la vie.

TOTIA. – Oui, que nous ayons la vie... Encore un peu de vie.

MOÏSSEÏ. – Totia, tu es ma vie. Tu es ma vie.

Les sons de la musique couvrent sa voix.

Quatrième tableau
Journal d'un homme des cavernes¹⁵.
À tâtons. Janvier

Sur un écran au fond de la scène apparaissent et disparaissent (fondent) des extraits du journal de Moïsseï ; quelqu'un écrit, mais comme à l'aveugle, les lettres et les mots se chevauchent.

MOÏSSEÏ. – Antonina, réveille-toi !

TOTIA. – Ne me touche pas, s'il te plaît, s'il te plaît, ne me touche pas, je te dis...

MOÏSSEÏ (*il extrait solennellement des profondeurs de ses hail-lons un carnet de notes*). – Donc, maintenant, je m'en vais te lire mon journal. Écoute !

TOTIA (*mollement*). – Tu ne vois donc rien, Moussienka ? Pour quoi faire ? Tout ça pour quoi faire ?

MOÏSSEÏ. – Ben, moi je veux... C'est très important pour moi de savoir ce que tu penses ! (*Il se racle la gorge. Puis déclame.*) *Journal d'un homme des cavernes* :

La brillantine brûle très régulièrement et répand un délicieux arôme mais elle éclaire affreusement mal ; il faut écrire à tâtons. Aujourd'hui, j'ai émergé de sous ma couverture vers les onze heures et j'ai passé plus d'une heure à bricoler un nouveau lumignon avec un petit bocal et un morceau d'ouate en guise de mèche. Je me suis complètement salopé les mains avec la pommade, la petite table aussi, mais quelque chose coince : mes mains manquent de précision.

Nous avons pris notre petit déjeuner vers onze heures, moi, une gorgée d'huile de foie de morue et deux pastilles de vitamine B, Tonia, 2 cuillerées d'extrait de sapin. Le grand luxe.

TOTIA. – Qui ça peut bien intéresser, Moussia, combien de cuillerées d'huile de foie de morue nous avons

15. Moïsseï Vakser écrivit son journal dans la demi-obscurité de l'Ermitage. D'où ce titre.

avalées ? Ou combien de pains de sciure nous nous sommes mutuellement piqués...

MOÏSSEÏ. – Comment tu peux ?

TOTIA. – Bon, eh bien alors, disons que nous avons eu envie de piquer... sans le faire... parce qu'on a eu trop honte... ou qu'on a manqué de forces... C'est nul de chez nul... Il vaudrait peut-être mieux que ça n'y soit pas.

MOÏSSEÏ. – Comment, que ça n'y soit pas ? Alors que ça existe !

TOTIA. – Eh bien, qu'on ne le sache pas... Il vaut mieux qu'à notre place il y ait un vide plutôt que cette honte, que tout ce déshonneur... Qu'après nous personne ne voie, ne sache cette horreur ! Que tout soit oublié, tombe dans le néant.

MOÏSSEÏ. – Comment ? Non, surtout pas ! Tiens, moi, je pense qu'il faut tout écrire, tout comme c'est, Totinka. La vérité, rien que la vérité !

TOTIA. – Tu sais, quelque chose me dit qu'ils n'en auront pas tant envie que ça, de notre vérité...

MOÏSSEÏ. – Comment ça ? Personne n'en voudra ? Pourquoi ?

TOTIA. – Eh bien, tu sais, nous n'offrons pas le spectacle le plus plaisant qui soit... Tu parles, des momies – et, en plus, dans un état de conservation peu satisfaisant.

MOÏSSEÏ. – Femme de peu de foi ! Moi, je suis sûr qu'il y aura au moins quelqu'un pour en avoir envie ! Qu'il faut écrire. Pour qu'après... leurs paroles... celles de ceux qui viendront à notre suite, ne viennent pas oblitérer les nôtres ! Nos jours si sombres ! Pour qu'après nous, personne ne vienne parler de nous en disant que c'était comme ils auront envie de raconter, là, plus tard, après nous...

TOTIA. – Quoi, par exemple ?

MOÏSSEÏ. – Eh bien, comme ça, que nous étions tous des héros ou tous des salauds ou bien que nous souffrions en beauté, dignement, ou bien encore que nous ne

souffrions pas du tout... Voilà, il faut écrire comme c'est – cette puanteur, cette obscurité, le seau hygiénique, la faiblesse, la peur... Et toi, tiens, comme tu es : mignonne, claire, toute mince, toute décharnée.

TOTIA. – C'est ça, pleine de poux, affamée, mauvaise...

MOÏSSEÏ. – Oui, justement, comme c'est, toute cette puanteur, tout cet ennui, et puis ton visage, si intelligent, si charmant... Jour après jour, fait après fait ! L'important, ici... ce sont les faits, rien que les faits... dans toute leur exactitude – et pas d'aller pleurnicher !

TOTIA. – Oh... l'ennui, maintenant !... Avec toi pas de risque de s'ennuyer. Et qui parle de pleurnicher ici ? Je ne suis pas une pleurnicharde et tu serais un pleurnichard, toi ? Tu es mon Moussia à moi. Mon Achille-bacille troué ! Avec un trou à son caoutchouc... Seulement, je me fais du souci en te voyant tomber à chaque pas... Tu as de toute évidence le talon d'Achille...

MOÏSSEÏ. – Non, pas à chaque pas, Totinka ! Il ne faut rien exagérer ! Moi, j'ai remarqué que tu avais drôlement tendance à avoir le moral au trente-sixième dessous !

TOTIA. – Mais toi, chéri, tu as drôlement tendance à avoir le physique au trente-sixième dessous. Tu t'es complètement esquiné la hanche ! Entre tes plaies et tes bosses, on se demande comment tu es encore en vie !

MOÏSSEÏ. – Totia, c'est toi ma vie ! Je l'ai justement noté il y a huit jours. Pour la précision :

Aujourd'hui, je n'ai pas trop de mal à avancer. (*Voilà, tu entends, j'avancais pas mal.*) Les autos n'embaument plus tant l'aiguille de sapin que quelque chose de douceâtre, une odeur gluante de confiserie.

TOTIA. – En effet, qu'est-ce que ça pourrait bien puer ? Eh bien, Moussia, puisque tu veux tout dire, écris qu'un

camion ramasse-cadavres vient de passer... Ce sont pratiquement les seuls véhicules qui restent...

Moïsseï continue à lire.

Je suis rentré assez vite en ne tombant qu'une fois, mais en parcourant le couloir de service de l'Ermitage, salle des vases, je me suis cassé quatre fois la figure.

À peine si je suis arrivé à clopiner jusqu'à l'Académie¹⁶. En suivant les traces des voitures de passage.

Splendeur du gel, givre, voile vaporeux. Isaac¹⁷ et le soleil nimbés de brume.

Encore tombé au même endroit qu'hier, je me suis fait mal à la hanche et à la main.

Sur l'écran défilent des images des actualités du blocus, des passants sur la perspective Nevski.

Moïsseï longe l'écran, tombe, se relève, tombe, se relève et ainsi de suite un bon nombre de fois. Il s'arrête, essaie de retrouver son équilibre, dessine en l'air d'une seule main les contours de la ville. Continue à lire.

Aujourd'hui j'ai dessiné d'une seule main, puis elle s'est mise à me faire mal, tout juste si je n'ai pas dessiné avec le nez, sans rien voir. J'étais fatigué, tendu à force de faire des hachures, mais j'ai repris courage, regagné les hauteurs, et je me suis senti prêt à faire de grandes choses.

Hop ! Hop ! On y va !

Tu te rends compte, j'ai réellement écrit : « Hop ! Hop ! On y va ! »

Moïsseï tente d'enlacer Totia, de « danser » avec elle et de jouer aux petits chevaux caracolant. Ils se meuvent tristement,

16. L'Académie des beaux-arts, où Moïsseï Vakser était doctorant en architecture.

17. La cathédrale Saint-Isaac.

maladroitement. Comme sur un disque rayé, la mélodie de la Reine des neiges résonne par à-coups.

MOÏSSEÏ. – Et plus loin j’ai écrit :

L’art est un beau truc ! Ça vaut la peine de vivre pour lui !

TOTIA. – Tu as écrit ça ? Montre... Hum... Ça vaut la peine, tu penses ?... Un beau truc...

MOÏSSEÏ. – Un sacrément beau truc !

TOTIA. – Et Irakli qui disait : « Quand je regarde Cézanne et que je ferme les yeux, je n’ai plus peur de rien, j’ai le cœur léger. » Léger, qu’il disait... Et lui aussi, il était lé-é-ger !

MOÏSSEÏ. – Pour tout dire, je ne souhaite pas le savoir, Antonina. Évite de parler de lui à tout bout de champ.

TOTIA. – Idiot ! Je ne parle pas de ça. J’ai déjà presque tout... tout oublié... Je ne me rappelle plus rien et je ne sais plus rien, Moussia. Nos cigarettes sont où ?

Elle allume longuement sa cigarette à la sienne, avec jouissance, on croirait un baiser, soupirs et gémissements de plaisir et de douleur mêlés : ils ont tout le temps mal partout, tout leur est incommode. Moïsseï, un peu réconforté, continue de « dessiner » dans l’air de ses mains emmitouflées : dans l’une de ses « pattes » une cigarette allumée qui lui sert à dessiner. Cela doit encore ressembler à une danse, mais à une danse de dystrophique : Moïsseï veut et ne veut pas, peut et ne peut pas dépenser ses forces à ces « esquisses », on voit que tout lui est douloureux.

TOTIA. – Moïsseï, dis, tout ira bien ?

MOÏSSEÏ. – Tout ira bien.

TOTIA. – Qu’est-ce qui peut, mais qu’est-ce qui peut aller bien ? C’est quoi, ces fadaïses ?

MOÏSSEÏ. – Adrian Leonidovitch dit qu’un centre hospitalier est en train de s’ouvrir et qu’on y donne à manger aux malades ! Du gruau de sarrasin ! Il paraît qu’il y a même un sauna...

TOTIA. – Oui, en effet, mais pas en notre honneur, Moussienka. Nous, on ne construit pas de tanks. Nous sommes des inutiles. Qu'est-ce que tu es en train de dessiner, là ?

MOÏSSEÏ. – Tu ne vois donc pas ?

TOTIA. – Non, figure-toi que je ne vois pas trop bien.

MOÏSSEÏ. – Que tu es sotté ! Tiens, là c'est le quai, la forteresse Pierre-et-Paul avec sa flèche dans la brume, le soleil qui se couche, les camions qui transportent les cadavres...

À cet instant sur l'écran peuvent apparaître les représentations les plus colorées, les plus éclatantes des peintres du blocus, Bobychev¹⁸, Glebova¹⁹...

TOTIA. – Les nôtres, je serais curieuse de savoir si on les a sortis du sous-sol. Tu crois qu'eux aussi ils partiront dans un ramasse-cadavres ?

MOÏSSEÏ. – Totinka, je ne pense pas que ce soit bien intéressant... Il y en a, paraît-il, qui disent : pourquoi les emporter en ce moment ? Pourquoi ne pas les laisser en paix ? Ils sont couchés là, si tranquilles, si froids, si beaux...

TOTIA. – C'est quand même étonnant ! Cette grognasse de Kontsevitch gisant à côté d'Irakli... Avec ses éternelles danseuses et autres minettes, si quelqu'un lui avait prédit... avec qui il devrait reposer ici... En plus, elle nous dénonçait, la salope, elle écrivait des dénonciations sur tout le monde, la vieille pute !

MOÏSSEÏ (*il rit faiblement*). – Totik, je vais encore te mettre à l'amende ! Demain je ne te donnerai pas de cigarettes et je réciterai pendant des heures les considérations de Kontsevitch sur les beautés du réalisme socialiste...

TOTIA. – Voyez-vous ça ! Dans ce cas, moi aussi je vais te mettre à l'amende.

18. Mikhaïl Pavlovitch Bobychev (1885-1964) : Peintre.

19. Tatiana Nikolaïevna Glebova (1900-1985) : Peintre, élève de Pavel Filonov. Portraitiste. Elle voyait dans la peinture une dimension mystique.

MOÏSSEÏ. – Et voilà ! Bien ! Tu as encore la voix de la petite fille des brigands, c'est bien. Bien !

TOTIA. – Il n'y a plus de petite fille des brigands... Tu sais, la vieille Hansen qui a traduit Andersen du danois, la traductrice, quoi, il paraît qu'elle aussi... À en croire Anna Pavlovna, pas plus tard qu'en décembre... Elle aurait brûlé tous ses livres pour se chauffer... Et elle a dû brûler aussi *La Reine des neiges*... Elle l'a jeté au feu ! Prends-moi par le bras, petit Kay. Soutiens-moi.

MOÏSSEÏ. – Je ne pourrai plus te prendre le bras comme il faut, mon bébé... J'ai les mains complètement gelées... qui tombent en morceaux.

Totia libère de sous les chiffons sa longue main élégante, maigre et forte, et la pose sur le visage de Moïsseï.

MOÏSSEÏ. – Totia... Ma Totia.

Ils se taisent. Moïsseï continue à lire.

Je ne pouvais pas avancer. Totia a mélangé l'huile de foie de morue recuite avec une autre et a mis dans un cartable une lampe à pétrole mal fermée. Toute l'essence s'est répandue et a inondé cinq paquets de cigarettes. Nous nous sommes crié dessus, mon pauvre bébé ! Tonia a fait un petit somme sur le châlit.

Voir mon pauvre bébé malade me fend le cœur, et elle ne comprend pas, prétend pour me consoler qu'elle a juste un rhume.

De façon générale, nous avons touché le fond ou le plafond du marasme. Pour la première fois, j'ai presque cessé de croire que nous nous en sortirions...

Dis-moi... Dis-moi ! Dis-moi que tout ira bien !

Totia est couchée en boule, la tête sous les couvertures. Moïsseï assis à ses côtés appelle/geint/demande doucement et plaintivement : « Totia ! »

Cinquième tableau Éclats de miroir

MOÏSSEÏ. – Ma merveilleuse Totia, auriez-vous par hasard un petit miroir ?

TOTIA (*grognon*). – Comment ? L’Ermitage manquerait de miroirs, mon vaniteux Moussia ?

MOÏSSEÏ. – Il y en avait beaucoup, mais les bombardements les ont tous fait voler en éclats. Tu as un petit miroir ?

TOTIA. – Non. Voici deux mois que je ne me regarde plus. J’ai peur. Je l’ai fait une fois – *mon Dieu*²⁰ ! Chauve, noire, vieille... Pire même : sans âge... Une fichue incarnation de la guerre. Un Goya, savez-vous.

MOÏSSEÏ (*préoccupé de son affaire*). – Mais j’ai très-très besoin d’un petit miroir !

TOTIA. – Tout le sol est jonché de débris. Sers-toi et regarde. Admire.

Moïsseï trouve et ramasse avec difficulté un éclat de miroir, essaie de se débrouiller pour discerner sa bouche, mais avec ses mains bandées il a du mal.

MOÏSSEÏ. – Totia, tiens-moi un peu le miroir ! Eh bien, voilà ! C’est ce que je pensais ! J’en suis déjà à ma troisième dent. Elle branle, la garce, elle est prête à tomber. J’aurai un nouveau trou-ou-ou ! Comme à la Cour des marchands...

TOTIA. – Précisément. Comme rue Pestel à l’endroit où il y avait une boulangerie.

MOÏSSEÏ. – Et aussi comme rue Nadejdinskaïa. C’est là qu’habitait Lioudotchka. Votre amie. Au fait, qu’est-ce qu’elle est devenue ?

TOTIA. – Qu’est-ce que tu veux que j’en sache, Moïsseï ? Depuis le temps que le téléphone est coupé... Personne ne sait rien de personne, personne ne peut savoir et

20. En français dans le texte.

personne ne veut déjà plus savoir. J'ignore ce que ma Lioudotchka est devenue. Tu sais quoi ? Tiens-moi un peu ce bout de miroir, Moussia.

MOÏSSEÏ. – Non.

TOTIA. – Non ? Si.

Moïsseï dirige l'éclat de miroir tantôt à droite, tantôt à gauche de Totia. Des éclairs lumineux sautent de tous les côtés.

MOÏSSEÏ. – Tu as de beaux yeux, tu as un beau front, tu as de beaux cheveux... Des pieds à la tête tu es drôle, rusée, d'or pur, tu illumines tout...

TOTIA. – C'est vrai, ça ?

MOÏSSEÏ (*il semble soudain las*). – Non, mon aimée. *Ce n'est pas vrai*. Tu as les gencives rouges, c'est la faute au scorbut, une peau marronnasse et couverte de taches, tes yeux sont enfoncés, mais tu es – vivante ! Tu fais peur, plus peur que la mort, ma Totia, mais toi, tu es vivante et c'est tout ce qui compte en ce moment : survivre !

TOTIA. – Tu as un méchant miroir déformant ! À quoi bon survivre si on fait aussi peur ? Déjà que nous ne pouvons plus nous regarder l'un l'autre !

MOÏSSEÏ. – Et voilà ! Dire qu'avant, Totia, vous ne pouviez pas vous rassasier de ma vue ! Ce n'étaient que des mots doux ! Mon enfant chéri par-ci, mon beau petit par-là ! Grâce à vous, tout Leningrad avait entendu parler de ma personne. Tu te rappelles l'été dernier à Komarovo ?

TOTIA. – Si je me le rappelle ! Tu courais après toutes les minettes de l'Ermitage, et, naturellement, après Lidotchka. Tu t'en léchais les babines comme devant des statues grecques. Et moi, j'attendais le moment où tu daignerais enfin me regarder...

MOÏSSEÏ. – Bon, inutile de mentir, elles se comportaient toutes comme des statues grecques. Elles ne me voyaient tout simplement pas... Quant à vous, Antonina Nikolaïevna, à quel titre vous aurais-je regardée ? Alors que j'étais sûr et certain que vous vous seriez payé ma tête.

TOTIA (*étonnée*). – Pourquoi ?

MOÏSSEÏ. – Parce que vous vous moquiez de tout le monde, Totia. Vous aviez un de ces rires flamboyants absolument épouvantables (*il essaie de l'imiter, mais n'arrive qu'à émettre un aboiement terne*) – ha-ha-ha !

TOTIA (*elle éclate en écho d'un rire tout aussi terne*). – Ha-ha-ha ! Tu as remarqué que dans la ville personne ne rit plus ? Pas de rire pour le blocus. Sous le blocus, à en croire Adrian, le rire est supprimé... (*Tenant de ranimer une vanité presque éteinte.*) Bon, et alors, comment as-tu osé lever les yeux sur moi ?

MOÏSSEÏ. – J'ai osé, moi ? Totia, j'ai osé quand, *pardonnez-moi*²¹, vous étiez déjà en train de déboutonner ma chemise...

TOTIA. – Oui, il est exact qu'alors tu ne me regardais pas – tu te détournais, horrifié, mon puceau de Moïsseï. Et c'était si curieux pour moi !

MOÏSSEÏ (*indigné*). – Curieux ?

TOTIA. – Tu suscitais ma curiosité : ce jour-là, tu avais été le *seul*, je dis bien le *seul*, de toute la réunion, à demander à cette atroce Kontsevitch si Rembrandt était, lui aussi, trotskiste et formaliste, étant donné qu'après sa mort, tous les formalistes s'étaient réclamés de son œuvre...

MOÏSSEÏ. – C'était tellement curieux que tu m'aies invité à Komarovo pour cueillir des myrtilles.

TOTIA. – Mmmm, cet air si tiède, si clair ! Tu te souviens ? Je me remplissais la main de myrtilles... Et, hop, dans ta bouche... Une poignée entière, tu les écrasais avec la langue et tu me léchais la main... tu les écrasais une à une... elles éclataient... et le jus qui coulait : Moïsseï, pourquoi tu tressautes comme ça ? La douceur des souvenirs ? Se peut-il que ? Tu ne m'as pas touchée depuis décembre, dis...

MOÏSSEÏ (*d'un ton tranchant*). – Non, il ne se peut pas. (*Il gratte « en douce » sa capeline de sa main bandée.*)

21. En français dans le texte.

TOTIA. – Alors, qu'est-ce que tu as ?... Ah... Tu es envahi par les poux, mon bien-aimé ?

MOÏSSEÏ. – Antonina Nikolaïevna, sur quel ton vous me parlez ! Laissez-moi tranquille !

TOTIA. – Seigneur, calme-toi, nous avons tous des poux. Les vivants en ont et les morts en ont. S'il y a une chose qui unit les victimes du blocus, c'est peut-être ça. À Smolny on gonfle à cause d'une chose²², dans notre sous-sol à cause d'une autre. Allons, mon chéri, ôte ta capeline, qu'on regarde.

MOÏSSEÏ. – Totia, je t'interdis ! C'est... c'est de l'urticaire !

TOTIA. – Moïsseï, vous êtes un nigaud. Ce n'est pas de l'urticaire. Allez, je m'en vais te déshabiller. (*D'un ton badin.*) *Komm zu mir...* (*Moïsseï pousse des couinements de chagrin sans toutefois opposer de résistance particulière.*) Le voilà, le choucho, laisse-moi te l'enlever, doucement-doucement, tendrement-tendrement...

MOÏSSEÏ. – Quelle ignominie...

TOTIA. – Pourquoi une ignominie ? Transparence et caillot, une petite tache au milieu !

MOÏSSEÏ. – Ignoble, je te dis !

TOTIA. – Sais-tu, il me semble qu'un pou de blocus, c'est pour ainsi dire comme un amour de blocus.

MOÏSSEÏ. – Comment peux-tu parler ainsi ? C'est ignoble !

TOTIA. – C'est ainsi. Il est tout faible et tout dur. Rien ne peut l'entamer. Mais les lentes, elles, elles sont toutes dorées. Comme des baies, comme les myrtilles, tu te souviens comme je les cueillais, lentement-lentement, doucement-doucement, et toi, tu me regardais, tu me regardais. Et moi, je te regardais me regarder. (*Totia se tient au-dessus de Moïsseï et cherche des poux dans ses cheveux. Tous deux se trouvent dans une petite bulle faiblement éclairée.*) Moïsseï, ce que tu es beau ! Tu as de beaux cheveux, un beau front, tout chez toi est beau. Tout !

22. Selon les rumeurs, l'administration de la ville mangeait plus que convenablement.

Sixième tableau
La Reine des neiges. Février

Obscurité ; à la radio, communiqués victorieux.

TOTIA. – Moïsseï, debout ! (*elle tousse*) Debout ! Apporte-moi le café !... Ne joue pas la comédie, s'il te plaît ! (*Elle élève la voix, ton irrité, monocorde.*) Moïsseï, debout, je te dis ! Arrête enfin de jouer la comédie ! Allez ! Debout !

MOÏSSEÏ. – Je suis pas trop... aujourd'hui. Non vraiment... Je ne peux pas...

TOTIA. – Tout ça, ce sont des inventions... Qu'est-ce que tu as à faire tout le temps ton cinéma ? Comme si ça ne suffisait pas comme ça ! Moi je te dis que c'est du laisser-aller... Tout ton soi-disant épuisement, c'est du laisser-aller ! Il me donne envie de vomir, ton épuisement ! Pourquoi tu es incapable de rien faire ?

MOÏSSEÏ. – Je t'en prie... non... pas ça !

TOTIA. – Pourquoi tu es incapable de rien faire ?

MOÏSSEÏ. – Si, si... Voilà, je me lève... Tu vois : je me lève ! (*Il se lève lentement, douloureusement, longuement, va chercher une casserole, essaie de la tenir entre ses mains gelées ; naturellement, elle lui échappe à grand bruit, tout le contenu se répand par terre.*)

TOTIA (*elle crie d'une voix perçante*). – A-A-Ah ! Idiot ! Il faut toujours que tu salopes tout !

MOÏSSEÏ. – Arrête ! (*Il tente de se prémunir contre son cri en se cachant le visage dans les mains.*)

TOTIA (*cri hystérique*). – Je ne peux pas en supporter davantage... Je ne peux pas te supporter... Je ne peux plus... Tu salopes tout en permanence !

MOÏSSEÏ. – Totinka, qu'est-ce que tu as ?

En cet instant Totia doit se métamorphoser en Reine des neiges tandis que résonne la plus forte, la plus froide, la plus terrible interprétation de son air. Par exemple : Totia s'élève/grandit sur la table dans sa couverture blanche, entourée de rayons blancs

et bleus. D'une voix très belle, forte, calme, veloutée – pas de sa voix de blocus –, Moïsseï récite :

C'était une femme de haute taille, bien faite, d'une blancheur éblouissante, la Reine des neiges. Sa pelisse et sa toque étaient de neige, elles aussi.

« Tu as toujours froid ? » lui demanda-t-elle, et elle le baisa au front.

Ha ! Son baiser était plus froid que la glace, ce froid le transperça jusqu'au fond du cœur. Or, ce cœur était déjà à moitié de glace. Un instant, Kay crut qu'il allait mourir, mais non, au contraire, il se sentit mieux et cessa même complètement de grelotter.

– Je ne t'embrasserai pas davantage ! dit-elle. Sinon, je te ferai mourir sous mes baisers !

Kay leva les yeux sur elle. Qu'elle était donc belle ! Il ne pouvait imaginer visage plus intelligent, plus charmant ! À présent, elle ne lui paraissait pas de glace comme la fois où, assise derrière la fenêtre, elle lui adressait des signes de tête ; à présent, elle lui semblait la perfection même.

MOÏSSEÏ (*il est couché par terre à côté de la casserole de café vide*). – Totia ! (*Il essaie de couvrir la musique de sa voix.*) Pas ça, ne me tue pas !... Ne me torture pas ! J'ai froid ! J'ai froid ! Pardonne-moi ! (*Il pleure.*) Je suis un imbécile, tu as tant de mal avec moi, tant de mal... Ma pauvre, ma pauvre... Tu... ma petite fille... tu es fatiguée !

Il se peut qu'en cet instant ils parlent, crient, chuchotent, tout cela en même temps, sans plus s'entendre l'un l'autre comme dans les duos d'amour d'opéra, mais en lieu et place d'harmonie, il n'y a là qu'une cauchemardesque non-écoute mutuelle.

TOTIA (*d'une voix de glace*). – Insupportable ! C'est insupportable ! Quand donc cela finira-t-il ? Je ne peux pas entendre... Tes plaintes ! Tes demandes ! (*Soudain, son hystérie « gèle » étrangement et Totia adopte un ton parfaitement calme.*) Tout m'est égal... Comprends donc... Moïsseï.

À présent, tout m'est égal. Oh, que ça finisse bientôt !...
Qu'on en finisse !

Anna Pavlovna entre très lentement, elle tient le même lumignon qu'au début. Elle est fortement changée. C'était une dame nerveuse et animée. À présent nous avons devant nous une ombre vieillotte. Anna Pavlovna souffre du scorbut et ne peut que chuchoter.

ANNA PAVLOVNA. – Moïsseï Borissovitch ! Moïsseï Borissovitch ! Moïsseï Borissovitch ! J'ai une bonne nouvelle, quelle joie ! Vous êtes admis à l'hôpital, ils vous aideront, ils ont de la kacha, vous y serez au chaud, ils sauvent tout le monde... tout le monde sera sauvé ! (*Elle avance lentement au bord de la scène et reste figée, « s'endort » très doucement, derrière elle une feuille de papier blanc tombe en tourbillonnant.*)

TOTIA (*elle semble émerger d'un rêve, descend de son piédestal, abandonne le rôle de la Reine des neiges/Madame la Mort de la ville assiégée, rampe jusqu'à la feuille de papier. Voyant qu'il s'agit d'un certificat d'admission à l'hôpital, elle émet un cri*).
– Moussia, c'est... c'est quoi ?!... L'hôpital ?!

MOÏSSEÏ. – Pas besoin...

TOTIA. – Ils t'ont quand même dégoté un certificat d'admission à l'hôpital... Tu ne vas pas mourir !

MOÏSSEÏ. – Pas besoin...

TOTIA. – Tu vas aller à l'hôpital tout de suite... Ils ont tout compris... Que tu étais un gamin génial... Qu'il ne se pouvait pas que tu meures de froid !

MOÏSSEÏ. – Ne blasphème pas... Laisse-moi... Ne me touche pas, ne me torture pas ! Je ne veux plus aller nulle part...

TOTIA (*elle se laisse tomber par terre à côté de lui*). – Tu vas y aller ! Tu vas y aller ! Tu ne peux pas crever ici ! Tout ne peut pas se finir comme ça, tout ne fait que commencer, non ? Bon, pardonne-moi ! Allez, lève-toi ! Debout ! (*Moïsseï enfonce le visage entre ses genoux ; l'attitude de Tonia et de Moïsseï évoque la composition du Fils prodigue de Rembrandt.*) Tu vas y aller, tu mangeras, on te donnera de

la nourriture, ils te laveront, ils te soigneront les mains, tu leur dessineras tout, tout... Tu leur montreras tout notre enfer, bordel de merde... Tu leur expliqueras tout. Tu te souviens, Tyrsa²³ a dit : un gamin génial, il promet beaucoup. Tu vas la tenir, ta promesse, hein, Moussia ?! Allez, lève-toi, comme ça, oui, tu es fort, mon petit garçon ! Tu as entendu ce qu'elle a dit : tout le monde sera sauvé.

Moïsseï s'appuie sur Totia et se soulève, il se dirige lentement vers la sortie, sans cesser de jeter des coups d'œil sur elle avec crainte, espoir et un semblant de sourire encourageant, d'ailleurs passablement épouvantable.

TOTIA. – Vas-y ! Vas-y donc... Il y fait chaud, clair ! Moussia... Vas-y !

Communiqué victorieux de la radio du blocus, puis brouillage, la voix de Totia résonne, martèle les mots comme s'il s'agissait d'un speaker :

Moïsseï Vakser mourut à l'hôpital le 4 février 1942. Totia, Antonina Izerguina, n'était pas à ses côtés cette nuit-là. La majeure partie de ses travaux, lettres et photographies a disparu.

Sur l'écran apparaissent, l'une après l'autre, les œuvres de Moïsseï Vakser. Musique²⁴.

23. Nikolai Andreïevitch Tyrsa (1887-1942) : Peintre paysagiste et dessinateur. Un des fondateurs de l'école de graphisme de Leningrad.

24. Je remercie d'avoir participé à ce texte Antonina Izerguina, Moïsseï Vakser, Pavel Zaltsman, Lev Poumpianski, Lidia Guinzbourg, Olga Bergholtz, et tous les habitants de la ville assiégée dont on entend les voix ici. (*Note de l'autrice.*)

Post-scriptum

Ostrangéisation¹

À *Tatiana Pozdniakova*
et *Nancy Ries*,
sans qui rien n'aurait été possible

« Les Allemands avaient même ajouté qu'il était interdit d'employer le mot "mort" ou le mot "victime" parce que c'était exactement comme un billot de bois, que c'était de la merde... que ça n'avait absolument aucune importance, c'était rien. Les Allemands nous imposaient de dire, concernant les corps, qu'il s'agissait de *Figuren*, c'est-à-dire de marionnettes, de poupées, ou de *Schmattes*, c'est-à-dire de chiffons. »

Claude Lanzmann, *Shoah*

1. Le mot russe *ostranenie*, « étrangéisation », « défamiliarisation », est un terme de critique littéraire formulé par Victor Chklovski en 1916. Il s'agit d'arracher un terme commun à une appréhension stéréotypée en lui conférant un sens inattendu, étrange, en l'installant dans un contexte sémantique décapant. Le mot contient *ost* (en allemand, « est ») et *strana* (en russe, « pays »). Polina Barskova joue de ces différents sens.

La seule différence entre un voyageur et un non-voyageur, c'est que le premier choisit de voir. Et lorsque, au retour de pays lointains, tu te laisses aller à bayer aux corneilles, que tu tardes à débrancher ton regard de voyageur, tu remarques que dans les lieux dont tu es coutumier tout est à la fois ça et pas ça. Dans la poubelle, du café dégouline d'un gobelet de carton en un ruisselet gras et il y a là quelque chose qui te serre le cœur tout autant qu'une célèbre statue, qu'une belle femme ou qu'une ruine. De la poissonnerie du coin de la rue s'exhale une puanteur glacée vespérale comme si tu longuais rapidement la mort et que, si tu le voulais, tu pourrais échanger un salut avec elle : bonjour, je suis de retour.

Certes, ce n'est pas l'envie de changer de lieu mais celle de changer de temps qui nous presse et nous pousse à surmonter les angoisses et les humiliations du troupeau : fouilles et déshabillages à l'aéroport, la torture des brodequins dans l'autobus, métamorphose en centauresse mi-femme, mi-automobile. En revanche, là-bas, au moment où tu descendras de la pointe de ta vie, que tu émergeras de ta vieille peau de serpent, c'est une tout autre sorte de temps qui te guette.

Quelle nouvelle lenteur s'empare de toi durant le voyage, que peut-il bien t'arriver ? Si tu as de la chance, sur toi apparaîtra une nouvelle trace, une nouvelle cicatrice : tu apprendras quelque chose d'inoubliable, qui ne peut désormais disparaître.

(J'écrirai là-dessus et j'appellerai mon texte « É[s]trangéisation, compte rendu sur l'étrange[r] ». Mais non, voyons, tu ris : alors ce sera « Ostrangéisation », trace de mon voyage à l'Est, dans les grandes villes occidentales.)

Les surfaces

Les murs des édifices berlinois sont constellés de la variole des explosions et des tirs de la lointaine guerre.

Surface criblée de marques, texture génératrice d'angoisse. On voudrait les faire disparaître, les éradiquer. On voudrait que ce soit lisse, on voudrait réparer, refaire comme c'était ou rénover. On voudrait surtout ne pas savoir. Mais les murs de Berlin comme ses places, ses seuils, ses allées... se refusent à l'oubli. Berlin tiraille et griffe, ne laisse pas somnoler l'être historique, la conscience historique.

Je me retrouvai à Berlin au terme d'un bref séjour à Saint-Pétersbourg, où mes tâches professionnelles m'avaient appelée pour montrer à mes étudiants américains le blocus de Leningrad – mémoire, douleur, héritage, etc. Autrement dit, moi, nous, devons nous plonger dans un jeu de rôle, écarter les parois du temps et pénétrer dans sa profondeur en évitant, bien sûr, de nous blesser le moins du monde.

La tâche était loin d'être simple. Saint-Pétersbourg, ce n'est pas Berlin, figurez-vous. Il semble que dans cette ville tout soit fait pour refouler, rejeter ce qui a eu lieu, le blocus est caché, ne produit pas tant, semble-t-il, des façons de taire que de se taire (ainsi je fus profondément peinée en apprenant que toute ma vie j'avais ignoré l'existence d'un monument au tramway du blocus). Le plus imposant monument² accueillant ceux qui entrent dans la ville est dédié non point à l'événement annoncé, mais à un autre tout différent : l'attribution à la cité du

2. Monument aux défenseurs héroïques de Leningrad. Immense monument situé place de la Victoire à l'entrée de la ville. Œuvre des architectes Kamenski et Speranski et du sculpteur Anikouchine (1974-1975). Il comprend également une salle du Souvenir souterraine dédiée au blocus et à la défense de Leningrad.

titre honorifique de ville-héros. Les murs du petit musée souterrain idéalement *vide* sont couverts de documents officiels, drapés de velours fané. Ce n'est que plus tard, ayant parfaitement compris la sale petite bataille minable à laquelle avait donné lieu l'obtention de ce titre, que je réfléchis et me dis qu'ils méritaient peut-être réellement ces drapés !...

Ce n'est qu'après avoir étudié de près un panneau de mosaïque que, escortée d'une vingtaine d'étudiants aux yeux tout neufs, je réussis à découvrir dans un coin un cadavre chastement, je dirais même élégamment, *enveloppé*, une poupée de chiffon comme on disait. De la même façon, dans une vitrine, entre des instruments et des documents à la gloire des armes, honteux de lui-même, recroquevillé, le fameux pain du blocus faisait une tache noire, pas du pain, non, un immense ersatz de mort-vie. Ainsi, au moment où les invités arrivent, sonnent déjà à la porte, la maîtresse de maison s'avise brusquement de jeter dans un coin pour les dissimuler aux regards une chaussure éculée ou un vieux chiffon. De la même façon, ce monument avait soustrait à la vue des visiteurs le corps proprement dit du blocus, le corps de l'être humain, le corps du pain en l'euphémisant avec soin et application : *Figuren*, marionnettes, récompenses, personne.

Après avoir visité le monument et nous être délectés du sublime du blocus (terme de Fadeev³ qui, le printemps venu, avait été précautionneusement introduit dans la cité pour en être précipitamment exfiltré), nous décidâmes d'aller voir le parc de la Victoire, le parc de la Victoire de l'avenue de Moscou.

3. Alexandre Alexandrovitch Fadeev (1901-1956) fut longtemps président de l'Union des écrivains. Tombé en disgrâce et objet d'accusations, il se suicida après le rapport de Khrouchtchev dénonçant les crimes de Staline.

Comme alors, les bourdons vrombissaient, comme alors, les enfants hurlaient. Comme quand Katka et moi y accourions. Nous marchions, nous courions, nous faisions des glissades, nous nous balançons, nous achetions une glace, elle fondait, nos jambes fermes d'adolescentes étincelaient. Sans que rien ne nous indique que le parc était ensorcelé, que la forêt était ensorcelée, la forêt d'un conte monstrueux. Autant qu'il m'en souviennne (question importante : peut-on oublier pareille chose ?), personne ne nous avait jamais dit d'où sortait précisément le nom de ce parc, qu'on avait regroupé et brûlé ici les corps sans poids, transparents cassants tendres durs des dystrophiques : des milliers, et des milliers et des milliers de corps. C'était ça, la victoire.

À présent, des intervieweurs pensifs se plaisent à me demander : quelle est la genèse de votre blocusmania, de votre irrépressible blablacac ? Ne vous vengez-vous pas de l'histoire qui vous a ôté votre grand-mère et votre grand-père ? Mais non, rien de personnel. Cherchez les fantômes ! Tandis que Katka et moi nous élancions en l'air sur des balançoires ailées et qu'une mèche de cheveux roux lui entraît dans la bouche, je suis persuadée qu'à nos côtés se balançaient de graves enfants du blocus, ceux-là mêmes que les courts-métrages de propagande de 1942 faisaient jouer par des cupidons/marmousets aux joues roses et satisfaits d'eux-mêmes. À l'âge de dix ans, nous ignorions les enfants du blocus, nous ne les voyions pas, mais ils devaient bien être quelque part, un million de gens ne pouvaient tout de même pas avoir disparu comme ça. Un million (selon les modestes chiffres officiels sans doute quelque peu falsifiés), c'est beaucoup.

Que voulais-je montrer aux étudiants dans le parc ? Rien ? Le vide ? L'élégante verdure et les bosquets de lilas ? Moi, un genou couronné, en compagnie d'un détachement de fantômes ? Je voulais leur montrer l'une des possibles réponses

à la question : pourquoi, dans cette ville, est-il impossible d'échapper au blocus et tout aussi impossible de le trouver ? Nulle part et partout, comme dans la devinette du conte.

D'une voix souterraine

Le blocus de Leningrad n'est pas fini, il est infini, le blocus n'est pas enterré, il n'a pas encore dit son dernier mot alors que, pourtant, il a produit une incalculable, délirante quantité de mots ! Avec les seuls journaux intimes on pourrait remplir des pièces entières, des conteneurs de mémoire... J'ai demandé à des amis, comme moi attachés au sujet, où aller, où le trouver, où il était actuellement.

Et mon amie m'a dit : le blocus est chose souterraine, il est vivant, il dure sous la terre, cherche-le là. Mon amie, mon chat du Cheshire : la triste moqueuse éclatante magicienne de la *Cendrillon* de Kocheverova⁴, peut-être le film le plus important sur l'effrayant Leningrad du milieu du siècle (Schwartz tremble, Ranevskaïa sourit de toutes ses dents, la vieillotte Jeïmo luit). Ma magicienne dit, tout en me tendant un énième fruit, un énième tournant de notre vieux conte :

« Sous terre, il s'est caché dans un terrier sous la terre, c'est là que tu le trouveras. »

Va dans la cour d'Akhmatova. Va dans la cour de Bergholtz.

Dans la cour de la maison de la Fontanka⁵ où Akhmatova tint bon tant bien que mal durant les premières semaines du siège, il y avait des *tranchées-refuges*. J'en avais lu des descriptions dans une douzaine de journaux intimes, mais,

4. *Le Conte de Cendrillon*, film de 1947 de Nadejda Kocheverova et Mikhaïl Chapiro ; scénario d'Evgueni Schwartz. Ianina Jeïmo jouait Cendrillon et Faïna Ranevskaïa, la marâtre.

5. Pavillon du palais Cheremetiev où Anna Akhmatova vécut de 1926 à 1952 avec la famille Pounine. Actuellement appartement-musée d'Anna Akhmatova.

là, je les voyais pour la première fois sur des photographies du musée et je me sentis soudain extrêmement mal : une tranchée-refuge, c'est une porte ouverte sur les profondeurs de la terre ; un homme vivant entre dans la terre pour échapper à la Mort, mais aussi pour passer du temps avec elle.

Excavations, tranchées, AAA⁶ fit encore un pas en direction de son *atrocité-Leningrad*. Une tranchée-refuge est un apprentissage de l'angoisse, une répétition. Ensuite, nous nous rendîmes dans la cour suivante, celle de l'autre écrivaine du blocus, celle qui refusa de partir, voulut tout voir de ses yeux, tout vivre/dire de ses lèvres et qui, en effet, vécut et dit.

L'un des épisodes les plus terribles de l'ensorcelant journal intime de Bergholtz est, à mon sens, sa grossesse nerveuse : Bergholtz (qui avait déjà perdu trois enfants) se crut enceinte de son « matador » de Makogonenko⁷, son amant pendant le siège.

Il s'agissait, comme pour la plupart de ses idées, d'une fiction, mais d'une fiction hautement symbolique. Bergholtz, profondément obsédée et traumatisée par le blocus, n'était pas enceinte, mais dystrophique, autrement dit, enceinte du blocus. Nous apprenons tout cela par son journal du siège, l'une des œuvres les plus marquantes de cette époque marquante.

Il faut lire le journal de Bergholtz en même temps que sa poésie destinée à la publication et que ses interventions à la radio pendant le siège. C'est peut-être le corpus littéraire

6. Anna Andreevna Akhmatova.

7. Gueorgui Panteleïmonovitch Makogonenko (1912-1986) : Historien de la littérature, critique, professeur. De 1949 à 1961 il fut marié à Olga Bergholtz, avec qui il travailla très activement à la radio pendant le blocus.

le plus complet et le plus éclairant sur la psychologie (laquelle ? soviétique ? du siège ? tombée en déshérence ?) d'une personnalité aux idées fondamentalement clandestines, dont les vers et autres textes visant à donner du courage à la population retentissaient presque quotidiennement à la radio pour la ville et le monde. Consciente de la valeur et du potentiel dangereux de son journal, Olga Fiodorovna Bergholtz le cacha, l'enterra quand, pour la énième fois, elle se dit qu'on allait l'arrêter. On aurait, effectivement, dû le faire. Si on la laissa tranquille en 1946, quand Moscou s'employa à détruire jusqu'au souvenir du blocus⁸, cela ne peut s'expliquer que par le hasard : relative irresponsabilité et caprices des services secrets.

J'indiquai aux étudiants l'endroit où, sous la terre, tel le glaive magique mystérieusement scintillant⁹, se cachait l'omniscient journal et, comme le fameux joueur de flûte de Hamelin, je les entraînai plus loin, cette fois-ci, dans une église. Qu'elle était donc étrange. J'y fus reçue par un prêtre¹⁰ au visage hâlé, au regard calme.

Il me dit : « Salut, vieille branche, allez, fais venir tes étudiants par ici. » Je fis passer mes étudiants devant des roses, devant deux Harley-Davidson, devant trois chats, et nous

8. Le premier musée de la défense et du siège de Leningrad fut détruit à l'occasion de « l'affaire de Leningrad » (fin des années 1940, début des années 1950) qui vit l'exécution de plusieurs dizaines de Leningradois et l'arrestation de quelque 2 000 personnes parmi lesquelles Rakov, le directeur du musée. Nombre d'objets, de documents, d'écrits, de photographies périrent. Le musée fut définitivement fermé en 1953. En 1989, un nouveau musée fut reconstitué à la même adresse (9, rue Solianoï).

9. Dans le folklore slave, il s'agit d'un glaive magique qui assure à son possesseur l'invincibilité. Il peut être caché sous terre, muré dans un bâtiment, enfoui dans un kourgane : au contact de la mort, il acquiert une charge magique et fait périr les ennemis de son possesseur.

10. L'archiprêtre Viatcheslav Kharinov, supérieur de l'église de l'icône de la Mère de Dieu « Joie de tous les affligés ».

nous retrouvâmes à l'emplacement d'un minuscule musée plus petit que ma salle de bains américaine. Comme, en plus, le prêtre racontait ses découvertes, je constatai à part moi qu'il s'agissait du musée du blocus le plus réussi de tous ceux que je connaissais dans la cité ; ceci dit, là n'est pas le sujet, en l'occurrence, la compétition n'est pas particulièrement vive : l'ombre antique du musée de Rakov rue Solianoï, les salles vides du Musée d'histoire de la ville avec les pages du carnet de Savitcheva¹¹ blanchissant et flamboyant sur le mur, quelque deux écoles-musées appliquées et véhémentes et leurs héroïques collaborateurs (pour le coup c'est exact). Je fus particulièrement mortifiée par ce vide qui entoure actuellement le souvenir du blocus : on ressent pleinement sa matérialité au cimetière Piskarevskoïe. Nous y étions seuls, on entendait résonner, *déplacé*, un Haydn d'humeur optimiste, un écureuil se tenait à un coquelicot. À présent, me semble-t-il, le blocus, au lieu de compassion, d'attention, de pitié, de désespoir partagé, produit une absence d'émotion vivante, tangible. À Berlin, la place entière du monument aux Juifs assassinés était noire de monde, mais où donc sont-ils, ceux qui désirent visiter les disparus de Leningrad ? Et comment aider ceux qui souhaiteraient le faire ?

Que nous montra-t-il, que nous raconta-t-il, ce prêtre railleur et triste ? Un flacon vide bruni ayant appartenu à une femme sniper et où subsistait une odeur de parfum, de petites icônes et de petites croix trouvées sur les tués, des douilles avec leurs noms et leurs dates de naissance, des petites fioles données en cadeau pour leur fête (avec leur nom : on nous expliqua qu'ils avaient été tués justement

11. Tatiana Savitcheva (1930-1944) : Cette écolière de 11 ans tint un journal qui relate les morts successives de tous les membres de sa famille entre septembre 1941 et mai 1942. Elle mourut de la tuberculose en évacuation. D'abord conservé dans le premier musée du blocus, son journal se trouve actuellement dans une filiale du Musée d'histoire de Saint-Pétersbourg.

le jour de leur fête). L'impérissable : ce qui n'avait pu être réduit en cendres, mais était resté non pas dans les profondeurs mais près de la surface de cette terre de Leningrad qui, dès l'automne 1941, engloutit et engloutit par millions (*sic*) des petits soldats dépourvus d'entraînement et d'armes.

Le prêtre et ses amis voyagent pour enterrer, prendre la parole, et, quand leur sourit une chance surnaturelle, découvrir un nom. Il raconta ces expéditions dans un anglais recherché, un chat sur les genoux, une étudiante rousse pleurait à chaudes larmes. Depuis les photographies la terre nue nous contemplait. Là, gisent tout près de la surface ceux dont les efforts guerriers brefs comme des lucioles, privés de tout sens par la monstrueuse impéritie militaire soviétique, furent pendant bien longtemps incapables de secourir la ville agonisante, mais ils voulaient l'aider, avançaient dans sa direction, montaient à l'assaut, les uns faisaient cent mètres, d'autres plus.

Mouvement

Ils couraient et ils marchaient, ils rampaient et ils tombaient.

Un jour je dus décrire le mouvement dans la ville assiégée.

Force est d'avouer que je ne découvris pas de verbe de mouvement adéquat. Comment se mouvaient-ils dans la ville assiégée en ce janvier mortel, enflés, aveugles, appuyés sur des cannes, passant près de leurs semblables déjà en train de se métamorphoser en congères ?

Comment convient-il de prêter attention à leur façon de se déplacer tout en faisant découvrir la ville à de jeunes et alertes étudiants ?

« Voici que nous approchons du bâtiment de la Philharmonie. » Existe-t-il chose plus évidente dans l'histoire officielle du siège ? C'est là qu'en août 1942 fut exécutée la *Septième Symphonie*¹², en principe, l'unique événement de la culture du blocus que la majorité des habitants actuels de la ville connaissent parfaitement et glorifient.

Comment expliquer, montrer (Dieu nous en préserve) à cet auditoire, comment se traînèrent jusque-là les musiciens, dont beaucoup furent sauvés au sens propre par cette musique : on leur donna à manger afin que la *Septième* résonne au-dessus de la ville. Comment bougea le corps (revêtu d'un vêtement ouatiné sous le smoking afin de masquer la dystrophie), comment bougeaient les mains rongées par le scorbut du chef d'orchestre Eliasberg ?

Qu'est-ce donc qui bougeait dans la ville assiégée et qu'est-ce qui était immobile ?

Dans un horrible crissement, le tramway dit « l'Américaine¹³ » fonçait sur les ponts en direction de l'usine Kirov, celle-là même qui pendant le blocus devait donner naissance à un tank et les sauver, oui, les sauver, toutes et tous.

Il y avait avec nous dans le tramway un homme qui aimait les tramways comme s'ils avaient été de bonnes bêtes. Une des personnes étonnantes rencontrées durant ces cinq jours : du reste, elles auraient pu être absolument différentes et tout aussi étonnantes. Combien de gens en tout point divers n'avais-je pas croisés pendant ces dix ans !

12. Il s'agit de la *Septième Symphonie* de Chostakovitch, également dénommée « Symphonie de Leningrad ».

13. Désignation populaire d'un tramway datant de 1934. Les constructeurs s'étaient rendus aux États-Unis pour étudier les nouveaux modèles de tramways. Ils s'inspirèrent des wagons de la firme Peter Witt et les adaptèrent aux conditions locales. Ce tramway fonctionna de 1934 à 1979.

Travailler l'histoire, production mémorielle née de la catastrophe historique qui frappa une ville vivante, devrait être chose personnelle, intime : à chacun de rencontrer les lieux, les mots, les souvenirs, les fantômes auxquels lui et lui seul a droit.

Et encore : tant qu'il y a des témoins vivants alentour, tant qu'on peut les interroger, les écouter. Bientôt ce sera impossible.

L'homme racontait l'itinéraire de notre tramway sous le blocus, parlait, passait en revue des photographies, regardait par la fenêtre : « Mais c'est qu'il y avait encore les trolleys du blocus ! Avec leurs couleurs si vives ! » Ils se sont figés à la fin de l'automne enneigé de 1941, on aurait dit « des décorations d'arbre de Noël, des bouvreuils », et dedans il y avait des gens entrés pour souffler un instant et restés là à tout jamais. Le tramway courait et cliquetait, rendant son récit inaudible : il disait que rouler jusqu'à l'usine étant impossible, on avait dû s'y traîner à pied.

P.-S.

Il me semble à présent que, désormais, vous, moi, devons cesser de déambuler dans la ville assiégée.

Il faut y entrer et rester immobile.

Regarder longtemps-longtemps. Nul besoin de se hâter. Regarder le ciel, les eaux, les murs rénovés, l'herbe, la flèche de l'Amirauté, ce que vous voulez. Toutes les maisons qui ont connu des destructions. Si nous étions dans ce Berlin transpercé par la mémoire, il y aurait là depuis longtemps des photographies des ruines de ces maisons, de ces maisons en ruine. Que peut-on encore ajouter ?

Tout cela, c'est le blocus qui a tant de fois exposé, disparu en Enfer, et qui est à jamais une partie de nous.

Postface

Tableaux mourants

Polina Barskova est née et a grandi à Saint-Pétersbourg, alors que la ville s'appelait encore Leningrad. Comme tous les enfants de cette ville – j'en fus un, moi aussi –, son enfance a été assombrie par le souvenir tenace de la guerre et, en particulier, par la *blokada*, le siège infligé par l'armée allemande de septembre 1941 à janvier 1944. Comment une petite fille peut-elle être marquée par la mémoire d'événements qui se sont déroulés plusieurs décennies avant sa naissance ? Parce qu'un reportage sur le blocus présentant de nombreuses photos de morts et de gens affamés est devenu un « livre pour enfants » très populaire parmi les jeunes lecteurs de notre génération. Vers l'âge de trois ans, j'avais déjà soigneusement gravé une croix gammée dans le bois peint en rouge du pot où je faisais mes besoins. À huit ans, je savais identifier chaque monument de la ville et dire ce qu'il commémorait. En face de mon école, il y avait un minuscule abri antiaérien, conservé en l'état. Les traces du siège étaient partout : dans les rues où manquaient certains immeubles, sur les murs encore défigurés par des éclats d'obus, dans les inscriptions des plaques commémoratives, et dans nos

jeux d'écoliers. Pour qui avait grandi à Leningrad à la fin des années 1970, ces longs mois tragiques étaient bien présents, comme une évidence, en arrière-plan de chacune de ses journées et comme source de chacune d'entre elles.

L'un des symboles emblématiques de Saint-Pétersbourg est la tête de Méduse sculptée à intervalles réguliers sur les grilles néoclassiques du jardin d'Été. Le sentiment intime de l'horreur effroyable dont la ville a été le théâtre a été maquillé et remodelé pour les besoins de la glorification factice voulue par le régime soviétique. Ce ne sont pas les souffrances humaines de tout un chacun que célèbrent les nouveaux monuments mais un héroïsme collectif, l'union parfaite entre les valeureuses masses et leurs dirigeants dévoués à la cause du peuple. Selon le discours officiel, ces souffrances étaient des sacrifices volontairement consentis pour décrocher la victoire. Et qui sont les vainqueurs ? « Nous », le peuple, bien sûr. Quant à l'État, il se présentait comme le dépositaire de la mémoire collective, de telle sorte que toute désobéissance, toute autre vision de l'histoire passait pour de l'ingratitude vis-à-vis de ceux qui avaient accepté de mourir afin que nous puissions vivre. « Nul n'est oublié, rien n'est oublié », a écrit la poétesse du blocus Olga Bergholtz ; pourtant, cette affirmation était un souhait plutôt qu'une réalité. S'ils n'étaient pas contrôlés par l'autorité centrale, les souvenirs individuels risquaient de priver les souffrances endurées de la noble finalité que leur assignaient les récits officiels. Livrée à elle-même, notre mémoire ne risquait-elle pas de faire remonter à la surface les erreurs et les crimes commis par le régime avant, pendant et après le siège ?

L'État soviétique n'était absolument pas préparé à l'attaque allemande. Les représentants du régime n'ont pas semblé se soucier de minimiser les pertes en vies humaines, que ce soit parmi les soldats ou parmi les populations civiles. Au moment où les troupes ennemies

encerclaient la ville, la police se préoccupait surtout d'intensifier les arrestations d'opposants politiques et des Soviétiques descendant des Allemands. Des vivres ont alors été évacués de la ville, pour éviter qu'ils ne tombent entre les mains de l'envahisseur. Il y avait deux poids deux mesures : d'un côté, les rations indigentes qui ont affamé les habitants ordinaires de la ville et, de l'autre, le régime alimentaire plus ou moins normal réservé aux cadres du Parti. Et puis après la guerre, dans le cadre de l'affaire dite « de Leningrad », les dignitaires qui avaient pourtant empêché la prise de la ville ont été condamnés et éliminés ; cette purge massive a permis au pouvoir stalinien de réaffirmer la mainmise de Moscou.

En privé, on peut associer le souvenir du blocus aux purges qui ont décimé certaines classes sociales, au nettoyage ethnique, à la collectivisation, au Pacte germano-soviétique, à l'agression de 1939 contre la Finlande, à l'épuration stalinienne visant les officiers de l'Armée rouge, au Goulag et, de façon plus générale, aux violences inouïes perpétrées sous le régime soviétique. En privé, on peut aussi garder en mémoire la famine à laquelle ont été délibérément réduits deux millions et demi de prisonniers de guerre russes détenus par les Allemands, un crime nazi encouragé par le refus de l'URSS de signer la convention de Genève en 1929. Ou celle des plus de sept millions de paysans qui ont péri entre 1932 et 1933, pendant la famine organisée par le régime, essentiellement en Ukraine, à la suite de la collectivisation forcée – dont les répercussions ont été aggravées par le refus de Moscou d'envoyer une aide alimentaire. En somme, les souvenirs individuels peuvent contribuer à remettre le blocus de Leningrad dans son contexte.

Tout cela explique pourquoi l'ouvrage de Barskova mêle des souvenirs personnels à l'histoire bien réelle d'écrivains et d'artistes qui ont vécu et sont morts pendant le siège de Leningrad. Pour les ramener à la vie, l'autrice s'est appuyée sur leur correspondance et sur

les journaux qu'ils tenaient. Dans « Le pardonneur », le premier texte, on retrouve à petite échelle la structure de l'ensemble de *Tableaux vivants*. Barskova entrelace ses propres souvenirs aux passages qui mettent en scène des survivants de l'Holocauste et du blocus, pour mener une réflexion sur l'écriture et sur la résilience. Cette imbrication de fiction historique et d'autofiction caractérise l'ouvrage tout entier, dont le centre de gravité narratif est tantôt entre les textes, tantôt dans les récits eux-mêmes. Comment se fait-il que l'existence des enfants et des petits-enfants des survivants du blocus reste étroitement liée à ces événements, tout comme leurs personnalités sont profondément marquées par l'histoire soviétique ? Pourquoi leur est-il impossible de laisser leurs morts reposer en paix ?

Certains historiens du blocus considèrent cet événement comme un crime de guerre spécifique à notre époque moderne. Il s'agit pourtant d'une tactique de guerre très ancienne, qui consiste à soumettre une ville fortifiée en affamant la population civile retranchée à l'intérieur. Les habitants de Leningrad assiégé qui avaient encore une bible chez eux auraient pu y trouver un récit de ce qu'ils vivaient dans les cinq élégies du livre des Lamentations ; dans ce témoignage en vers où il est question de la destruction de Jérusalem et du premier Temple par Nabuchodonosor, le prophète Jérémie évoque « des enfants et des nourrissons en défaillance dans les rues de la ville¹ ». Un peu plus loin, on peut lire : « Les enfants demandent du pain, Et personne ne leur en donne². » Les Lamentations évoquent des symptômes caractéristiques de ce que la médecine appelle, depuis le blocus, la dystrophie alimentaire : « Leur aspect est plus sombre que le noir ; On ne les reconnaît pas dans les rues ; Ils ont la peau collée sur les os, sèche

1. Lamentations, 2,11. Traduction Louis Segond.

2. Lamentations, 4,4. Traduction Louis Segond.

comme du bois³. » L'un des tropes les plus obsédants dans ce récit d'une famine – Jérusalem s'y exprime d'une voix féminine – est l'évocation des mères qui dévorent leurs enfants : « Les femmes, malgré leur tendresse, font cuire leurs enfants ; Ils leur servent de nourriture, Au milieu du désastre de la fille de mon peuple⁴. »

L'évocation de femmes qui mangent leur progéniture dans des villes assiégées apparaît ailleurs dans la Bible, sans doute parce que cette métaphore frappante concentre à elle seule toute l'horreur d'une famine. Dans son récit de la destruction de Jérusalem et du deuxième Temple par les Romains – sur ordre de l'empereur Titus, que l'on retrouve dans *Bérénice* de Racine et dans *La Clémence de Titus* de Mozart –, Flavius Josèphe qualifie le cannibalisme maternel d'abomination sans égale. L'historien décrit ainsi la dystrophie causée par la famine : « Les yeux secs et la bouche grimaçante, ceux qui tardaient à mourir regardaient expirer ceux dont la fin arrivait avant la leur. » A la Renaissance, l'ethnographe Jean de Léry nous livre un récit du siège que les catholiques firent endurer à la ville de Sancerre, une cité huguenote (aujourd'hui connue pour son sauvignon blanc). Il y confie avoir été plus terrifié de voir des parents chrétiens cuisiner la chair de leur petite fille défunte d'à peine trois ans que par les pratiques cannibales des Tupinambas du Brésil, qu'il avait vus dévorer leurs ennemis.

Peut-être est-ce pour insister sur la dimension contre nature de ces corps dystrophiques que les récits de famines font aussi souvent mention d'actes de cannibalisme, surtout sur des enfants. Entre le 1^{er} décembre 1941 et le 15 février 1942, les forces de l'ordre de Leningrad ont arrêté 866 personnes pour des délits liés à la consommation de cadavres humains, voire pour des meurtres perpétrés avec l'intention de manger les victimes. Selon les autorités, une partie de ces actes relevaient du crime organisé. L'écrasante

3. Lamentations, 4,8. Traduction Louis Segond.

4. Lamentations, 4,10. Traduction Louis Segond.

majorité des accusés étaient des réfugiés venus de la campagne, essentiellement des femmes. Les prévenus ont-ils effectivement commis les faits pour lesquels ils ont été inculpés ? Comment se fier aux chefs d'accusation utilisés par la police soviétique ? La crainte du cannibalisme était sans doute plus présente dans les esprits que dans la réalité. Les crimes pour voler de la nourriture étaient beaucoup plus nombreux. Ainsi, l'oncle de mon père aurait été assassiné pour une ration quotidienne de pain.

Au cours de cette période, la population fut confrontée à des inégalités criantes et systémiques dans l'accès à la nourriture. Les premiers à mourir de faim furent les habitants des campagnes qui avaient trouvé refuge dans Leningrad ; n'étant pas officiellement résidents, ils n'avaient pas de cartes de rationnement. Ces cartes établissaient des distinctions entre les citoyens : il y avait les ouvriers d'usine, les employés de bureau et les personnes à charge. Au plus fort de la famine, entre le 20 novembre et le 25 décembre 1941, la ration allouée à la plupart des civils se limitait à 125 grammes de pain par jour. Certains pouvaient obtenir un peu plus de nourriture sur leur lieu de travail – surtout si le Parti considérait que leur activité présentait un intérêt stratégique particulier. Il va sans dire que c'est à leur propre travail que les cadres du Parti accordaient la plus grande importance. Aussi se rétribuaient-ils en rations de viande. En décembre 1941, une fabrique de pâtisseries produisait à la chaîne des babas au rhum pour ces apparatchiks qui aimaient les bonnes choses. J'ai entendu certains arguer que sans ces inégalités institutionnalisées, personne dans la ville n'aurait succombé à la famine.

Bien entendu, le marché noir se développa. Les gens affamés étaient prêts à échanger tous leurs biens de valeur pour une poignée de gruau. Entre le début du siège et le 1^{er} octobre 1942, plus de trois mille personnes furent arrêtées et jugées pour détournement de marchandises et autres transactions illicites. Un procureur militaire de l'époque nota que « le plus gros du contingent d'arrestations pour

spéculation et appropriation de biens socialistes est constitué d'employés des services d'approvisionnement alimentaire (vente au détail, entrepôts, bases, cantines). Le principal objet des vols et de l'activité spéculative est la nourriture ainsi que d'autres denrées rares et rationnées ». La liste jointe à ce procès-verbal comprend une quantité impressionnante de biens confisqués. Parmi ceux qui enfreignaient la loi, certains s'enrichirent notablement. Beaucoup furent exécutés. Cela n'empêcha pas les profiteurs de continuer.

L'hiver 1941-1942 fut exceptionnellement froid. En janvier, les températures tombèrent à -40°C . L'électricité et le chauffage ne fonctionnaient plus. Les canalisations d'eau et celles des égouts avaient explosé. Il n'y avait plus de transports en commun. Les immeubles d'habitation étaient éventrés comme des cadavres sur une table de dissection. Les habitants en quête de nourriture progressaient lentement, d'un pas chancelant, dans les rues encombrées de monceaux de gravats, de congères et de détritiques congelés. Ceux qui mouraient dehors gisaient sous la neige et la glace jusqu'au dégel du printemps. De tous les cercles de l'Enfer de Dante, Leningrad semblait avoir touché le neuvième et dernier, celui où les damnés se retrouvent pris dans les glaces du Coccyte.

Barskova n'est pas seulement une poétesse et autrice de fiction, c'est aussi une universitaire, spécialiste de la littérature et de l'art durant le blocus. Elle cherche à savoir comment les gens ont réagi à ce trauma, comment ils ont essayé de comprendre une telle catastrophe et quels langages artistiques ont été créés pour en restituer la mémoire. Elle s'intéresse également à la façon dont les gens ont vécu ensemble dans de telles conditions. En effet, le blocus a servi de laboratoire à des modes de vie en famille tout à fait extrêmes. Les membres d'un même foyer ont dû se partager des ressources insuffisantes tout en affrontant leurs souffrances respectives. Les situations cruelles dignes du *Choix de Sophie* n'étaient pas rares.

Tableaux vivants intègre cet événement historique dans la thématique plus générale du trauma. Que l'action des différents textes se situe pendant le siège de Leningrad ou non, tous mettent en scène la cruauté dont les humains font preuve à l'égard de leurs semblables – voire de leurs proches – lorsqu'ils vivent dans la promiscuité. Barskova analyse les effets à long terme de tels sévices sur les survivants qui doivent ensuite porter le fardeau du pardon. Or, pardonner est d'autant plus difficile lorsque, comme l'oncle de Hamlet, ceux qui vous ont fait souffrir jouissent encore des bienfaits procurés par leur crime.

La plupart des protagonistes de ces récits étaient jadis des amis et collègues du poète Daniil Harms. Arrêté pour avoir prétendument diffusé des rumeurs défaitistes, Harms a simulé la folie afin d'échapper au peloton d'exécution, puis il est mort de faim dans l'asile psychiatrique de sa prison. Sa veuve, Marina Malitch (puis Marina Dournovo), apparaît dans « Épingles à cheveux » et dans « Les frères et les frères Drouskine ». Le philosophe Iakov Drouskine a sauvé les archives de Harms et préservé son œuvre ainsi que celle du poète Alexandre Vvedenski, une autre victime de la police soviétique. Evgueni Schwartz, dramaturge et auteur de livres pour enfants, a travaillé avec Harms dans la même maison d'édition pour la jeunesse qui employait aussi Vitali Bianchi, le protagoniste de « Vent d'automne ». Drouskine et Schwartz ont survécu au premier hiver du blocus. Quant à Bianchi, il a passé quelques jours à Leningrad en tant que journaliste. Olga Bergholtz, la poétesse, qui a prêté sa voix à Radio Leningrad pour redonner courage à la population pendant toute la période du siège, apparaît dans « Ostrangéisation ».

Dmitri Maksimov, le spécialiste de littérature qui a écrit des poèmes clandestins sur son expérience du siège, est l'un des personnages du « Pardonneur ». Barskova a publié ces poèmes dans une anthologie, *Written in the Dark – Five Poets in the Siege of Leningrad*. Elle y fait également figurer Guennadi Gor, un poète qui s'est ensuite tourné

vers la science-fiction, et le peintre Pavel Zaltsman. Aucun d'entre eux n'avait l'intention de publier ses poèmes du blocus : la censure du régime soviétique ne l'aurait jamais permis. Ils n'avaient pas été composés pour être lus sous le manteau, pas même dans un cercle intime. Le décalage entre ce qu'ils décrivaient et la réalité était trop grand.

Quand ce que les gens disent aux autres ne correspond pas à ce qu'ils se disent à eux-mêmes, cela génère une sorte d'hypocrisie traumatique. En tant qu'autrice et en tant qu'universitaire, Barskova s'intéresse tout particulièrement aux personnes qui mènent une double vie – celles qui écrivaient à la fois des textes destinés à rencontrer un public et d'autres qui n'étaient destinés à personne, celles dont les écrits privés contredisent les écrits publiés. La fiction de Barskova perpétue la mémoire d'une littérature de Leningrad caractérisée par la dualité, la duplicité, une littérature à double fond. Un ensemble d'écrits dont l'élément central est le blocus – un siège qui s'est accompagné de plusieurs purges du NKVD.

Pour l'essentiel, le versant non officiel de cette littérature n'a pas été mis au jour avant la fin de l'ère soviétique. Qu'il s'agisse des textes réunis dans *Written in the Dark*, des poèmes de jeunesse de Daniil Harms et d'Alexandre Vvedenski, des écrits philosophiques de Leonid Lipavski et de Iakov Drouskine, des œuvres en prose de Lidia Guinzbourg ou encore des innombrables volumes de journaux du blocus tenus par des écrivains ou par des inconnus, rien de tout cela n'a été lu par les contemporains des auteurs, et pas une ligne n'a exercé la moindre influence sur les autres formes de littérature de l'époque. Après une introduction tardive sur la scène littéraire, ces écrits intimes, vieux de plusieurs décennies, restent pourtant étrangement proches de nous. Nous qui en sommes les destinataires, nous n'avons pas encore fini d'en interpréter la portée et la signification. Nous commençons à peine à le faire, et *Tableaux vivants* témoigne de ce processus d'appropriation du passé.

Un néo-stalinisme insidieux sévit aujourd’hui en Russie. L’État a intensifié ses attaques contre les institutions de la société civile encore en activité, en qualifiant les organes de presse qui critiquent le pouvoir en place, les ONG qui défendent les droits humains, les agences de lutte contre la corruption, et même des dissidents, d’« agents étrangers » dont les activités peuvent être déclarées « extrémistes » et punies par la loi. La répression exercée par les autorités vise non seulement les militants inquiets pour l’avenir du pays, mais aussi les historiens soucieux d’établir la vérité sur son passé. Des associations commémorant les victimes des purges staliniennes ont été obligées de cesser leurs activités. Dirigé par d’anciens employés de la police politique, l’appareil de l’État a lancé une campagne justifiant et idéalisant l’action de son prédécesseur, au temps du « Petit Père des peuples ». Rien n’illustre aussi bien la nostalgie régressive du stalinisme que la célébration de la victoire soviétique sur l’Allemagne nazie, ce qui explique le discours officiel sur la Seconde Guerre mondiale et en particulier sur le blocus de Leningrad, sorte de retour au mensonge et au kitsch de l’ère soviétique. Aujourd’hui en Russie, les travaux sérieux d’historiens et d’artistes sur le blocus sont à nouveau considérés comme contestataires et subversifs. Voilà pourquoi l’œuvre de Polina Barskova – ses poèmes, ses recherches universitaires et, à présent, ses récits de fiction – reste malheureusement d’actualité sur le plan idéologique et nécessaire sur le plan politique.

Eugene Ostashovsky, 2021

Traduit de l’anglais par Virginie Buhl

Mes statistiques et mes citations concernant le blocus sont extraites de *Leningrad v ossade : Sbornik dokoumentov o gueroïtcheskoï oborone Leningrada v gody Velikoï Otetchestvennoï voïny*, éd. A. R. Dzeniskevitch (Saint-Petersbourg, Liki Rossii, 1995). Le nombre total de victimes civiles du blocus est généralement estimé à un million.

Table

Le pardonneur.....	7
La galerie.....	27
<i>L'aube de Pablito</i>	27
<i>À propos de ceux qui font sombrer les navires</i> <i>en allumant des feux pour les attirer sur les récifs</i>	31
<i>Gorky à Lowell</i>	35
Modern Talking.....	45
Oulianova en août.....	51
<i>Le monde de grand-mère – rue Kropotkine</i>	52
<i>Le bouton</i>	53
Les frères et les frères Drouskine.	
Une histoire d'irritation.....	59
<i>Leurs tempéraments divergeaient</i>	59
<i>À plat</i>	66
<i>(alors je parlais)</i>	68
Le bosquet de Perséphone.....	71
Épingles à cheveux.....	83
Sestroretsk, Komarovo.....	91

1985.....	91
1991. (<i>Une année avant sa mort</i>).....	95
<i>Dénouement</i>	100
Dona Flor et sa grand-mère	101
Vent d'automne	109
<i>Où les étourneaux qui manquent de nichoirs</i> <i>font-ils leurs nids ?</i>	109
<i>Le duel des conteurs</i>	112
<i>Traduction du blanc</i>	114
<i>Sang tiède ?</i>	116
<i>Sortie de secours et QUELQU'UN</i>	118
<i>La bourrasque</i>	121
<i>Notes d'un ornithologue</i>	122
<i>Motacilla. Jargon d'ornithologue</i>	128
<i>Fin heureuse</i>	130
Tableaux vivants. Document-conte	131
<i>Premier tableau. Poupées de chiffon. Novembre</i>	132
<i>Deuxième tableau. Cadres. Décembre</i>	139
<i>Troisième tableau. Bonne année !</i>	148
<i>Quatrième tableau. Journal d'un homme des cavernes.</i> <i>À tâtons. Janvier</i>	152
<i>Cinquième tableau. Éclats de miroir</i>	159
<i>Sixième tableau. La Reine des neiges. Février</i>	163
Post-scriptum. Ostrangéisation	167
<i>Les surfaces</i>	169
<i>D'une voix souterraine</i>	172
<i>Mouvement</i>	176
Tableaux mourants. Postface par Eugene Ostashevsky.....	179

COMPOSITION ET MISE EN PAGES
NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
EN DÉCEMBRE 2024

N° d'impression : XXXXX
Dépôt légal : janvier 2025
Imprimé en France